

La revue catholique des idées et des faits

Blaise Pascal
Mémoires...
Gœthe et le culte de la personnalité
Briand et la Belgique
L'actualité de Gœthe
Le jubilé de Mgr Baudrillart
Henri Davignon
Le problème linguistique dans le doyenné de Montzen
Les Esséniens
Un essai allemand sur la France
Lettre de Pologne
En vue du Congrès de Dublin

Henri GOFFINET
Gustave STRESEMANN
Comte Robert d'HARCOURT
Comte Louis de LICHTERVELDE
Marcel SCHMITZ
J. CALVET
Baron F. van den BOSCH
Hubert KEUFGENS
Lucien CERFAUX
Henri MASSIS
Vladimir LEWIK
Paul HALFLANTS

La Semaine

Si les notions de noblesse et de grandeur ont gardé leur sens, comment ne pas reconnaître que l'homme d'État français qui vient de mourir manquait singulièrement de l'une comme de l'autre? La vague de lyrisme soulevée par sa mort — et qui laisse encore un peu plus sceptique au sujet de l'esprit critique, en démocratie politique — a célébré l'orateur, le prophète, l'apôtre, le bienfaiteur de l'humanité. Or, il n'était qu'habile, prodigieusement habile à vrai dire, dans un régime qui se meurt et où le *mot* et l'*argent* sont rois. Il régna par le verbe et par les fonds secrets...

Sans doute, parfois, souvent même si on veut, sa grande habileté évita le pire et sut minimiser le désordre, toutefois la ligne générale de son action ne monte pas mais descend, et le climat de son influence fut délétère. C'est malgré des hommes comme Briand, et non pas à cause d'eux, que la France contemporaine a trouvé en elle de quoi résister aux ennemis de l'extérieur et aux forces dissolvantes de l'intérieur.

Avant la guerre, il fut un des « grands hommes » de cette III^e République dont l'œuvre essentielle fut la déchristianisation de la France. Et s'il n'y a plus, chez nos voisins du Sud, dix millions de croyants (en majorité des femmes), Briand est parmi les responsables de cette triste décadence. Se rapprocha-t-il de l'IDÉE catholique — nous ne disons pas de telle ou telle politique catholique du moment — celui qui, lors de la Séparation, confiait à Maurice Barrès sa conception du rôle des églises en ces termes : « Les églises jouent un rôle dans la vie de ce pays ; nos paysans y tiennent, ils s'y retrouvent chaque semaine : elles sont pour eux des centres de marché. Devant l'église, on se rencontre, on discute les affaires... »? On a rappelé, ces jours-ci, que son dernier article, écrit en 1927, à l'occasion du centenaire de Marcelin Berthelot, citait la parole de Renan : « Espérons que l'humanité affranchie de tous dogmes imposés proclamera désormais comme son œuvre propre la morale du devoir et de la bonté... ».

Il n'y a qu'à espérer que cet homme qui fit tant de mal à l'Eglise par une habileté bien plus dangereuse qu'une opposition ouverte et déclarée, et par une séduction autrement redoutable qu'un ostracisme farouche, aura retrouvé, au moment de mourir, la foi de son baptême et de sa première communion, pour demander pardon à Dieu et à son Christ... *Deus, cuius misericordiae non est numerus...* Des intentions et des consciences, Dieu seul est juge. Comme l'a rappelé le cardinal de Paris, « devant la mort le respect s'impose ». Aussi n'est-ce pas de l'homme qu'il s'agit ici mais de son œuvre.

* * *

Quant à la guerre, Briand fut un des grands responsables aussi de cette impréparation française qui appela et provoqua l'invasion, lui qui, le 31 juillet 1914, disait à Stéphane Lausanne, directeur du *Matin* : « *Ce que je sais bien, c'est que les Allemands ne nous déclareront pas la guerre. Ce ne sont pas des idiots !... Ils raisonnent*

les Allemands. Ils ne sont pas fous... Je vous dis qu'ils ne feront pas la guerre ».

Le 31 juillet 1914!...

Quel fut exactement son rôle pendant la guerre? Sans doute le saura-t-on un jour. A travers les *Mémoires* de M. Poincaré, il apparaît négligent, bohème, habile certes — sa qualité dominante, décidément — mais toujours sans noblesse et sans grandeur. Il n'a pu être quelqu'un, ou plutôt quelque chose, qu'en démocratie politique, le régime où tout le monde décide soi-disant également de tout et où l'intrigue, les combinaisons plus ou moins avouées et plus ou moins avouables, l'achat des consciences et les compromissions de toute sorte ont beau jeu.

Parmi les rares considérations raisonnables qu'il nous ait été donné de lire ces jours-ci, soulignons ces lignes de M. Le Grix, directeur de la *Revue hebdomadaire* :

Il expiera toujours d'avoir, au cours de trente années de vie publique, fait appel à de basses passions en faveur de hautes causes, exploité chez les foules, pour bâtir sa popularité, l'instinct du moindre effort, érigé l'ignorance et l'indolence en méthode, méprisé les hommes et les idées, rusé avec le réel en le subordonnant à son propre mythe, et professé par tout son exemple qu'il considérait la politique non comme une science liée à des principes, mais comme une affaire de jeu et d'escamotage.

Des principes! Qui donc s'en souciait moins que lui? A Genève, en septembre 1930, dans une quelconque commission, Briand demandait la parole pour dire, de ce ton traînard et vulgaire qui lui était propre : « On vient de parler de Justice. J'ai été trois fois ministre de la Justice et je n'ai jamais su ce que c'était que la Justice... Ce que je comprends, c'est quand quelqu'un demande 100, que l'autre offre 80, et qu'on cause. On cause... et on finit par s'entendre! Ça, je le comprends Mais la Justice!... J'aurais compris ça! »...

Que nous voilà loin d'un cardinal Mercier, par exemple, chez qui l'amour de la Justice était la passion dominante. Mais aussi quelle noblesse et quelle grandeur! Et quel incomparable prestige!

Chez Briand, rien de ferme; tout était flou, mobile, fuyant. On avait l'impression d'une dérive perpétuelle, d'un laisser-aller dissolvant. En 1924, M. André Tardieu écrivait : « M. Briand a accompli (au pouvoir) son travail habituel de dissociation ». C'est dire qu'il détruisait plus qu'il ne construisait et qu'il minait et corrodait au lieu d'affermir. Jugement terrible quand il s'agit d'un homme d'État présidant aux destinées d'une grande nation...

* * *

Aussi la question se pose-t-elle derrière la fragile apothéose qui marqua sa fin : depuis la guerre, Briand servit-il ou desservit-il la cause de la paix? Des dithyrambes insensés et ridicules ont célébré à l'envi, depuis sa mort, le pontife de la paix, le généreux ouvrier d'une œuvre sublime, le prophète de temps nouveaux, l'apôtre d'une humanité nouvelle dont le nom demeurera béni...

Il était devenu comme le symbole d'une fraternité idéale, l'incarnation d'on ne sait quelle mystique pacifiste. A ses funérailles, on cria : A bas l'armée! Désarmons! N'empêche que pour qui n'a pas abdiqué tout sens critique et croit encore au primat du rationnel sur le sentimental et le sensible, le problème est là : Briand a-t-il vraiment consolidé la paix ou son œuvre tout entière fut-elle attentatoire à la paix? Sa prodigieuse ignorance des génératrices historiques et de l'Europe d'aujourd'hui, son manque total de principes — et en toute matière — sa réduction des problèmes à des questions de personnes et à des difficultés actuelles et momentanées, son étonnante incompréhension de l'Allemagne, ses effarantes concessions et ses invraisemblables illusions, tout cela ne fut-il pas pour beaucoup dans le sabotage d'une victoire chèrement acquise et ne range-t-il pas Briand parmi les grands coupables de la perte de la paix? Car qui contestera encore que la France ait perdu la paix quand d'excellents esprits se demandent si c'est en 1932 ou en 1933 que l'Allemagne attaquera la Pologne...

* * *

Et l'orateur? Grand orateur? Oui, si on ajoute parlementaire. Quelqu'un qui l'entendit souvent, nous avoua qu'après avoir subi le charme de son éloquence, on se retrouvait mécontent de soi, diminué, comme ayant cédé à des puissances inférieures et louches. On sentait qu'on avait été pris, non par le « haut » mais par le « bas ». Briand excellait à découvrir ce qu'il y avait de vulnérable dans un auditoire, ce que ceux qui l'écoutaient avaient en commun, inconsciemment le plus souvent, de trouble, de vague, de passions mal définies, d'aspirations confuses. Il trouvait, cristallisait, coagulait, agglutinait et l'emportait pour un moment, le temps d'arracher un vote... Il avait l'art aussi de remuer tout l'irrationnel que nous portons en nous, le sentimental équivoque, le sensible refoulé. Il libérait des instincts et portait à des actes que réprouvait, souvent, la raison de ceux qui les posaient.

Nous croyons avoir rapporté déjà la confiance d'un parlementaire français confessant que, pour résister à l'enchantement oratoire de Briand et ne pas applaudir ce que sa raison lui interdisait d'approuver, il lui fallait littéralement se cramponner à son banc.

Eloquence sans noblesse et sans grandeur et qui, loin d'élever ceux qu'elle fait vibrer et qu'elle entraîne, les amoindrit et les diminue.

Avant la guerre déjà, Barrès disait de lui :

« C'est trop peu dire qu'il sent son auditoire, il le pressent, il en devine les mouvements avant qu'ils soient formés et, véritablement, de ses deux mains toujours tendues devant lui, il semble saisir, façonner, modeler à sa guise l'Assemblée. C'est son génie. Sur l'heure, il retire un argument qui n'a pas plu, il fortifie une notion bien accueillie. Le public est sous sa parole une glaise qu'il pétrit. Quel artiste! disais-je un jour. Quel bonneteur! disais-je encore... »

Si nous étions Français, nous regretterions amèrement qu'un homme comme Briand ait pu — grâce à un régime qui a failli tuer la France — être vingt fois ministre et onze fois chef du Gouvernement. Nous ne lui pardonnerions pas d'avoir compromis la victoire et divisé aussi profondément et aussi passionnément les Français sur la question de la paix. Nous lui en voudrions d'avoir énervé les forces défensives du pays et risqué de le livrer à une invasion nouvelle.

Comme Belge, nous déplorons, pour ne parler que de l'après-guerre, une influence qui, loin d'affermir la paix, consolida l'hégémonie prussienne et contribua à fournir... plus de onze millions de voix à Hitler!...

Car ils sont terrifiants les progrès de l'extrémisme en Allemagne. Même si, comme il semble, Hitler n'est « qu'un bouchon flottant sur une marée », cette marée a gagné terriblement en am-

plitude et en puissance depuis les élections triomphales de septembre 1930. Pour ceux qui, comme Briand, rêvaient de pacifisme, quel dur réveil!

Aussi est-il grand temps que la Conférence du désarmement s'attelle au problème qui commande tous ses travaux, celui de la véritable situation militaire de l'Allemagne et en fin de compte de ses intentions pacifiques ou guerrières.

Dans un article très clair que M. Henri Jaspar vient de consacrer à la Conférence (*Revue générale*), il écrit excellemment :

... *Derrière les affirmations allemandes de désarmement intégral, les opinions française et belge voient se profiler d'affreux fantômes : armements clandestins, formations secrètes de milices cachées, aviation commerciale toute prête à devenir militaire; des articles de revue impressionnants, des déclarations officiellement produites devant les commissions parlementaires de France, une série de révélations venues d'Allemagne même n'ont cessé, depuis des années, d'entretenir dans les esprits français et belges, une suspicion que rien, à ce jour n'est venu calmer. N'est-il pas incroyable que la question n'ait pas encore été posée devant la Conférence? Et va-t-on longtemps laisser régner ainsi l'inquiétude. N'y a-t-il pas une véritable hypocrisie à se taire sur ce point? Qui donc aura le courage — j'espère que ce seront nos délégués — de demander qu'on s'explique une bonne fois sur les faits que des généraux, des parlementaires et des publicistes ne cessent de signaler à l'opinion désemparée?*

Ainsi donc, votée au Sénat, à une seule voix de majorité, une loi autorisant la crémation va ouvrir une brèche nouvelle dans notre patrimoine de traditions chrétiennes. Lentement, la déchristianisation sort partout ses effets. L'atmosphère chrétienne, qui subsiste longtemps après la perte de la loi, se dissipe peu à peu. La mentalité chrétienne se dissout petit à petit. L'Europe s'arrêtera-t-elle sur le chemin de cette paganisation progressive? Si non, les ténèbres recouvreront un jour ce vieux monde qui doit tout ce qu'il possède et tout ce qu'il est à la lumière de l'Évangile.

On ne peut que regretter que les parlementaires libéraux — qui presque tous seront trop heureux de mourir en paix avec l'Église du Christ, d'avoir des funérailles chrétiennes et de reposer à l'ombre de la Croix — n'aient pas compris à quel point il était inélegant de froisser inutilement leurs alliés au gouvernement. Sous le fallacieux prétexte d'une liberté de conscience qui n'avait rien à voir dans le débat, ils se sont associés à un geste qui, chez nous, ne peut avoir et n'a qu'un seul sens : faire acte d'anticatholicisme.

Le parti libéral ne s'est pas trop mal tiré d'une situation assez délicate. Ses chefs ont été plus habiles que les généraux socialistes vaincus par leurs caporaux dans la question des subsides à l'enseignement libre. La guerre scolaire serait fort mal accueillie par l'opinion publique et risquerait de coûter cher au parti libéral. Si nous placions l'intérêt du parti catholique au-dessus de celui de la collectivité belge, nous souhaiterions, plutôt, que grandisse la menace d'une suppression des subsides à l'enseignement libre. La perspective d'une persécution religieuse — car ce serait, en fait, une persécution religieuse — ferait au parti catholique, divisé sur de nombreuses questions, le plus grand bien. La nécessité de faire front réaliserait l'union des catholiques sur l'essentiel : la défense de l'âme de leurs enfants. Mais la concorde civile, la paix intérieure, la collaboration de tous les hommes d'ordre nous paraissent des biens supérieurs à celui d'un renforcement de l'unité de notre parti. Aussi est-ce très sincèrement que nous souhaitons aux libéraux que les modérés l'emportent sur les radicaux et les extrémistes du parti. En ces temps difficiles, la Belgique a besoin de tranquillité et de paix. La crise est aigüe; la situation internationale est sombre. Ceux qui ne craindraient pas d'ajouter aux appréhensions actuelles les malheurs de luttes intestines, feraient de la bien mauvaise besogne.

Blaise Pascal⁽¹⁾

Pascal sortait de la race du pays d'Auvergne. Il naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623, d'une famille assez riche, de petite noblesse de robe. Sa mère, Antoinette Bégon, était issue d'une vieille famille de laboureurs et de prêtres campagnards, qui s'était haussée depuis peu de générations à la bourgeoisie. Après avoir donné le jour à Gilberte (la future M^{me} Périer), à Blaise, notre héros, et à Jacqueline (la future religieuse de Port-Royal), la jeune mère mourut, hélas! quand le petit Blaise n'avait encore que trois ans. Nous pouvons imaginer la scène, et les pauvres enfants, qui ouvrent des yeux effarés, ne comprenant pas encore. Parmi eux, ce petit de trois ans au regard limpide. Et la mère de Pascal, n'emportera de lui que cette vision, de ce tout petit garçon aux grands yeux, dont elle a caressé de sa main défaillante la pauvre petite tête.

Etienne Pascal, le père, est effondré. C'est un cœur aimant. Il va se consacrer désormais à ses pauvres petits. Bientôt, il vend sa charge de magistrature et va s'installer à Paris avec sa famille. Il aimait la fréquentation du monde, mais il était nourri d'une piété solide. Doué par ailleurs d'une haute intelligence, il était très cultivé, et savant mathématicien, comme plusieurs de ses confrères de la robe. C'est ainsi pourvu, qu'avec tout son amour, il se consacre à l'éducation du petit Blaise. Et retenons ceci, qui est tout bonnement admirable : Pascal n'aura jamais d'autre maître que son père.

Dès son plus jeune âge, l'enfant donna des marques d'une étonnante précocité d'esprit. Le père en fut parfois effrayé. Enfant prodige, Blaise Pascal le fut certainement, s'il est vrai, comme on l'a raconté, qu'il écrivit à onze ans un petit traité sur les sons, qui n'était pas sans valeur, et qu'à douze, il réinventa plusieurs propositions de la géométrie d'Euclide. Qu'importe au fond? L'enfant prodige n'est rien, s'il n'est qu'une promesse protestée. Pascal ne laissera pas protester les siennes, pas même celles de sa légende.

Il nous faut retenir deux traits de son enfance. Le premier, c'est qu'il fut très tôt enveloppé dans une atmosphère d'adulation, et conscient de son exceptionnelle valeur. Il dira plus tard : « L'admiration gâte tout dès l'enfance... ». Le second, c'est qu'il fut un enfant sujet aux distractions, et comme il était merveilleusement intelligent, averti par là du danger de la certitude hâtive, et fortement enclin au doute et à l'inquiétude intellectuelle : « quand j'étais petit, je serrais mon livre, et parce qu'il m'arrivait quelquefois de me tromper croyant l'avoir serré, je me défiais ».

A seize ans, sa formation est achevée. Il possède déjà, ce qui serait le génie d'un autre en pleine maturité : il écrit un *Essai sur les Coniques*, et découvre un théorème fameux, qui porte son nom. Malgré un mot, qui se voulait dédaigneux de Descartes, sur « cet enfant de seize ans », on disait couramment que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de cette force.

En 1642, (l'année de la mort de Richelieu, qu'il avait connu et chez qui sa sœur Jacqueline, la future religieuse, avait joué la comédie à Rueil, Pascal a dix-neuf ans. Comme il voit son père s'épuiser en de longs calculs fastidieux, pour lui venir en aide, il imagine audacieusement et conçoit la première machine à calculer, qu'il réalisera plus tard de ses mains. Il était alors à Rouen, où il avait suivi son père, et où il connaîtra Pierre Corneille, dans tout l'éclat de ses premiers triomphes.

Il avait toujours gardé la foi et la pratique religieuses. Cependant à vingt-trois ans, sous l'influence d'un directeur janséniste, il se « convertit » à un idéal de vie pénitente et de morale sévère. Conversion d'esprit plus que de cœur, peut-être. Mais peu après,

sa santé, qui n'avait jamais été bonne, s'altère gravement : ses jambes, froides comme marbre, se paralysent ; il ne marche plus qu'avec des « potences » ; ses douleurs de tête et d'entrailles sont intolérables ; il excite une profonde pitié. C'est alors peut-être, à vingt-quatre ans, qu'il écrit sa *Prière pour le bon usage des maladies*, où le jeune et génial géomètre se révèle, dans un rythme aussi beau que le sentiment qu'il exprime, un grand poète lyrique et religieux.

Et, tandis qu'il était perclus de douleurs, il préluait à une révolution dans la science physique. Par d'admirables travaux, il allait mettre d'une manière parfaite et définitive, la physique moderne « en possession de ses principes et de sa méthode » (1). Qui ne connaît, entre autres, ses fameuses expériences sur le vide, faites du haut de la tour Saint-Jacques à Paris, et sur le Puy de Dôme à Clermont-Ferrand? Il aura trente ans, quand il écrira son traité d'ensemble sur l'*Equilibre des liqueurs*. Il y formulera le principe fondamental de l'hydrostatique, d'où il conclura la presse hydraulique, sa force presque infinie et ses applications innombrables.

A cette époque, son âme profondément sensible et aimante, en somme, avait aussi souffert. Son père, et son seul maître, était mort en 1651 ; et l'année suivante, sa sœur la plus aimée, Jacqueline l'avait quitté pour entrer en religion à Port-Royal.

Mais, à mesure que s'était enflammée la piété de Jacqueline, il semblait que la sienne se fût singulièrement refroidie. Il lâche la bride à son naturel altier, dominateur, emporté, et, pour tout dire, orgueilleux. Oh! sans doute, il a toujours méprisé l'ambition : il la considérait, à bon droit pour lui, comme un goût subalterne ; il dira très sérieusement un jour : « César était trop vieux pour aller s'amuser à conquérir le monde! » Mais il n'en a que plus de superbe ; et il écrit en ce temps à la reine de Suède : « Le pouvoir des rois sur leurs sujets, n'est que l'image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs ». Pensée qu'il ne désavouera jamais sans doute, mais qu'il complètera plus tard, en montrant que l'autorité des rois existe de par la volonté divine, qui assujettit la nature corrompue de l'homme aux puissances d'établissement.

A vrai dire, depuis l'âge de dix-huit ans, Pascal n'a plus passé un seul jour sans souffrir, mais il est maintenant mieux ou moins mal portant... La santé n'est pas, dira-t-il, l'état naturel du chrétien. Sa vingt-neuvième et sa trentième année vont le voir fréquenter le monde et s'y plaire. Oh! sans graves désordres, rassurez-vous. Mais il est assez riche : il possède un carrosse, une belle argenterie, des meubles rares. Il devait être singulièrement beau et attirant, Pascal à cette époque, avec son masque dominateur, son front admirable, son profil au grand nez aquilin, sa voix grave, sa diction impérieuse! Il est l'ami de grands seigneurs. En leur compagnie, il se livre au jeu, aux divertissements ; il se plaît en la société des femmes du meilleur monde. Période frivole, que nous n'aurons pas le pharisaïsme de lui reprocher, mais qu'il se reprochera lui-même, et cruellement, plus tard...

Période frivole assurément dans sa vie de chrétien... Mais période encore et malgré tout féconde, de sa vie de savant. Car dans les jeux de hasard auxquels il s'est livré, il voit comme Pythagore, les harmonies des nombres et l'incroyable puissance de ces harmonies dans le gouvernement de l'univers. Ici encore il va être initiateur. On savait sans doute avant lui que le nombre était un merveilleux moyen de connaissance. Mais il aperçoit le premier le caractère dynamique, étonnant et mystérieux, des très grands nombres,

(1) Conférence faite aux Conférences Cardinal Mercier.

(1) Jacques Chevalier : *Pascal*.

qui, à mesure qu'ils multiplient les hasards, les rangent de plus en plus tyranniquement sous des lois d'harmonie, et sont ainsi la cause directe de beaucoup d'effets naturels, Il fait les premières applications du calcul des probabilités appelé à de si hautes destinées, et dont il sera le fondateur avec le grand Fermat. Ainsi ce merveilleux esprit tire parti de tout et féconde avec une incroyable puissance, tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre.

Son âme cependant, d'une trempe aussi haute que son esprit, ne peut se contenter du médiocre. Dès la fin de 1653, il a pris les dissipations en dégoût. Mais il n'a pas retrouvé la consolation dans la piété. Il sent, avec un effroi qu'exaspère le sentiment janséniste de la prédestination, il sent que Dieu s'est peu à peu retiré de lui? Un jour qu'il était allé visiter sa sœur à son couvent, il lui fit pitié, en lui dévoilant l'inquiétude de son âme. Mais il avait appris de ce qu'il appelait ses égarements, l'humilité du cœur, ce point de départ et d'aboutissement de toutes les vertus.

Il habitait alors une maison de la rue Beaubourg, non loin de l'église Saint-Merri. Nous sommes au lundi 23 novembre 1654. C'est le soir. L'obscurité couvre depuis longtemps Paris. La rue Beaubourg est silencieuse et sombre. Tout fait silence aussi dans la maison. Pascal veille seul dans sa chambre. Il médite, il prie, il pleure la tête dans ses mains,.... Jamais il ne s'est senti si abandonné.

Le coup de dix heures et demie sonne au loin à la tour d'une église. A peu près à ce moment, il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui. Tous les voiles sont déchirés. Toutes les ombres, toutes les inquiétudes se dissipent. Le feu divin l'éclaire et l'embrase. Les larmes de son angoisse se changent en larmes de joie... Cette sorte d'extase dure environ deux heures, et quand elle finit, Pascal paraît marqué d'un signe sacré. Il porte maintenant à jamais dans son cœur, la confiance du prédestiné.

Cette nuit du 23 novembre lui paraît toujours le point culminant de sa vie. Pour en garder le souvenir, comme son bien le plus précieux, il en écrit une brève relation, en phrases hachées, d'une main fébrile; puis il la recopie avec grand soin, dans une disposition symétrique, sur une bande de parchemin; c'est le fameux mémorial. Il ne montre ces documents à personne, et pour les mieux garder en secret, il les coud l'un et l'autre de ses mains, dans la doublure de son vêtement, où ils seront trouvés par hasard après sa mort.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob!... Jésus-Christ, Jésus-Christ! » criait-il. « Je l'ai fui, renoncé, crucifié : Que je n'en sois plus jamais séparé! Éternellement en joie, pour un jour d'exercice sur la terre »... Joie éternelle et sainte, dont il vient d'avoir comme un avant-goût, qui lui fait répandre les larmes de bonheur, prosterné sur les carreaux de sa chambre...

Il va désormais vivre dans l'ascétisme, et se retire à Port-Royal des Champs. La paix qu'il y trouve va l'attacher de cœur aux autres solitaires; et sur lui, le jansénisme va renforcer son empreinte. C'est ainsi qu'au bout d'un an, des amis l'ayant conjuré d'intervenir, il va prendre part à la querelle qui met aux prises jansénistes et jésuites, sur la question de la Grâce et de la morale prétendue relâchée. Il écrit ses dix-huit *Lettres Provinciales*.

* * *

Que vous dire d'elles que vous ne sachiez déjà? Le génie de Pascal s'y révèle sous de nouveaux aspects aussi merveilleux que les précédents. Il fixe, et il invente en quelque sorte, la langue française classique, qu'écriront Bossuet et Voltaire, et qui n'a pas vieilli. Bossuet admirera passionnément les *Provinciales*, et sa royale éloquence en fut elle-même comme transformée. Il les tenait pour la meilleure école des orateurs. Et en effet, avec la plus merveilleuse aisance, Pascal y passe de la plus fine ironie, à des accents oratoires aussi sobres, aussi rapides, aussi puissants que ceux de Démosthène.

Je ne puis parler ici du fond de la discussion. La bonne foi générale et les intentions de Pascal ne sont pas en cause. Mais le mal certain qu'il a fait à la religion, espérons avec M. l'abbé Brémond, que la miséricorde de Dieu le lui aura caché là-haut. Car son plus grand malheur, c'est d'avoir réussi à rendre ridicules et odieux des chrétiens, des prêtres, des frères en Jésus-Christ; c'est d'avoir réjoui les libertins de tous les siècles, par des attaques sans mesure et sans justice, contre un ordre qui est une des colonnes de l'Église. Il a manqué à la charité, au respect, et quoi qu'on

en dise à la vérité. Sans doute, plusieurs avis qu'il reproche aux casuistes, ont été condamnés par l'Église. Mais les *Provinciales* l'ont été dans leur ensemble. Et si elles ont mêlé quelque bienfait au dommage, je ne crois pas que la balance puisse être considérée comme égale.

Ce qui console pourtant : les deux dernières *Provinciales* sont d'un ton moins acerbe que les précédentes. Quand Pascal s'adresse dans la dix-huitième au Père Annat, on le soupçonne presque de s'émouvoir, et de tendre une main fraternelle au jésuite, quand il lui dit : « Il me semble que vous entendez mal Jansénius. Mais nous n'en serons pas moins enfants de la même Église ». Chose plus étonnante, et qu'a fait remarquer M. Jacques Chevalier, Pascal paraît avoir dans ses dernières *Provinciales*, rectifié de lui-même, par la force de son prodigieux génie, la conception janséniste de la Grâce. Si l'on en croit M. Chevalier, en cherchant encore à la justifier, il lui prête ses propres sentiments qui sont catholiques, et justifie en fait la conception de saint Thomas. Nous n'en jugerons pas. Mais la courbe rentrante de sa pensée, vers le centre de l'orthodoxie me paraît certaine, et se confirmera dans la suite.

La maladie, qui est « l'état naturel du chrétien », semblait avoir desserré son étreinte, tandis qu'il écrivait les *Provinciales*. Dès 1658, la douleur va s'abatre de nouveau sur lui. Ses souffrances seront telles qu'il ne pourra s'appliquer à aucun travail suivi. Mais il bénira Dieu de ses souffrances. Et les quatre dernières années de sa vie seront marquées par toutes les mortifications de la chair et par une patience admirable. Son effort ne se démentira plus. Il ira grandissant jusqu'à la fin, et le mènera jusqu'aux confins de la sainteté, où les derniers sursauts d'orgueil seront définitivement vaincus.

Mais on en reste confondu d'admiration et d'étonnement : les quatre dernières années de ce pauvre malade, torturé par toutes sortes de maux, vont être les plus fécondes et les plus géniales de sa vie. Tout ce qu'il a fait jusqu'ici va pâlir devant l'éclat de ses derniers travaux.

Sa nièce nous raconte, qu'en 1658, un horrible mal de dents tint Pascal éveillé toute une nuit. Pour se distraire de son mal, il s'applique à résoudre un problème mathématique, qui était encore à cette époque d'une difficulté inouïe, et bien entendu non résolu avant lui. Il s'agissait de calculer la quadrature de la cycloïde ou roulette, qui est, comme on sait, la courbe tracée dans l'espace par un point extérieur d'une roue en mouvement. Pascal résout la difficulté, presque en se jouant puis d'autres relatives à des problèmes connexes.

La solution de ces problèmes marque une date importante dans l'histoire de la pensée humaine. Car elle est trouvée par une application avant la lettre du calcul infinitésimal, dont Pascal peut être, en toute justice, considéré, avant Newton et Leibnitz, comme le premier fondateur Leibnitz, qui a formulé plus tard la théorie générale de l'intégration a noblement reconnu, que c'était dans les travaux de Pascal, qu'il avait puisé la lumière.

Son triangle arithmétique, que connaissent tous les collégiens, date aussi de ce temps. Il en tire avec une aisance merveilleuse de nombreuses, fécondes et étonnantes applications : je voudrais, vous le montrer, si le sujet n'était trop spécial, car c'est littéralement à donner le vertige. Et cependant, il ajoutait avec une sorte de dédain, ce que ses successeurs allaient vérifier : « J'en laisse beaucoup plus que je n'en donne ». C'est encore, en cette année 1658, qu'il imagina les premiers omnibus de Paris. L'affaire, car c'en était une, était motivée par ses incessants besoins de charité : quatre ans plus tard, elle était mise sur pied, avec l'aide de son ami le duc de Roannez, et les carrosses à cinq sous circulaient, nous dira M^{me} Périer, « avec une pompe merveilleuse ». Encore une idée de Pascal qui a fait son chemin depuis!

* * *

A cette époque, il n'était plus préoccupé que du salut de son âme, du soin des pauvres, et de son grand projet d'un ouvrage pour la conversion des « libertins ». Dès 1660, il écrivait à Fermat : « La géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait ». Ces études, c'était la préparation de l'ouvrage dont nous venons de parler.

Cette sorte d'apologie qu'il méditait, il ne put la mener à sa fin. Mais il en a laissé des matériaux sublimes. Ce sont des brouillons

fiévreusement écrits sur des bouts de papier, d'une écriture emportée, qui rappelle étrangement celle de Napoléon Bonaparte; et parfois quelques morceaux plus étendus et plus travaillés. On les a trouvés, à sa mort, ficelés en plusieurs liasses. Ils furent recueillis et publiés plus tard, comme vous le savez, sous le nom de *Pensées*.

Ce recueil n'est pas un livre; et c'est pourtant le plus beau livre de la prose française. Les *Pensées* sont le plus beau titre de gloire de Pascal; et il suffit de les nommer, pour commander le respect de tout homme qui pense ou qui écrit.

Il est peut-être vain de vouloir retrouver le plan de son Apologie, que Pascal lui-même n'a pas tracé. Mais il n'est pas impossible d'en signaler quelques idées maîtresses.

Pascal va secouer avec toute la rudesse de l'amour, les athées et les indifférents. Il dépeint l'homme sans la foi, égaré dans un coin de l'univers, dans une effroyable ignorance de sa nature et de sa destinée. Il veut l'amener à gémir dans la sincérité de son cœur. Alors, il lui présentera le moyen de guérir son inquiétude. Il va lui faire désirer de croire en Jésus-Christ.

On a prétendu que le dessein de Pascal était de ruiner la raison, afin de nous jeter en aveugles dans la Foi. Rien n'est plus faux. Il est certain qu'il voulait au contraire prouver par raison la divinité du christianisme. Mais il s'attaque à cette raison qui se complait en soi; qui ne voit point qu'elle est faible et bornée. Il fait appel à plus de raison; il met en branle toutes nos puissances de connaître: car l'homme connaît aussi par l'esprit de finesse, et par le sentiment. Et il nous rappelle que notre dernier effort est de constater qu'il y a des choses et des vérités auxquelles nous devons nous soumettre sans comprendre, parce qu'elles sont.

C'est dans cet esprit, qu'il emploie les arguments de Montaigne à combattre le dogmatisme de Descartes, dont il prévoit la pente rationaliste et irrégulière. C'est dans cet esprit, que par des pensées qui contiennent en germe la critique de Kant, il oppose à l'évidente cartésienne l'incertitude de notre nature, et pose la question de l'objectivité de nos connaissances.

Mais il va dépasser Kant et Montaigne, et restaurer l'idée de la vérité que nous portons en nous et qui est « invincible à tout le pyrrhonisme ». Car il voit dans un éclair que la vérité serait inconcevable, si elle ne se confondait avec l'idée du réel.

Le dogmatisme cartésien peut-il donc chanter victoire? C'est ici que nous surprenons Pascal dans ce que sa pensée a peut-être de plus curieux et de plus personnel.

L'intelligence peut connaître certainement. Mais il faut bien avouer qu'elle s'arrête à une infinie distance de connaître tout. Que dis-je? A une infinie distance de connaître le tout de rien: car sur toute chose le nombre de vérités et de rapports à proposer, est infini parce que tout a un rapport, non seulement idéal, mais réel, avec tout. Bien plus encore: la pensée s'arrête aussi infiniment loin du centre des choses, et de connaître les derniers éléments de la vérité.

Les principes les plus simples: d'unité, de substance, de cause, de nombre, de contradiction; nous touchons tout cela directement, sans doute, et cela suffit à la certitude. Mais nous ne le pénétrons point. Cette indivisible simplicité des principes, ne recouvre-t-elle pas un mystère profond, un abîme d'intelligible que l'œil de l'homme est incapable de sonder? Le principe et sa lumière émergent du néant. Cette lumière qui rayonne en nous, ce n'est pas nous qui l'avons allumée! Celui qui l'allume en nous, doit en connaître les secrets, à tout autre inaccessible. Seule une puissance infinie peut aller jusqu'à comprendre les confins du néant. Le néant, cet éternel contraire de Dieu, rejoint l'infini à force de s'en être éloigné. L'instant sans durée est plus semblable à l'éternité qu'une longue suite de siècles, le point géométrique inépuisé marque mieux que la sphère céleste l'immensité divine en sa concentration infinie.

Ainsi, comme notre corps se trouve suspendu entre les possibilités infiniment grandes du monde sidéral, et les possibilités infiniment petites du monde infra-atomique, notre esprit est lui aussi suspendu entre des ténèbres sans limites de part et d'autre, fixant désespérément le mince filet de lumière qu'il lui est donné de voir, entre ces deux sombres abîmes.

Alors, dans le désespoir de connaître tout, l'homme va-t-il renier la pensée qui fait sa grandeur? Non, non. Pascal veut que nous nous embarquions; que nous mettions à la voile... Ah! « nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre », c'est-à-dire qu'il y aura bien des

fois renversement de la vérité, suivant que nous aurons plus de lumière.

Bien avant Hegel, mais sans aboutir aux mêmes erreurs, Pascal a vu que la vérité s'achevait en nous par la confrontation des contraires. Les extrêmes se touchent. Deux vérités inverses ne sont pas conciliées, comme cherche à le faire la faiblesse d'esprit, par leur moyen terme, qui tombe nécessairement dans le vide. Il faut affirmer les deux vérités inverses dans toute leur force. Car elles se concilient toujours, par une troisième, qui est leur clef de voûte, et qui n'a d'autre objet que de les situer chacune dans son plan.

Ainsi Pascal a vu, ce qu'il semble que n'ait pas vu Montaigne, que la vérité est une continuelle ascension, et que sur des plans différents, la contradiction n'est plus signe infaillible d'erreur. Montaigne, ayant vu les systèmes se ruiner tour à tour, n'en a tiré qu'une leçon de scepticisme. Pascal, lui, conçoit que la vérité conquise, subsiste toujours dans son plan, même quand elle est dépassée bouleversée, contredite par une lumière plus haute; elle demeure une étape dans la voie de la connaissance. Toute vérité possède son envers. Il faut la retourner comme un vêtement pour en montrer la trame profonde. Et l'exemple le plus sublime de ce retournement par la lumière, c'est le Sermon sur la montagne et les Béatitudes: Heureux ceux qui sont dans la joie, dit la sagesse naturelle. Le Christ ne l'a pas nié, mais il l'a contredit: Bienheureux ceux qui pleurent! Heureux ceux qui sont dans la paix, dit la sagesse. Le Christ ne l'a pas nié, mais il l'a contredit: Bienheureux ceux qui souffrent persécution!

Divins retournements de la vérité, au delà desquels il n'y a plus rien... Mais quels que soient vos efforts à vous, et les retournements progressifs de vos connaissances, « toutes nos lumières nous dit Pascal, ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est pas dans vous-même que vous trouverez la vérité ». « Mais il est bon d'être lassé et fatigué afin de tendre les bras au Libérateur. »

Seule la religion chrétienne résout l'énigme, fait la synthèse de nos contradictions, porte des marques certaines de la Divinité. Je vous le prouverai plus tard, dit Pascal, par les prophéties, par les miracles. Mais tous mes raisonnements ne serviraient de rien pour vous « si Dieu n'incline d'abord votre cœur » à croire. Cherchez Dieu, et vous l'aurez trouvé. « Travaillez à vous convaincre par la diminution de vos passions. » « Offrez-vous aux inspirations par un cœur humilié. » Car le Dieu qu'il faut croire, n'est pas le « Dieu des philosophes et des savants », c'est le « Dieu de Jésus-Christ », qu'on atteint par l'amour, et « qui ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile ».

Alors, par cet amour va naître en vous cette surnaturelle lumière, qui calme l'inquiétude et qui affermit la raison. Vous verrez Jésus-Christ « centre et raison de tout ». Jésus-Christ synthèse infinie et vivante! Par lui tout sera connu un jour. Dès ici-bas par lui, tout se colore d'un reflet de lumière céleste. Jésus-Christ est la vraie lumière de ce monde: nous ne connaissons Dieu et nous-mêmes que par Lui, tout s'ordonne ici-bas par rapport à Lui, et sans sa connaissance, le monde ne serait à jamais pour nous, que comme un ouvrage insensé!

L'homme, qui ne mérite de vivre et de penser que pour se dépasser toujours, est enveloppé dans trois ordres de grandeurs: celui de la chair et de l'établissement; celui de l'esprit et de la nature; celui de la grâce ou de la charité.

C'est l'un des traits de génie de Pascal de concevoir « infinie » la discontinuité entre les ordres, et de parvenir à les maintenir ainsi tous les trois dans leurs droits légitimes. Comme l'hommage qu'il faut rendre à chacun des ordres lui est proportionné, les trois sortes d'hommages à rendre aux trois ordres, sont en conséquence infiniment disproportionnés entre eux. Et les hommages suprêmes, d'amour et de respect, dus à l'ordre de la Grâce, ne perdent littéralement rien, par le partage avec les autres ordres, parce que le fini s'anéantit rigoureusement devant l'infini. Le précurseur du calcul infinitésimal était seul capable en ce temps, de résoudre ainsi superbement la difficulté où se perdrait le jansénisme, qui ne pouvait concevoir le plus grand respect pour la Grâce, que dans le plus entier mépris de la nature. Et cette conception des ordres est, à mon sens, la preuve la plus saisissante de ce que, sous la puissante pression de son génie, Pascal a brisé les murailles de la prison où l'avait enfermé le jansénisme.

Evasion d'abord toute philosophique, et qui va nous montrer que la plus forte pensée ne met pas à l'abri de l'aveuglement surnaturel. Car je ne puis vous le cacher, quand au cours de l'été 1661,

Le Pape condamnera définitivement la célèbre distinction du fait et du droit, un mouvement de révolte se lèvera dans l'âme droite mais passionnée de Pascal. Il fut peut-être alors sur le point de rompre avec le chef de l'Eglise. Mais il paraît certain que peu avant sa mort, une crise décisive lui mit vraiment dans le cœur que la vérité suprême n'était étreinte que par l'amour et par l'humilité. Il se retira délibérément, comme il l'a dit, des disputes sur la Grâce et la prédestination. Mais le désaveu formel de la pensée spécifiquement janséniste, n'eût point atteint sa pensée personnelle profonde; et n'eût fait que la confirmer, sur tous les points les plus sublimes.

* * *

Mais avez-vous senti, combien cette conception des ordres élargissait en tout sens le champ de la grandeur humaine? Comme elle en « aérat », si j'ose dire, le tableau? Comme elle donnait une assiette sûre et tranquille à la dignité du chrétien et à celle du penseur? Et c'est pour cela que Pascal, malgré son rigorisme et son intransigeance, n'est jamais un maître de fanatisme ou d'étroitesse. Rien d'humain ne lui est étranger; rien ne le gêne, ni ne l'intimide. Il aime tout à sa place, parce qu'il a fait la place si grande à toutes les puissances subalternes, qu'il sait d'avance qu'elles ne la pourront jamais remplir. Il consent qu'elles montent au delà de toute borne imaginable: elles n'atteindront jamais au plus bas degré de l'ordre supérieur!...

Ses derniers mois furent plus que jamais consacrés à ses exercices pieux et charitables, qu'il ne séparait point. Il vit désormais pauvrement, faisant son lit lui-même, allant prendre de ses mains ses repas à la cuisine pour les porter à sa chambre. Mais sa flamme intérieure accélérât de jour en jour, la consommation de sa frêle enveloppe.

Voyez-vous, dans la vieille rue des Hoirs d'Harcourt, qui mène de l'église Saint-Côme à la porte Saint-Michel, voyez-vous cet infirme, à la face creuse et blême, presque misérablement vêtu, qui se traîne lamentablement? Tous les passants prennent en pitié ce malheureux, touché déjà par la mort, et que le moindre souffle pourrait abattre. Il vient de quitter l'église de sa paroisse, où il a voulu venir encore, peut-être pour la dernière fois, se mettre à genoux. Il regagne sa maison, près du jardin du Luxembourg, où il demeure sans domestique; car du ménage pourvu d'enfants, qu'il a recueilli par charité, il ne retire d'autre service que de n'être pas seul dans sa maison.

Dans sa chambre, avec un soupir de lassitude, il s'est laissé tomber sur une chaise, devant une table de travail où gisent, péle-mêle, des papiers noircis de sa nerveuse écriture. Dans cette face souffrante s'enflamme encore par instants, l'un des regards les plus impérieux qui furent jamais assésés sur le monde. Jamais le contraste ne fut plus marqué que dans cet homme, entre l'infirmité de la chair et la puissance de l'esprit. Tout est contraste en lui. Et dans la doublure de l'habit misérable qu'il porte, il a cousu, nous le savons aujourd'hui, son sublime mémorial.

J'aime à m'imaginer l'un de ces moments, que les saints même peuvent connaître, de dépression profonde et d'immense détresse, où il sentait peser sur lui toute la puissance de la matière hostile, et prêt à s'échapper son dernier souffle de vie. J'aime à croire que ce fut dans un de ces moments-là, qu'un légitime et sublime sentiment de révolte se leva dans son sein, non point contre la souffrance, qu'il chérissait en amie, mais à la pensée d'une abdication possible, de l'esprit. Et qu'il se redressa, pour notre enseignement à tous, dans un enthousiaste transport d'indépendance et de maîtrise, à l'égard des puissances d'en-bas qui l'écrasent et qui le tuent. Oui, ce fut dans ce sentiment qu'ayant saisi le premier chiffon de papier qui lui tomba sous la main, il traça d'une écriture à peine déchiffable, ces lignes si pathétiques et d'une simplicité si profonde, qu'elles demeurent à jamais pour nous, le plus fier manifeste de la grandeur de l'homme, le plus superbe refus d'hommage qui fut jamais opposé à la force, et l'un des plus beaux cris qui soient sortis d'une poitrine humaine: « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt. Et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien ».

Le sublime roseau pensant va jeter jusqu'à la fin, sans se plaindre, au brasier de la pensée, tout ce qu'il voudra lui réclamer de

son corps. Mais un jour, vers sa fin, Pascal a dépassé Pascal! Il s'est mis face à face avec le divin Sauveur en agonie, et il a écrit le *Mystère de Jésus*, colloque si touchant et d'une inspiration si haute qu'on ne peut que l'égaliser aux plus belles pages de l'*Imitation*. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Et Jésus lui dit: « Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures... »

Au mois de juin 1662, ses maux redoublent. Il est dans un état de langueur inexprimable. Mais sa vertu, de plus en plus, se fait douce et humaine. Il ne songe plus qu'à mourir en pauvreté d'esprit. Son humilité a des traits incroyables et touchants. Tout moribond qu'il est, il cède sa maison à un enfant pauvre malade, et se fait transporter chez M^{me} Périer, pour y mourir. Mais il n'est pas content encore se trouvant trop privilégié. Avec instances, il demande d'être transporté aux Incorables, pour y mourir en la compagnie des pauvres. Son état ne le permettait pas, mais il fallut lui promettre de le faire, si la chose devenait possible.

Dès son arrivée chez sa sœur, il avait demandé à voir le curé de Saint-Etienne-du-Mont. Le curé vint aussitôt et, l'entendit avec ravissement exprimer, avec la simplicité d'un enfant, ses sentiments de soumission à l'Eglise et à l'autorité du Pape.

Le 17 août, les médecins lui permirent — enfin — de communier. M. le Curé s'approcha de son lit, en disant: « Voilà Celui, que vous avez tant désiré! » Le moribond fit un grand effort, se souleva, pétri l'ement sur sa couche, en signe de respect. Il reçut ensuite le viatique et l'extrême-onction, « avec des sentiments si tendres qu'il en versait des larmes ». Il remercia M. le Curé qui le bénit avec le saint ciboire. « Que Dieu ne m'abandonne jamais! » Cefurent ses dernières paroles. Il fut pris de convulsions, et entra bientôt en agonie. Il cessa de vivre, le samedi 19 août 1662, à 1 heure du matin, âgé de trente-neuf ans et deux mois. Comme on n'avait aucun portrait de lui, on moula son masque en plâtre, ce masque angoissant et superbe que vous connaissez peut-être. Et le lundi 21 furent célébrées à Saint-Etienne du Mont, les obsèques de « défunt Blaise Pascal en son vivant écuyer ». Il fut inhumé dans cette église, où ses restes reposent encore.

* * *

Pascal est mort humble et pauvre. Mais la gloire de l'esprit, quand elle atteint les cimes, survit, et loin de pâlir comme les autres grandit avec le temps.

Le XVIII^e siècle va méconnaître Pascal, autant qu'il le pourra. Voltaire va s'essayer à mordre de ses dents aiguës sur ce diamant. Mais au siècle suivant qui verra la publication complète des *Pensées*, et la révélation du *Mystère de Jésus*, un chœur d'admiration va s'élever qui ira grandissant jusqu'à nous et qui grandit toujours. Ni la pensée, ni la parole de Pascal n'ont vieilli. Et à mesure que les générations s'écoulent, sa voix se fait plus puissante, comme si elle entraînait avec elle en un chœur immense les voix de tous ceux qui ont répété ses paroles et qui ont frémi de ses frémissements. Son apologie tout incomplète qu'elle soit, demeure encore aujourd'hui la plus puissante sur les âmes. Nul n'échappe à la contagion de sa haute spiritualité frémissante, et des incroyants de qualité, s'ils refusent de le suivre, le tiennent — hommage dont Pascal sans doute eût repoussé la formule — pour le plus haut interprète de la pensée religieuse moderne.

Vous le savez: il n'est pas de plus bel et plus rare hommage à rendre à un écrivain que de dire de sa prose: c'est beau comme du Bossuet... Mais un grand critique, après avoir cité des phrases merveilleuses de Bossuet lui-même, s'écriait enthousiasmé: c'est beau comme du Pascal. Il n'y a pas d'auteur dont l'emprise soit aussi forte et aussi durable que la sienne. Nul ne possède comme lui le pouvoir de marquer la pensée de sa griffe en des raccourcis saisissants: « Le nez de Cléopâtre: s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé... » Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. N'est-il pas d'un prodigieux écrivain de jeter ainsi toutes brûlantes sur le papier, des formules aussi admirables et définitives que celles-là?

Pascal ne possède point sans doute, l'universalité littéraire d'un Voltaire ou d'un Goethe: je veux dire qu'il n'a pas, comme eux, cultivé tous les genres, pendant sa courte vie de trente-neuf ans. Il avait mieux à faire! Mais l'on ose à peine imaginer ce qu'il

eût pu produire encore, s'il eût atteint à la longévité d'un Goëthe ou d'un Voltaire, par une prolongation de vie de quarante-quatre ans!

L'universelle aptitude de son génie déborde les frontières de la littérature. Il se serait offensé, d'être traité d'homme de lettres ou de poète. « Les gens universels, dit-il, ne veulent point d'enseignement... Ils ne sont appelés ni poètes, ni géomètres. Mais ils sont tout cela, et jugent tous ceux-là. » Lui, qui n'aura jamais obtenu ni recherché la moindre distinction, il ne veut même pas ramasser ces titres magnifiques.....

Quelque vaste et sublime qu'ait été le génie d'un Goëthe, il ne nous paraît pas égal à lui-même en toutes ses parties. Ni le savant, ni le penseur, tout éminents qu'ils soient, n'atteignent en lui au rang du poète et de l'écrivain. Sans compter, qu'il nous semble tout de même à nous, que son ciel est moins haut que celui de Pascal (1)!

Le génie de Pascal est d'une telle ampleur, d'une si universelle puissance, que de l'esprit scientifique le plus rigoureux et le plus créateur à la poésie la plus sublime et jusqu'à la plus haute spiritualité, il remplit tout l'entre-deux, sans descendre des cimes.

Les *Pensées* ne sont pas seulement le livre le plus beau et le plus émouvant de la prose française, mais aussi le plus prodigieux peut-être de toute la littérature. Ainsi qu'on l'a dit, Pascal nous y offre en lingots tout ce qui a été monnayé depuis; et il a laissé à ses successeurs, plutôt à développer qu'à découvrir. Telles pensées contiennent en germe le darwinisme; telles autres, la relativité d'Einstein, pour ne citer que l'inattendu... Son morceau sur les deux infinis, l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, prévoit le monde des microbes, l'insondable divisibilité de la matière, et devance encore les découvertes de notre âge... Il conçoit le premier la grande critique littéraire. Quelques lignes de lui suffisent à témoigner d'un profond esprit politique. Enfin par quelques pages, il se révèle philosophe aussi clair que Descartes, aussi profond que Kant, aussi sublime que Platon.

Philosophe? Ah! sans doute, il n'a pas codifié de système... Ce n'était pas son dessein. Ici non plus il n'a pas voulu l'enseigne! Mais théologien ou non, nul ne lui conteste plus, du moins d'être l'un des plus complets et des plus profonds penseurs de tous les temps, et comme l'a dit Barrès, le plus beau et le plus fort esprit d'homme, qu'il semble qu'on puisse concevoir.

* * *

Mais ce n'est pas encore pour cela que nous l'aimons, notre Pascal! Nous l'aimons, parce que lui aussi, à l'exemple du Maître, il nous a aimés le premier; parce qu'il pensait à nous quand il méditait son *Apologie*; parce que, sans se limiter à son pays ni à son temps, il a ressenti l'angoisse de notre propre destinée et qu'il a travaillé pour nous!

On raconte que la vieille reine Elisabeth d'Angleterre, voulant un jour honorer un jeune dramaturge de son royaume, lui fit jouer une de ses pièces en sa présence. Il y eut des gens pour blâmer cet excès d'honneur. Deux siècles et demi plus tard, une autre reine d'Angleterre, la jeune Victoria, dans l'un des gestes les plus charmants et les plus sympathiques de son long règne, venait ployer le genou, dans la chambre natale du grand Shakespeare devenu pour tous la plus haute personification de l'Angleterre. Qui de nous ne serait tenté d'en faire autant aujourd'hui, devant les feuilletés jaunés des *Pensées* de Pascal?

Car, il est beaucoup plus qu'un génie national. Des critiques que j'admire beaucoup, le proclament, il est vrai, la plus haute incarnation de l'esprit français. Il faut s'entendre. L'esprit d'une nation, quand on l'oppose à l'esprit humain, se caractérise surtout par ses limites. Il n'est point d'homme supérieur qui n'échappe par certains côtés aux caractères dominants de son temps, de sa race et de son milieu.

J'admire et j'aime, autant que nul autre, les qualités de clarté, de mesure, de logique, de nette et sûre intelligence, qui distinguent l'esprit français. Certes, Pascal les a toutes possédées au plus haut degré; et aussi parfaitement que Voltaire. Mais ce qui fait justement qu'il est Pascal, c'est que donnant en sa personne, la plus

saissante illustration de cette doctrine, qui lui était chère, du progrès de l'esprit par retournement, il a, sans le renier, dépassé l'esprit français en le contredisant tout entier: par son insondable profondeur, par sa hantise de l'infini, par son mépris de la logique pure, et par je ne sais quelle inquiète passion de dynamisme intellectuel et de continuelle ascension.

Qu'ils s'en honorent à juste titre: Pascal appartient aux Français par l'« établissement ». Mais il appartient par l'esprit, à ceux qui le lisent et qui s'en font une nourriture; et, plus qu'à tous les autres, à ceux de toute langue et de toute nation, qui sur la terre marchent avec lui, dans l'amour du Christ, dont ils sont les membres, et à qui Pascal a voulu tout sacrifier et se donner lui-même, dans une renonciation totale et sans retour...

Dans sa récente *Histoire de la Fronde*, M. Madelin vient d'écrire du cardinal de Richelieu qu'il était, peut-être, le plus grand des Français de tous les temps. On en tomberait d'accord, si pour être le plus grand, il fallait ajouter au génie d'avoir eu sous la main les plus puissants leviers; ou si le chirurgien, qui nous sauve la vie, était nécessairement plus grand que le maître qui nous forme l'esprit. Car, pour être à bon droit compté parmi les deux ou trois premiers politiques des temps modernes, on ne marche pas encore, pour cela, de pair avec un Pascal.

Nul ne méconnaît assurément l'immense action du grand Cardinal sur les destinées de la France. Et combien haute est la gloire de l'homme d'Etat qui rend sa patrie puissante! Mais, à quoi bon la puissance et l'éclat des nations, si ce n'est en fin de compte, pour élever l'âme et la pensée des peuples? Les Richelieu sont les sublimes architectes, chargés par la Providence d'élever de magnifiques théâtres où doivent retentir les grandes voix de Pascal. Si la gloire de l'homme d'Etat, c'est d'avoir servi sa patrie, c'est la gloire d'une patrie de posséder un Pascal. C'est de la dignité de ce qu'il a servi que le premier tient son honneur; c'est de la dignité des Pascal qu'une patrie tient le sien. Des hommes pareils sont les joyaux les plus précieux de cet amoncellement de trésors qui constitue la patrie, et leur tâche nationale est de resplendir!

Non, je n'hésite pas à le croire. Si dans la suite des siècles la tradition se maintient; si les valeurs de l'esprit peuvent garder dans l'humanité future la primauté qui leur est due, non je ne crains pas d'affirmer que dans vingt siècles, le nom de Pascal éclipsera tous ceux des Richelieu, de même que pour nous, qui vivons aujourd'hui, le nom d'Aristote, et le nom d'Archimède, et le nom de Platon, sont plus chargés de sens et plus éclatants que celui d'Alexandre!

Ah! sans doute, le prestige d'un Napoléon peut traverser les siècles. Elle se dressera longtemps encore cette fascinante figure, toute étincelante dans sa capote grise, de l'éclat de vingt batailles! Il a pour lui son immense génie, son épopée, sa puissance. Pascal comparait devant vous sans pouvoir, sans charges, sans honneurs. Et l'élite de l'humanité, quand il passe devant elle sur ses potences, s'incline plus profondément devant cet infirme en ce misérable appareil, que devant même le génie glorieux du prodigieux Empereur! Car celui de Pascal est plus glorieux encore! Mais quel artiste, dites-moi, eût jamais osé s'imaginer ainsi, cette pitoyable et pathétique incarnation de la gloire la plus haute, et de la puissance humaine à son comble!

Ici, une réflexion me saisit. Qu'aurait pensé Pascal, le Pascal des derniers jours, si par je ne sais quel miracle, il avait pu daigner, avec nous, entendre ce pauvre discours, qui l'a si faiblement évoqué? Qu'as-tu fait, malheureux, dirait-il, que d'apporter ta pierre au monument de l'orgueil humain? Penses-tu que d'abattre l'idole des ambitieux suffise? Ne vois-tu point que tu en ériges une autre, plus redoutable? L'orgueil, vois-tu, je l'ai bien connu. C'est lui qui me rendait clairvoyant quand je dénonçais la vanité de l'ambition d'un César; c'est lui qui m'a fait mépriser la poursuite des honneurs. Mais c'est lui qui m'aveuglait le plus. Et, à ce point de détachement, je n'étais, sache-le bien qu'au plus bas de ma course, tout au-dessous du cercle, dont il m'a fallu remonter la pente... Avec quelles peines! et quels dangers! Car l'ambition ne nous suit pas jusqu'à la mort, faute d'objet. Mais l'amour de la gloire — tu le sais puisque tu m'as lu — même à la mort, sa douceur nous retient encore!... Il ne m'a fallu qu'une force finie pour tuer l'ambition; il a fallu la puissance infinie de la Grâce pour abattre l'orgueil en moi.

Veux-tu que je te dise, non pas ce qui fera ma gloire (car la gloire ne sera pas à moi ver de terre), mais que je te dise de quel don naturel le Seigneur pourra se glorifier en moi? Ce n'est pas de

(1) Goëthe mérite cependant d'être rapproché de Pascal. Savant très remarquable, avec des vues d'avenir: mais est-il dans ce domaine un créateur de premier rang? Possède-t-il au surplus le génie mathématique de Pascal? Quant au penseur proprement dit, il peut rester très grand, sans qu'on l'égalé pour cela, même de loin, à l'auteur des *Pensées*.

ce que les hommes ont appelé mon génie. C'est un présent de nul prix : car Dieu, sache-le, ne maintient nulle proportion entre la puissance de l'esprit et l'intensité de la Foi. De tous mes biens terrestres, c'est uniquement, entends-le bien, de mes douleurs, que le Seigneur a tiré de la gloire, parce qu'il a mis quelque proportion entre mes douleurs et le don de sa Charité, en me laissant, par la force de sa Grâce, joindre mes plaies aux plaies de Jésus-Christ, mon Sauveur.

Quoi que j'en aie dit un jour, la reine de ce monde n'est pas la force. La reine de ce monde, n'est pas la pensée. La reine de ce monde, c'est la douleur. C'est elle qui nous fait connaître à nous-même; elle est divine maîtresse de pitié; et c'est la douleur, acceptée selon l'esprit, qui nous fait grands, au delà de toute force et de toute pensée. Un signe a marqué pour jamais la terre au-dessus de tout! Jésus-Christ en élevant la Croix sur le monde, n'a voulu y laisser debout que la douleur. Regarde! De tous les siècles et des extrémités de la terre, toutes les grandeurs de ce monde sont en marche. Vois tous les puissants, tous les rois, tous les conquérants, tous les princes de la pensée! Regarde, ils sont en marche comme les autres, tous : rebelles ou dociles, aveugles ou clairvoyants! Ils vont, sous une force toute-puissante, vers ce signe de douleur, où tout vient aboutir, vers ce vieux bois sanglant du Calvaire, aux pieds duquel ils s'abattront au dernier jour le front dans la poussière! Il ne convient au génie que de se prosterner lui-même... Mais les souffrants, les meurtris, les humiliés peuvent lever la tête et regarder la Croix qui a tout contredit! Elle a changé l'opprobre en gloire, les ténèbres en lumière, et la douleur en joie.

HENRI GOFFINET.

Mémoires... (1)

L'état des esprits en Rhénanie

Note de Stresemann.

Aujourd'hui, 21 août 1923, M. Otto Wolff (2) s'est présenté à la chancellerie et m'a fait les déclarations suivantes :

A la demande du général Denvignes (3), il a eu avec ce dernier un entretien au sujet de la Rhénanie. Le général lui a demandé ce qu'il jugeait nécessaire de faire pour aplanir les difficultés dans cette région; il désirait savoir quelle serait l'attitude des industriels, si on leur demandait de collaborer avec la France. Wolff répondit que c'était à la France de faire les premiers pas pour un accord de ce genre, que ce que la France faisait en ce moment ne servait qu'à exciter les idées de revanche en Allemagne, qu'il fallait cesser de persécuter les Allemands et d'essayer de les exproprier. Mettre la main sur les entreprises allemandes était sans aucun intérêt pour la France, car les ouvriers n'auraient aucune envie de fournir sous la domination des Français, un travail rémunérateur pour ceux-ci. Une entente politique entre la France et l'Allemagne lui semblait nécessaire, ainsi qu'une collaboration des industriels des deux pays. Toutefois, a-t-il ajouté, il fallait d'abord que la France mit de l'argent à la disposition de l'Allemagne, afin de reconstituer son organisation économique.

Denvignes fut très étonné de cette communication. Wolff répartit qu'il n'y avait plus d'argent en Allemagne, que les usines Phoenix à elles seules, avaient besoin de trente millions de marks-or pour reprendre leur exploitation, mais que si les industries françaises et allemandes collaboraient, les bénéfices seraient communs, que dans la limite de ses forces, l'Allemagne réglerait les indemnités dues à la France, qu'il n'était pas nécessaire toutefois que l'on continuât à en payer aux autres pays de l'Entente. Sur quoi

(1) Le premier volume de la traduction française des *Papiers de Stresemann*, paraîtra la semaine prochaine, chez Plon, à Paris. Des bonnes feuilles qu'on veut nous communiquer les éditeurs, nous sommes heureux de pouvoir offrir ces extraits en premier à nos lecteurs.

(2) Grand industriel de Cologne.

(3) Conseiller économique du général Degoutte.

Denvignes répondit que cette façon de penser ne serait pas conforme aux sentiments français. Denvignes déclara expressément que Poincaré était d'avis qu'il ne pouvait être question pour la France d'être propriétaire directe de valeurs réelles allemandes. Il affirma que les idées du genre de celles de Rechberg n'excitaient en France aucun intérêt et ne méritaient pas d'être examinées. Wolff a eu l'impression que ce qui importe aux Français, c'était la livraison du charbon et du coke de la Ruhr, pour laquelle il fallait aboutir à des arrangements.

M. Wolff dit que l'état des esprits en Rhénanie est très mauvais. Il a l'impression que le séparatisme rhénan fait de fantastiques progrès. Ce n'est plus qu'une question de semaines. Le gouvernement allemand ferait bien de monter lui-même en wagon, sinon le train partirait sans lui. Il imagine que nous pourrions accepter la formation d'un Etat rhénan, mais englobant une partie de la Ruhr, parce que les Rhénans sont trop mous. Les voies ferrées de ces territoires pourraient avoir pendant une période transitoire une administration franco-allemande avec coopération éventuelle de la Hollande et de la Suisse.

Wolff n'a rien dit à Denvignes de tels plans; il lui a déclaré au contraire que pour sa part il ne ferait rien sans avoir pris contact avec le gouvernement.

J'ai écouté la communication de M. Wolff sans lui répondre, car je n'ai eu que le temps de l'écouter.

Mauvais son de cloche

Signes avant-coureurs des événements des 8 et 9 novembre 1923. Plusieurs journaux berlinois annoncent que sur la frontière séparant la Thuringe et la Bavière, les organisations de Selbstschutz bavarois (1), fortes de deux régiments, se trouvent face à face avec la police saxonne. En tout cas, il est certain qu'en Bavière les ligues de toute opinion s'agitent; le général Ludendorff semble être l'instigateur de ce mouvement. En Poméranie, en Silésie, en Brandebourg et en d'autres régions, les extrémistes de droite croient que le moment des *Putsch* est arrivé. De tous côtés on réclame un dictateur.

Les Deutschnationale intriguent pour faire partir Stresemann, qui pourrait devenir ambassadeur à Washington.

Le 5 novembre, Stresemann assiste à une réunion du groupe de la *Deutsche Volkspartei*. Stinnes lui adresse le reproche de ne pas avoir pratiqué une énergie « politique de production »; cette négligence fera perdre la Ruhr et le Rhin. Réplique de Stresemann : « Les propriétaires des mines ont-ils donc réussi, de leur côté, à obtenir l'augmentation du nombre des heures de travail? Pour moi, ce n'est pas en quinze jours que je pouvais décider le parlement. » Le député Albrecht ayant dit qu'il faudrait admettre les Deutschnationale dans le cabinet, pour être sûr d'une majorité, Stresemann, fait une vigoureuse sortie :

L'important n'est pas une majorité parlementaire. Il n'y en aura pas, même après l'entrée des Deutschnationale dans le cabinet. Je ne m'adresserai pas à Hergt. Nous allons voir cette semaine si les sociétés patriotiques vont oser entamer la lutte. Guerre civile signifiera perte du Rhin et de la Ruhr, et Rhénans fraternisant avec les Français. Par conséquent première chose à obtenir : l'ordre à l'intérieur. Le gouvernement à autour de Cobourg assez de Reichswehr, décidée à répondre par des coups de fusil à toute tentative de ralliement. Les perturbations ne pourraient vaincre, que si la Reichswehr nous lâchait. J'en ai assez de cette vie de chien. On intrigue dans la *Deutsche Volkspartei*. Que penser du Landbund de Poméranie? C'est une trahison. Comment peut-on oser dire qu'on ne livrera les produits agricoles que si l'on est content du gouvernement? Si les bandes nationalistes entrent à Berlin, je ne me retirerai pas à Stuttgart (2). Que ces gens me tuent, assis dans mon fauteuil de chancelier! Ne vous occupez donc pas de la composition du cabinet. Dites-moi comment faire pour le ravitaillement et la stabilisation monétaire. Je m'entendrais bien avec le gouvernement bavarois, mais pas avec Kahr et les sociétés patriotiques. Je ne suis d'ailleurs pas inféodé aux socialistes. J'ai dissous la grande coalition au moment où ils ont posé des conditions inacceptables.

Le même jour, Stresemann rend compte au Conseil des ministres de la situation intérieure :

D'après les journaux, une grande agitation règne en Thuringe, où l'on demande la formation de centuries républicaines pour combattre la réaction. Dans la région de Cobourg, un certain nombre de sociétés extrémistes de droite se sont réunies sans but précis et sans chef qu'il faille prendre au sérieux. Quatre régiments

(1) Organisations bourgeoises sans rapport avec la Reichswehr.

(2) Allusion à la fuite du gouvernement à Stuttgart en mars 1920.

de la Reichswehr ont été mobilisés contre ces sociétés et feraient, le cas échéant, usage de leurs armes, si bien que la sécurité est complétée là-bas. Les organisations d'extrême droite de Poméranie et de Brandebourg manifestent une certaine activité, et un Putsch reste possible, bien que là aussi on n'ait ni but précis, ni chef. Les uns demandent la destitution du général von Seeckt; les autres demandent un directoire, dont feraient partie Kahr, Wiedfeldt, Minoux, etc...

Stresemann précise qu'il est prêt, et le cabinet sans doute avec lui, à céder la place à d'autres. Mais dans une situation aussi confuse que la situation actuelle, il est impossible de démissionner. C'est dans ces heures de trouble qu'il est du devoir du gouvernement de rester au pouvoir. Après l'échec de la grande coalition, il est évidemment presque impossible de gouverner avec le parlement. Il n'est pas d'avis que le Reichstag siège en ce moment. Il propose que le cabinet adresse un appel au peuple allemand, l'exhortant à maintenir l'unité du Reich.

Cet appel, rédigé par Stresemann, est publié quelques heures plus tard et donne comme mot d'ordre :

« Maintien de l'unité du Reich; ordre et sécurité à l'intérieur. »

Une nouvelle réunion du groupe parlementaire de la *Deutsche Volkspartei* a lieu le 6 novembre. Stresemann est absent. Il est attaqué avec une extrême violence par de nombreux membres du parti, comme n'ayant plus la confiance des industriels à cause de ses complaisances pour les socialistes. Le Dr. Marezky fait savoir que, la veille, le général von Seeckt a dit à Stresemann : « Vous ne pouvez pas rester chancelier; retirez-vous; faites ce sacrifice à la patrie. » Le Dr. Quatz fait une charge à fond; l'Allemagne s'effondre depuis que Stresemann est au pouvoir; il a capitulé devant la France. Le Dr. Cremer prend cependant la défense du chancelier : « Que ne dit-on pas contre Stresemann ! Parce qu'il n'a pas pu en quelques semaines changer la face du monde, on crie : Jetez ce monstre dans le précipice ! » A ce moment, Stresemann entre dans la salle. Il prend la parole pour dire que les Deutschnationale veulent un nouveau cabinet ne comprenant pas de parlementaires, mais ils n'ont pas encore trouvé de chancelier. Lui, Stresemann, après s'être entretenu avec le général von Seeckt, il a offert au président du Reich de démissionner; mais Ebert a vivement insisté pour qu'il restât.

Au milieu de ces journées pénibles, un seul fait encourageant : l'émission de la nouvelle monnaie (Rentenmark) commencera le 15 novembre. (Communiqué officiel du 7 novembre.)

Le putsch de Hitler

Note de Stresemann (1).

« Puis ce fut le 8 novembre. Encore une fois, le cabinet tint séance jusqu'à minuit dans le bureau du chancelier. Le pouvoir exécutif fut remis au général von Seeckt; la guerre civile paraissait inévitable : La même nuit, le chancelier téléphona lui-même aux bourgmestres de plusieurs villes du nord de la Bavière. La Poméranie et d'autres districts dominés par la droite n'attendaient peut-être que la nouvelle de la victoire en Bavière. Dans l'Allemagne du Nord, on savait fort bien tout ce qui se passait dans le Sud. Les journaux du parti Deutschnational avaient organisé un service de nuit pour annoncer la victoire des racistes et la marche sur Berlin. Le 7 novembre, on avait dit au président d'un syndicat de gros propriétaires fonciers ayant d'importants intérêts financiers à régler à Berlin, qu'il était absurde de négocier avec le gouvernement actuel, que le 10 le Reich aurait un gouvernement nouveau.

A ce moment éclata l'antagonisme latent entre blanc-bleu et noir-blanc-rouge (2). L'instant vint (nuit du 8 au 9 novembre) où Kahr et Lossow se séparèrent de Hitler et Ludendorff. Puis les Bavaois eurent un cri de rage quand ils virent tomber des victimes dans leurs rangs. Enfin la raison leur revint et ils furent pris de honte. Et ce fut l'aveu fait au Reichstag par le prélat Leicht, leader de la *Bayrische Volkspartei* : « Nous ne pouvons plus dire que la Bavière soit le pays de l'ordre. »

Après avoir obtenu le silence par un coup de revolver, le soir du 8 novembre, Hitler déclare à la foule assemblée au *Bürgerbräu* de Munich : « Il y a aujourd'hui cinq ans que commença la plus grande des ignominies qui précipita notre peuple dans un abîme de misère; aujourd'hui, au bout de cinq ans, il faut que vienne le tournant de l'histoire. Je propose donc : Le cabinet Knilling est destitué. Le gouvernement de la Bavière sera constitué par un régent et par un président du Conseil de pouvoirs dictatoriaux. Comme régent, je propose Son Excellence von Kahr, comme président du Conseil, Pöhlner. Le gouvernement berlinois des criminels de novembre

(1) Extrait de la brochure : *Das Kabinett Stresemann*. Cette brochure contient divers articles publiés par Stresemann dans sa revue hebdomadaire : *Deutsche Stimmen*, mis au point par le collaborateur de Stresemann, le consul Henry Bernhard.

(2) Entre Bavaois et partisans des Hohenzollern.

est destitué, ainsi qu'Ebert. Le gouvernement national du Reich est constitué ici, en Bavière, à Munich. Une armée nationale allemande sera formée immédiatement. Je propose que jusqu'à l'abolition des traités, qui actuellement ruinent l'Allemagne, je prenne, moi, la direction de la politique de ce gouvernement national provisoire. Son Excellence Ludendorff prend la direction de l'armée nationale; le général von Lossow est ministre de la Reichswehr. La tâche du gouvernement national provisoire sera de mettre toutes ses forces à la disposition du pays et du Reich et de marcher contre Berlin, cette Babylone allemande. Demain, il y aura en Allemagne un gouvernement national, ou nous serons morts. Il n'y a pas d'autre alternative. »

Le commissaire général von Kahr, le général von Lossow et le colonel von Seisser font savoir par T. S. F. qu'ils condamnent ce coup de force.

Stresemann, mis au courant, convoque le Conseil des ministres, qui se réunit dans son bureau sous la présidence d'Ebert. Le cabinet décide de lancer au peuple allemand un appel qui déclare nulles et sans valeur toutes les décisions de Munich. Quiconque soutiendra ce mouvement sera coupable de haute trahison. Au lieu de venir en aide à nos frères de Rhénanie et de la Ruhr qui combattent pour l'Allemagne, on précipite notre pays dans la ruine, on compromet toute notre existence, on nous fait courir le risque de l'invasion de l'ennemi, on détruit tous les prémices de notre assainissement économique. Les dernières mesures monétaires prises par le gouvernement ont amené une très grande amélioration du cours du mark à l'étranger. Mais tout est perdu, si l'entreprise insensée de Munich réussit. A l'heure où se joue la destinée du peuple allemand et du Reich, nous invitons tous les patriotes à combattre pour l'unité, l'ordre et la liberté de l'Allemagne. Toutes les mesures sont prises pour abattre la révolte et pour rétablir l'ordre; elles seront exécutées sans aucun ménagement.

Le pouvoir exécutif passe du ministre de la Reichswehr au général von Seeckt, chef de la *Heeresleitung*, qui dans un ordre à la Reichswehr annonce qu'il réprimera tout désordre de quelque côté qu'il vienne.

D'autre part, les garnisons du nord de la Bavière sont hostiles à Hitler, et Lossow conserve en main la division bavaroise.

Dans la journée du 9, le gouvernement bavarois fait connaître que la police a chassé les émeutiers de la Feldherrenhalle, et qu'elle est complètement maîtresse de la situation. Le général Ludendorff est arrêté; Hitler a pris la fuite.

Munich et la France

Note de Stresemann.

Aujourd'hui, 9 novembre 1923, l'ambassadeur de France m'a rendu visite et fait les déclarations suivantes :

Le président du Conseil français tient d'abord à établir qu'il est loin de sa pensée de s'immiscer de façon quelconque dans les affaires intérieures de l'Allemagne, mais il se croit cependant obligé d'indiquer que les bruits qui courent au sujet des événements d'Allemagne suscitent de l'inquiétude en France. On dit que si le cabinet actuel démissionnait, une dictature de droite lui succéderait; des personnalités dirigeantes de droite auraient nettement manifesté ces intentions; dans ces milieux, on veut cesser tout paiement des réparations, déchirer le traité de Versailles et préparer une guerre de revanche. Ces tendances inquiètent le président du Conseil, et il désire affirmer que la paix en Allemagne et en Europe lui paraîtrait le mieux assurée, si le gouvernement démocratique se consolidait en Allemagne.

J'ai répondu à l'ambassadeur que j'apprenais avec satisfaction que le président du Conseil de France n'avait pas la moindre intention d'intervenir dans nos affaires intérieures, que le peuple allemand s'était donné lui-même sa constitution, et que la forme de cette constitution et l'évolution de sa politique ne concernaient que lui seul. Il était parfaitement exact que les partis extrêmes gagneraient du terrain chez nous; mais le président du Conseil avait le pouvoir de s'opposer à ce développement. La poussée des masses vers le communisme ou vers le racisme, qui attirait à lui non seulement des intellectuels, mais beaucoup d'ouvriers, avait son origine dans la situation désespérée de l'Allemagne. Les masses manquaient de travail et de pain. Aux soucis matériels s'ajoutaient d'une part la tristesse de voir l'autorité de l'Allemagne diminuée dans le monde, nos compatriotes opprimés en Rhénanie et dans la Ruhr, d'autre part l'irritation causée par les menées séparatistes en Rhénanie, auxquelles nous assistons impuissants.

Je dis à l'ambassadeur que le gouvernement actuel avait subi les plus violentes attaques des extrémistes de droite, parce qu'on lui reprochait d'avoir cru à son tour à un accord et de ne l'avoir nullement réalisé. Déjà l'abandon de la résistance passive avait été pénible aux sentiments du peuple et maintenant, six semaines après, toute la vie économique du Rhin et de la Ruhr était encore arrêtée. J'insistai pour que l'ambassadeur fit observer au président du Conseil que les négociations avec l'industrie ne pouvaient plus traîner en longueur, car après l'introduction d'une monnaie stable, le gouvernement allemand ne pouvait pas envoyer quotidiennement dans la Ruhr des millions de marks pour subvenir aux besoins de la population, sinon le Rentenmark risquerait

de subir la même inflation que le mark-papier. Je signalai les terribles conséquences qu'aurait une famine dans la Ruhr et je dis à l'ambassadeur qu'en ce moment je négligeais toutes les questions politiques pour n'invoquer que des raisons d'humanité.

Quant aux craintes du président du Conseil au sujet de soulèvements armés, l'issue du Putsch de Munich prouvait que le gouvernement avait assez de force et d'autorité pour maîtriser un tel mouvement. Cette émeute n'aurait pas éclaté, si les gouvernements successifs de l'Allemagne, quelles que fussent leurs opinions, n'avaient subi échec sur échec en tâchant d'obtenir, quant aux réparations, des conditions supportables. L'ambassadeur m'ayant demandé si les événements de Bavière ne prouvaient pas qu'il y avait là-bas énormément de fusils, de canons, etc..., je répliquai que rien ne subsistait des chiffres fantastiques qu'on avait cités. On avait raconté que Hitler voulait marcher sur Berlin avec 200.000 hommes; or, il n'en avait pas plus de 2.000. Bien entendu, beaucoup d'Allemands avaient gardé leur fusil; le gouvernement ne pouvait pas faire de perquisitions dans toutes les maisons.

Quant aux visites de contrôle (1), je lui fis observer que l'émoi actuel de la population ne permettrait probablement pas de les reprendre maintenant. Nous ne pourrions pas assurer suffisamment la sécurité des officiers étrangers. Nos officiers étaient d'ailleurs d'avis que tout ce contrôle militaire était une affaire finie. Nous nous occupions si peu de préparatifs militaires secrets, que nous n'avions fabriqué que la moitié des munitions auxquelles nous avions droit d'après le traité de Versailles, et il était urgent de procéder au renouvellement de nos stocks.

La Barre

Le soir du 29 août, le vote du Reichstag étant acquis, Stresemann part pour l'île de Norderney. Il y prend du repos jusqu'au 11 septembre. Pendant ce séjour au bord de la mer, il rédige l'esquisse suivante, qui révèle quelques traits intéressants de sa vie et de son caractère.

L'automne était venu. Il y avait moins de monde dans l'île; ce n'était plus la vie de famille des jours d'été; à part les gens du pays, on ne voyait, comme baigneurs encore restés ou comme nouveaux arrivants, que ceux qui à la petite existence bourgeoise des semaines d'été préféraient le spectacle de la mer seule et de l'apre nature d'automne. Parmi ceux qui venaient d'arriver était un jeune homme dont la physionomie révélait aisément qu'il avait été précédemment marin. A l'époque de l'Allemagne impériale, il avait navigué par le monde sur des vaisseaux de guerre allemands, puis était devenu attaché naval, et après la révolution avait trouvé dans la politique une planche de salut. Invité par le ministre, il venait de l'île voisine; mais il l'avait quittée à regret, parce que les vagues y étaient fortes et que les baigneurs s'y amusaient bien.

Tous deux, tout en devisant, se promenaient sur la longue digue que, pendant la guerre, on avait fait construire par la garnison, tant pour fortifier l'île que pour occuper les hommes.

« Tout est très beau ici, dit le jeune homme, mais je me serais attendu à mieux. Quand on entend prononcer le nom de Norderney, on songe à une grande station balnéaire, la plus grande de l'Allemagne sur la mer du Nord, on croit y trouver du mouvement et une population avide de plaisirs, mais on se trompe, car la mer y est calme et les gens y sont calmes. C'est bien autre chose à Sylt, d'où je viens. Là l'eau jaillit et déferle du matin au soir et les gens aussi ont de l'animation. On ne peut tout de même pas être éternellement triste, parce que la guerre est perdue; justement parce que l'on a été tant privé pendant la guerre, il faut jouir maintenant de la vie. »

Des souvenirs s'éveillèrent à ces mots dans l'esprit de son interlocuteur et il se mit à comparer les deux îles. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait revu cette autre plage, dont le jeune homme parlait avec tant d'enthousiasme. Il se rappelait cependant un magnifique été, vieux de plus de dix ans, des jours de soleil et pourtant de grand vent et il avait pris la plume alors, pour noter ses fortes impressions. Ses notes avaient été un hymne en l'honneur de Sylt, et il avait dit alors de cette île le même bien qu'il entendait dire aujourd'hui. Mais ensuite étaient venus tous les désagréments de la vie dans la grande ville, à Berlin-Ouest, et

(1) Une note interalliée du 6 novembre avait demandé la reprise des opérations du contrôle militaire.

tout ce qu'il avait entendu de Sylt, pendant et après la guerre, n'avait pu que le remplir d'aversion. Il était exact que le vent semblait y souffler plus libre et plus fort qu'ici, mais à part cela il ne voyait pas bien pourquoi Norderney méritait d'être traitée d'île morte.

Tout en marchant, ils étaient parvenus à l'extrémité ouest de Norderney. De là, la vue s'étendait jusqu'à l'île de Juist, allongée devant Norderney, et qui paraissait presque à portée de la main; il faut cependant, en bateau à voile, une heure pour s'y rendre.

Le jeune ami, aux yeux perçants de marin, regardait la longue ligne de cette île. En même temps il apercevait d'autres îlots, surgissant de la mer, mais sans existence bien définie, car sans doute, ils se montraient à marée basse, mais à la montée du flot la mer les balayait de ses vagues impétueuses. Mais à peine l'ami eut-il fait ses observations, qu'il éclata de rire et dit : « Maintenant je sais d'où vient la différence. C'est une affreuse barre qui s'étend entre la mer et l'île. La mer ne peut pas venir. Voyez, chaque fois que les vagues prennent leur élan pour déferler ici, il faut que cette barre les arrête et les brise. Ici, il n'y a pas de vagues de tempête, pas de liberté. Assurément, il peut y avoir encore de beaux spectacles, mais la mer est captive, et ce qu'elle est capable de faire, on ne le saura jamais ici ».

Ils se séparèrent au bout de quelques jours; le jeune ami, après s'être efforcé de faire prévaloir dans « l'île des philistins », comme il la nommait, sa conception juvénile et ardente de la vie, alla reprendre ses occupations. A Norderney, l'existence recommença, monotone comme un mouvement d'horloge.

Mettre le moi en vacances, se détacher de tout ce qui rappelle le travail quotidien, ce n'est qu'un rêve. Effectivement, une singulière inquiétude poussait le ministre resté seul à tourner ses regards vers le banc de sable et les paroles de l'ami lui semblaient avoir un second sens, qui n'avait certainement pas été dans la pensée du jeune marin. Ce banc de sable le faisait songer à sa vie. Il repassait en son esprit sa jeunesse ardente. Tout enfant, à cause de sa nature pensive, on l'avait appelé « le petit rêveur ». *Traumjörg*, et tel il était resté longtemps, dans l'état d'esprit romantique qui est souvent celui des élèves de seconde, qu'exalte quelque idée ou quelque amour d'adolescent. De quelle belle passion il s'était pris pour l'idée libérale, pour cette démocratie de 1848, qui aspirait à l'unité allemande, pour la chaude poésie d'un Freiligrath, d'un Prutz, d'un Anastasius Grün ! Il se souvenait de sa vie de lycéen, il se revoyait, lisant Wallenstein, tard dans la nuit, ému soit par les prières instantes qu'adresse Wallenstein à Max Piccolomini soit par le monologue hautain du grand capitaine qui se voit abandonné et qui crie à son adversaire que c'est l'esprit qui se construit à lui-même le corps où il habite. Il y avait dans cette exaltation beaucoup de la naïveté d'un élève de seconde, mais il se rappelait ce qu'à cette époque un célèbre critique avait dit des premiers vers publiés par Karl Busse : « Des vers de lycéen, mais respectons la classe de seconde ! » et ce temps de sa jeunesse lui paraissait être le plus beau, parce qu'il s'y était le plus épris de pensées généreuses, parce qu'il s'y était donné tel qu'il était, avec ses faiblesses et ses bonnes qualités, et s'était senti heureux de ce don de lui-même.

Et à présent? Le *Traumjörg* de jadis, avec toute son imagination, aurait-il jamais pu se représenter qu'il serait, dans son âge mûr, un personnage si haut placé? Tout ce que les hommes admirent, autorité et influence, brillante position sociale, célébrité, tout cela, la vie le lui avait donné. Et pourtant, pourquoi, quand il avait devant lui quelques rares heures où il s'appartenait à lui-même, se sentait-il ému, en reprenant quelque vieux volume de vers? Un jour, son émotion avait été au comble, quand il avait retrouvé une brochure à dix pfennigs, une anthologie de Ludwig Jacobowski, publiée pour combattre le roman de pacotille par de la bonne poésie. Il s'était revu, se revoyait au lycée à travers les quartiers de l'Est de la grande ville, arrêtant, à la fois timide et joyeux, les gens qui se rendaient à leur travail pour leur glisser dans la main ce petit livre, avec l'espoir que tel ou tel en recevrait quelque impression. Il possédait aussi une autre anthologie, assez singulière, un album de poésies collectionnées par lui, bien camelote d'apparence, orné de portraits des poètes et des allégories habituelles, plein de vers sans valeur voisinant avec de très bons, mais tous ces morceaux choisis exprimaient des sentiments conformes aux siens. Il se rappelait des vers de Schörrich-Carolath, adressés à l'homme au vigoureux caractère, qui s'est retiré de la lutte : « Toi dont le cœur battait jadis, quand tu voyais souffrir

les autres, tu te plais à vivre maintenant dans une ruelle paisible. Tu es comme une vague qui, fatiguée de rouler sur la mer, a glissé par-dessus la grève, et dort à présent, petite pièce d'eau bleue, sous les arbres du rivage ».

Mais cette comparaison ne s'appliquait pas à lui. Vraiment il ne s'était pas retiré de la lutte. Elle avait seulement pris pour lui d'autres formes. Elle se livrait ailleurs, en un monde où les étincelles de l'idéalisme continuaient à jaillir, mais où le plus souvent elles s'éteignent, parce qu'il faut apprendre à accepter la médiocrité de la vie quotidienne et se résigner à des compromis. En ce monde-là, il ne pouvait plus, comme jadis, être entièrement lui-même. Sa nature ardente avait reçu un premier coup, quand la jeune fille qu'il avait aimée s'était refusée à lui pour trouver auprès d'un petit fonctionnaire la sécurité d'existence que ses parents souhaitaient pour elle et qu'elle désirait elle-même. De ce coup il ne s'était jamais remis et à partir de ce moment, il avait trouvé je ne sais quel plaisir pervers au dur réalisme de la vie, s'était senti moins spontané, plus habile aux transactions. Souvent il avait mis un masque sur son visage, et tel masque selon qu'il avait affaire à tel homme. Certains disaient qu'il manquait de caractère. Ceux qui voyaient plus profond comprenaient que sa conduite était inspirée par le mépris des hommes, éprouvé depuis que, se mouvant dans un vaste cercle d'activité, il se rendait compte du faible rôle des idées et des sentiments dans la vie, comparé à celui des intérêts.

Pouvoir crier tout cela, que de fois il l'avait souhaité! Que de fois aussi il avait rêvé de vivre dans quelque solitude lointaine, enfermé dans une chambre, en haut de quelque tour, lisant, écrivant et songeant, au lieu de vivre éternellement sous les yeux de la foule!

Pourquoi ne pas commencer aujourd'hui, ce soir, devant ce coucher de soleil, dans lequel l'infini de l'horizon se fondait dans l'infini de la mer? Mais déjà une pensée le retenait sur le bord du rêve. Qu'allaient devenir tous ces fils à demi noués, toutes ces affaires engagées, enchevêtrées en tout sens? Ne plus tenir compte de rien, est-ce possible en cette vie? L'idée pure, qui peut suivre sa course vagabonde?

Il savait que ses rêves resteraient rêves. Son regard demeurait fixé sur le banc de sable qui brisait les vagues furieuses et les empêchait de bondir loin sur la grève. Le banc de sable semblait se gausser de lui.

Une barre, avait dit son ami. Oui, mais une barre aussi devant la vie humaine!

La femme et la politique

A miss Ethel Anderson, Milwaukee, Wisconsin (17 octobre).

La place de la femme est-elle dans la politique ou à la maison? Je commence par répondre : A la maison. Pour la femme mariée et mère de famille, dont presque tout le temps est pris par les soins domestiques, la question ne se pose même pas. Mais je n'entends pas dire que la femme doive rester toujours chez elle. Les conditions économiques présentes ne le permettent pas; et puisque beaucoup de femmes sont obligées d'avoir une profession, il faut qu'elles la choisissent d'après leurs goûts et leurs aptitudes.

Certaines s'occuperont de politique. Mais elles feront bien de s'en tenir à l'étude de certaines questions particulièrement intéressantes pour elles. Nous avons maintenant des femmes au Reichstag. Ce n'est certainement pas par hasard qu'elles prennent rarement la parole dans la discussion des grandes questions de politique extérieure et intérieure, et elles me paraissent avoir raison, car la femme se laisse trop entraîner par le sentiment pour se rendre un compte exact des nécessités politiques.

D'une façon générale, je déclare sans hésiter que je suis absolument adversaire du féminisme qui prétend faire travailler la femme exactement comme un homme. Assurément, il y a des femmes capables d'un travail masculin, mais quand j'entends dire qu'en certain pays on a créé un corps de femmes-pompiers, cela me fait une très désagréable impression. Voyez la nature. Ne montre-t-elle pas partout la différence des sexes? Or la nature, qui a quelque chose de divin, n'est pas faite de pures contingences, mais nous montre un état de fait produit par une évolution longue de plusieurs milliers d'années et marqué d'un caractère de nécessité. La place de l'homme est hors de la maison, dans la vie et la lutte; la tâche de la femme est d'entretenir la flamme du foyer. Il peut y avoir des femmes capables de faire de bons soldats, comme il

peut y avoir des hommes peu aptes aux occupations viriles. Mais ces exceptions laissent subsister la règle et toute notre civilisation serait mise à l'envers si nous demandions à la femme de faire partout le travail de l'homme, auquel ne la prédisposent en général, ni ses goûts, ni ses capacités. Je ne veux pas dire que les hommes soient supérieurs aux femmes; mais les deux sexes n'ont pas le même rôle, et jusqu'à présent, si l'humanité a progressé, c'est non pas en confondant le travail de la femme et de l'homme, mais en laissant la nature masculine et la nature féminine se compléter l'une l'autre.

J'accorde qu'en politique la femme peut agir beaucoup, mais presque uniquement dans les questions de culture, d'hygiène, de prévoyance sociale. Ce domaine est immense et correspond le mieux à ses aptitudes. Il n'y aura jamais assez de femmes pour travailler aux œuvres de bienfaisance. Ici, la présence de la femme est nécessaire et la patrie peut attendre d'elle d'innombrables services, surtout à l'heure présente, au milieu de la détresse morale et matérielle qui règne partout.

GUSTAVE STRESEMANN.

Goethe et le culte de la personnalité

Parmi les mots dont Goethe aimait le plus se servir, il en est deux que nous devons retenir : *bilden* (former, façonner) et surtout *fördern* (promouvoir, faire avancer, faire croître). Il les appliqua à beaucoup d'objets, mais singulièrement à lui-même. La croissance régulière, organique de son univers intérieur, ce fut le but dont son regard ne se laissa point détourner par les innombrables causes de dispersion que la vie sème sur notre route.

Il n'a point laissé à d'autres le soin ou la peine de déduire cette règle de la ligne de sa vie. Il a lui-même formulé son programme avec une courageuse netteté dans l'égoïsme : « mon seul objectif a été d'augmenter le contenu de ma personnalité » (*den Gehalt meiner eigenen Persönlichkeit zu steigern*).

A cet enrichissement, par quels moyens pratiques a-t-il travaillé?

L'OBSERVATION ET LA PATIENCE

L'outil primordial dans le développement des richesses intérieures fut à ses yeux, dès le début de sa carrière et resta tout le long de sa vie, l'observation. Non point le travail, non point l'effort personnel, mais la rectitude, la limpidité, la constance du regard posé sur les choses. Moins la puissance du geste que l'intensité réceptive de l'attitude. L'homme acquiert plus en « laissant agir le monde sur lui » qu'en agissant lui-même, et davantage en enregistrant les choses qu'en les contraignant. La vaine fièvre de l'activité lui fait plus perdre que gagner en le poussant à insérer à toute force son ordre personnel dans l'ordre universel; elle lui fait perdre cette inestimable richesse : la netteté des empreintes; elle trouble son miroir intérieur.

La difficile chose : désapprendre de se démener, rester tranquille devant la vie! Cet apprentissage-là, Goethe le fit très jeune. Enfant, nous le voyons déjà prendre devant l'univers l'attitude du contemplateur. Le petit Wolfgang s'accoude à la croisée de sa tante Melber, épouse d'un épicier en gros de Francfort et, du haut de son observatoire, jouit, les jours de marché, du grouillement de la foule « avec une curiosité confortable ». Toute sa vie, il appréciera les substantiels bénéfices de cette position commode et féconde : rester à la fenêtre. Il dira à l'Anglais Robinson, à propos de son *Carnaval de Rome* :

Je n'ai rédigé cette description que pour me libérer d'un souvenir qui m'obsédait. Mon appartement était sur le Corso, je me tenais sur mon balcon et notais tout ce que je voyais. Je n'ai pas inventé le plus petit détail.

Ne pas se mêler aux choses, les laisser monter vers soi. Pour apprendre, pour s'enrichir, « toute la besogne consiste à rester tranquille » (*die ganze Arbeit ist ruhig sein*).

Dans une de ces images où il aimait condenser sa pensée, il a bien dit, conversant avec Riemer en 1806, les titres éminents des vertus passives :

Il y a des vertus qui rapportent peu d'honneur parce qu'elles résident dans la passivité, dans la patience. Elles éveillent l'impression d'une déficience de force et d'activité. Et elles sont pourtant, tout au contraire, l'expression la plus haute de la force. Seulement elles sont tournées vers le dedans; elles sont des défenses contre l'hostilité du dehors. Elles ne sont faites que de réaction. Tout homme trouve le rôle du marteau infiniment plus glorieux et avantageux que celui de l'enclume. Et cependant que de force il faut pour résister au choc infini et inlassable de la vie!

Ces vertus de patience et de sérénité, il les prisait durant toute son existence. Elles étaient à ses yeux la condition de sûreté de l'ascension vers la lumière de cette pyramide à laquelle, dans une image fameuse, il a comparé l'architecture de sa vie. Nul homme peut-être ne témoigna plus tranchant dédain à l'égard de certaines violences du désir humain par lesquelles la créature se figure pouvoir abrégier sa route et escalader les cimes. Les exaltations titaniques provoquaient en lui un mouvement instinctif de recul. L'atmosphère d'orage du *Sturm und Drang* lui faisait horreur à son retour d'Italie et il partageait l'aversion de Wieland pour « le délire baroque (*seltsame Hirnheit*) que l'on tenait sur les bords du Neckar pour du génie ». La vie ne se donnait qu'à ceux qui savaient la conquérir par étapes, elle ne se prenait pas d'assaut. On ne viole pas l'univers.

Il avait une horreur naturelle pour les tumultueux, les déordonnés, ceux qu'il nommait les « débordants » (*die Uberschweuglichen*) qui, « s'appuyant sur leurs propres passions, veulent toujours grimper plus haut et qui, au lieu de s'attacher au réel, à l'objet, le dépassent de leur vol présomptueux et se dépassent eux-mêmes du même coup ». Il les appelait « des rêveurs et des menteurs » (*Träumer und Schwindler*), des gens qui se perdaient dans la nuée et dont la poésie n'avait pas de corps. L'un des adjectifs qu'il employait avec le plus de mépris était le mot : *wild* (sauvage).

LA LEÇON DE LA NATURE

A ces agités, à ces impatients qu'il haïssait si fort, quelle leçon de sérénité et de soumission aux lenteurs fécondes de l'ordre donnait l'immense patience de la terre! Il aimait le retour des saisons, la fidélité ponctuelle des heures et des jours, et, entre tous les moments de l'année, ce point du 21 décembre qui, chaque fois, était pour lui une fête et où il célébrait, après le déclin de l'année dans les brumes glacées qu'il détestait, « la résurrection du soleil » (*die Wiedergeburt der Sonne*).

Dans l'infinie lenteur des révolutions terrestres contrastant avec l'agitation de pygmées des humains, il goûtait un principe de détachement. La transformation de la figure de notre globe au cours de la préhistoire était un des thèmes favoris de ces rêveries, de ces monologues devant témoins qui étaient l'allure préférée de sa pensée. De la grandeur des horizons déployés devant son œil intérieur, sa parole recevait une sorte d'élargissement cosmique. Un jour d'août 1815, il est à 6 heures du matin avec son jeune compagnon Boisserée sur une hauteur des environs de Mayence. Toute la vallée rhénane se déploie sous les yeux des deux voyageurs comme un étincelant panorama jusqu'à Bingen.

Quelle puissance des éléments il a fallu, s'écrie Goethe, et aussi que de temps pour que l'eau soit enfin parvenue à se frayer ici sa route. Sans doute, longtemps il y a eu ici un lac comme celui de Constance. Partout des obstacles à vaincre : point seulement les montagnes, mais aussi la pression de la mer jusqu'au moment où le niveau de celle-ci diminua.

Ainsi amorcée, la conversation est entraînée « dans le général » (*wir kamen auf das Allgemeine*) : « Partout, dans le système montagneux d'Italie, de Grèce, de Palestine, partout nous rencontrons le calcaire; avec le Sinai, nous retrouvons le granit ». Gagné par l'intérêt, le jeune Boisserée s'enquiert d'un ouvrage qui lui donnerait « une vue d'ensemble sur les formations orographiques du globe entier ».

Bien des années plus tard, nous le retrouvons sur un autre sommet, cette fois sur la cime de l'Ettersberg et en compagnie d'Eckermann. Son famulus fidèle qui sait sa passion pour les vestiges pétrés de la préhistoire lui apporte des coquillages et des ammonites trouvés au bord de la route, et Goethe rêve tout haut :

Toujours la vieille histoire! toujours l'ancien fond de la mer qui reparait! Quand de cette hauteur nous contemptions Weimar, et les villages groupés aux alentours, il nous semble que nous sommes devant un miracle. Quand l'on pense qu'il fut un temps où, dans la large vallée que nous tenons sous notre regard, les baleines se sont livrées à leurs ébats!... La mouette qui planait à la surface de la mer qui, dans ces temps, recouvrait de ses eaux cette montagne, n'a sûrement pas songé que notre route nous mènerait aujourd'hui tous deux par ici. Qui sait si dans des milliers d'années la même mouette ne reviendra pas planer sur la même montagne!

POÉSIE DE L'ÉVOLUTION

La poésie de l'évolution, la féerie des lentes transformations de la nature dans tous ses règnes : animal, végétal, minéral — nul sans doute ne sut mieux la goûter que Goethe et en tirer une sorte d'aliment sacré de la pensée.

Un jour de l'été 1809, rapporte Falk, j'allai visiter Goethe l'après-midi; il faisait beau et doux. Je le trouvais dans son jardin... assis devant une petite table sur laquelle se trouvait un verre à long col. Dans le verre s'agitait un petit serpent que Goethe nourrissait à l'aide d'un porte-plume et sur lequel il se livrait à des observations quotidiennes. Il m'affirma que la petite bête le connaissait et qu'elle s'en venait au bord du verre dès qu'elle l'apercevait. « Voyez les jolis yeux intelligents! », disait-il. Cette tête annonçait une suite qui est restée en chemin... La nature reste comptable envers ce long corps en accordéon des mains et des pieds qu'eussent bien mérités pourtant pareille tête et pareils yeux. C'est d'ailleurs là une loi générale. Envers beaucoup d'organismes la nature reste redevable d'éléments dont elle abandonne pour l'instant la réalisation, quitte à la reprendre plus tard si des circonstances favorables le lui permettent. Le squelette de bien des animaux marins nous prouve qu'à l'époque même où elle les construisit, elle songeait déjà à la réalisation d'animaux d'un échelon plus avancé et destinés, ceux-là, à vivre sur le continent. Quand le milieu dans lequel elle opère lui est contraire, elle se contente bien souvent d'une queue de poisson là où, de bien bon cœur, elle eût gratis ajouté une paire de pattes de derrière, pattes dont nous retrouvons l'amorce dans le squelette de l'animal.

À côté de l'éprouvette au serpent, poursuit Falk, il y avait sur la table quelques cocons de chenille dont Goethe attendait l'éclosion prochaine. En prenant ces cocons dans la main, on percevait distinctement la vie qui s'agitait en eux. Goethe les soumit à un examen attentif, puis il dit à son domestique : « Fentre-les. Il est trop tard aujourd'hui. Ils ne sortiront plus ». Il pouvait être quatre heures de l'après-midi...

Cependant Christiane est entrée au jardin, les cocons et surtout un magnifique figuier tout fleuri l'intéressent. Mais elle n'a qu'antipathie pour le petit reptile dans l'éprouvette. L'horreur millénaire de la femme pour le serpent. Cette répulsion fait sourire le *Geheimrat* qui, après avoir donné l'ordre de rentrer les cocons, se ravise, s'amuse à les reprendre dans sa main et à jouer avec eux. Il les porte à son oreille et s'écrie :

Comme cela cogne là-dedans, comme cela saute! Et comme cela voudrait faire éruption au dehors, dans la vie! L'admirable chose que ces transformations par étapes de la nature! Mais l'admirable dans la nature, c'est le quotidien... Demain ou après-demain, il y aura peut-être là un oiseau plus joli, plus gracieux que tous ceux que vous avez vus. Je connais la chenille, et je vous donne rendez-vous pour demain au jardin, à la même heure, pour admirer une merveille dépassant toutes celles qu'à pu voir Kotzebue dans son grand voyage à Tobolsk. En attendant, plaçons derrière quelque vitre ensoleillée de la serre notre petite boîte, à l'intérieur de laquelle notre belle sylphide inconnue est en train de s'orner et de se parer pour demain. Personne dans cette retraite, belle enfant, ne viendra troubler tes préparatifs de toilette.

Cependant le maître de maison détourne un instant sa sympathie des cocons prêts à éclore et revient au petit serpent de l'éprouvette :

Pauvre serpent! On te néglige, on devrait davantage s'occuper de toi. Comme il me regarde! Comme il dresse la tête! N'a-t-il pas l'air de comprendre que je dis du bien de lui! Pauvre petite chose! Pauvre petite chose

enfermée, emprisonnée, et qui ne peut s'évader malgré tout le désir qu'elle en a ! Emprisonnée deux fois : d'abord dans ce verre et ensuite dans sa propre peau, dans cette gaine vivante que la nature lui a donnée...

Cependant, durant cette agréable causerie, le soir était venu ; comme il faisait trop frais au jardin, nous montâmes à l'appartement. Un peu plus tard, nous nous mîmes à la fenêtre. La ciel était tout semé d'étoiles. Les cordes spirituelles mises en branle dans l'âme de Goethe par la conversation du jardin ne parvenaient point à retrouver le calme et continuaient de vibrer. « Tout est si immense, me disait-il, nous ne voyons la fin de rien nulle part. Pensez-vous peut-être que le soleil, source de tout être, a épuisé ses disponibilités en produisant son propre système planétaire et qu'est tarie en lui ou réduite à quelque passive stérilité la force qui a créé les terres et les lunes ? Je ne le crois, pour ma part, en aucune manière. Il m'apparaît même comme vraisemblable que derrière Mercure lui-même, déjà fort petit, une étoile plus petite encore se révélera quelque jour... » etc.

La rêverie cosmique de Goethe se continue encore longtemps. Nous-mêmes avons longuement traduit. C'est que le morceau nous paraissait caractéristique.

Caractéristique d'un esprit et aussi d'une manière.

Caractéristique d'abord de l'amour de Goethe pour la nature et de la forme particulière de cet amour qui s'appellerait ici plus justement : sympathie. L'attitude de Goethe devant la nature est celle de l'attention ; et parce qu'à toute attention il faut un support affectif, celle de la bienveillance.

Barrès a écrit dans *L'Ennemi des lois* : « Le maître de Weimar acceptait la vie et même — ce qui est le trait essentiel — sympathisait partout où il distinguait une force qui s'épanouira ». La conversation que nous venons de citer avec Falk est, entre beaucoup d'autres témoignages, une confirmation de ces lignes pénétrantes. C'est sous l'aspect du développement bien plus que sous celui de la réalisation que la vie intéresse Goethe. Le germe retient son regard plus que la fleur. Sa curiosité passionnée des *übergänge*, des « mues » de la nature, s'attache, entre tous les aspects de la vie, au dégradé insensible par lequel un être se perd et se fond dans un être nouveau.

Sur le miracle de la métamorphose se concentre une curiosité visuelle éveillée de bonne heure, dont la fixité ne connaît point de fléchissement et que n'altère dans la joie de son activité aucune raison d'ordre esthétique ou moral.

Cette avidité du regard peut dans quelques cas comporter une certaine cruauté. Le contemplateur fait taire l'homme. Aucun sentiment (pitié, émotion ou tendresse) n'est admis à troubler le pur plaisir d'assister. A ce point de vue, il y a dans les *Epigrammes Vénitienes* une pièce assez remarquable. En l'écrivant, Goethe a pensé à Christiane, à la petite ouvrière, dont deux ans plus tôt il a fait sa compagne. Un amant s'adresse à la maîtresse qu'il a rendue mère et voici en quels termes remarquablement purgés de toute vibration, de tout mouvement humain, il lui parle du mystère enfermé dans ses flancs :

« Ah ! ma gorge est un peu enflée », s'écrie avec angoisse ma chère maîtresse. Tais-toi, mon enfant, tais-toi et écoute ce que je vais te confier : la main de Vénus t'a touchée ; elle t'annonce en silence qu'elle va bientôt, d'une marche irrésistible, déformer ton aimable petit corps. Oui, bientôt, elle gâtera la svelte taille, la mignonne poitrine. Tout se mettra à enfler ; la robe la plus neuve n'ira plus. Mais sois tranquille : la fleur qui tombe annonce au jardinier qu'en se gonflant de sucs, l'aimable fruit mûrira en automne.

Christiane qui s'appelait elle-même *das kleine Naturwesen*, le petit être de la Nature (elle écrivait : *kleine Naturwesen* — respectons sa touchante orthographe d'illettrée —) eût dû goûter assez une image qui la rapprochait de cette terre à laquelle elle disait appartenir de si près. Peut-être trouvait-elle cependant à la sérénité de l'horticulteur un peu trop de détachement...

Il goûte dans les transformations de la nature l'apaisement de la régularité, de la loi et la sûreté d'un rythme avec lequel contraste l'imprévisible du destin humain. Ce pathétique caractère d'exception de la carrière de l'homme menacé par tant d'inconnu au milieu de la sécurité de l'univers, il l'a dit magnifiquement dans une de ses plus belles pièces : *Euphrosyne*. Elle lui fut inspirée par la mort à dix-neuf ans, d'un être charmant qu'il avait aimé :

la petite comédienne Neumann à laquelle il avait donné lui-même la réplique sur les planches et dont il avait tenu entre ses bras le jeune corps plein de souplesse et de grâce :

Ah ! nature comme tu es sûre, comme tu es grande en tout ! Une loi fixe et éternelle régit le ciel et la terre. Les années s'enchaînent aux années. L'été tend une main familière au printemps. Cette même main, l'hiver la tend au riche automne. Le roc demeure inébranlable sur sa base. L'onde se précipite du sommet des ravins perdus dans la nue en flots écumeux et mugissants. Les pins verdoient sans cesse. Même les bois défeuillés recèlent au cœur de l'hiver de secrets bourgeons à leurs branches. Ce précieux trésor, est suspendu un instable destin. Ce n'est pas toujours un père rassasié de jours que salue pour la dernière fois du bord de la tombe un fils comblé de promesses. Ce n'est pas toujours le plus jeune qui ferme au plus vieux ou le plus robuste qui ferme au plus faible des papiers qui s'abaissent résignés. Plus souvent, hélas ! le destin renverse l'ordre des jours. Un vieillard sans appui pleure en vain ses fils et ses petits-fils, tronc dévasté qui continue à se dresser solitaire, tandis que gisent à ses côtés les jeunes rameaux fauchés par la grêle.

HORREUR DE LA MORT

Ce qu'il détestait le plus dans la mort, c'était son caractère d'accident, d'odieuse arbitraire, de lugubre fantaisie. Rarement, elle se présentait comme un achèvement, comme le terme ultime d'un déclin, comme un dénouement conservant encore quelque logique dans l'horreur. Elle aimait l'irruption en surprise dans les plans de l'homme — forme monstrueuse de ce « désordre qu'il haïssait plus que l'injustice ». Bien trop ami de la clarté des réalisations pour goûter la poésie crépusculaire et blessée du *pendent opera interrupta*, il voyait en elle l'ennemie essentielle contre laquelle, puisque la guerre était impossible, la seule arme était le silence. Il s'efforçait à l'ignorer et, par la ruse du mépris, à la priver de réalité. En parler était lui donner un titre. Le fait de la nommer lui donnait une substance. Par un jeu ingénieux de l'esprit, il l'affublait d'un nom qui lui déniait l'être et l'appelait « la légende » (*das Märchen*), une légende monotone « sempiternellement la même » et dont il ne concevait pas « que les hommes trouvaient toujours le même goût à s'entretenir ».

Quand elle était là, quand la « légende » devenait malgré tout une réalité dont il fallait bien s'apercevoir, il convenait de n'entourer sa venue d'aucune solennité. Il fallait lui laisser emporter sa proie, en visiteuse honteuse sur laquelle la porte se referme, sans lui permettre de faire de sa victoire un triomphe. L'homme devait partir sans bruit. Il ne convenait pas de faire une date de l'heure qui ne marquait que la plus absurde des négations. Goethe détestait les estrades dressées à la mort, ce qu'il appelait *die Paraden im Tod*. Il louait Schiller d'être « venu à Weimar sans bruit ni trompette et d'en être reparti sans plus d'apparat ». C'était « ainsi qu'il fallait faire ».

ALLURE GÉNÉRALE DE LA PENSÉE CHEZ GÖTTE

La conversation avec Falk, que nous avons rapportée plus haut, n'est pas seulement caractéristique du sens spécial de la nature chez Goethe. Elle caractérise encore assez heureusement sa manière, et la marche ordinaire de sa pensée : l'élargissement par ondes concentriques autour d'un noyau d'observations central. Le serpenteau prisonnier de l'éprouvette, les cocons sur la table de jardin, nous mènent à l'infini sidéral... Dans beaucoup des conversations de Goethe vibre sous la sérénité des mots un principe secret d'émotion. Mais cette émotion ne prend point sa source dans le subjectif. Elle monte naturellement des choses et de la précision de l'observation. Le lyrisme du microscope. Goethe eût certainement aimé notre grand Fabre.

Cette émotion est paisible, unie et continue, comme tous les sentiments qui s'appuient sur la patience. Elle ne s'accompagne d'aucun ébranlement, d'aucun choc désorganisateur. Elle n'est jamais assez aiguë pour comporter une pointe douloureuse. La pensée se développe avec aisance et liberté, jouissant de son propre

déroutement, se ménageant des étapes et des haltes. Un beau fleuve serpente harmonieusement au milieu d'un paysage mesuré. Les mots familiers ont de profondes racines dans notre inconscient. L'un de ceux que nous rencontrons le plus fréquemment sous la plume de Goethe est *Behagen*. Il dit l'égalité dans la lumière et le confortable dans la lenteur.

CONCEPTION DE LA CONVERSATION

Au souci du développement personnel (*das Fördern*) peut être rattachée la conception assez particulière que se faisait Goethe de la conversation. « Conversations (*Gespräche*) avec Eckermann, avec Riemer, avec Müller, avec Soret » — c'est le titre que nous voyons donné à tous les recueils qui nous présentent Goethe en face d'un interlocuteur. A considérer d'un peu près ces recueils, le titre paraît assez singulièrement choisi. Ces conversations sont en fait des monologues. Toute l'action est d'un côté — toujours le même : du côté de Goethe. Les autres enregistrent. Ils font cependant plus que cela : ils ont un rôle, celui de support. Goethe prend sur eux son point d'appui. Ils lui fournissent une atmosphère. Goethe ne pourrait pas plus se passer d'eux que l'escrimeur de son mannequin ou le joueur de pelote de son mur.

Des supports, presque jamais des contradicteurs. Dans la conversation, Goethe voulait trouver une amorce au déroulement de ses propres thèmes intérieurs. Convaincu de la stérilité de la discussion, il recherchait ce qui était dans son sens, ce qui présentait avec ses propres richesses un lien quelconque de conformité et de convenance (*was mir gemäss ist*). Avec prudence, il s'éloignait de ce qui heurte ou de ce qui rebrousse. Pour lui, l'obstacle n'était qu'un arrêt, non un principe de rebondissement. Il aimait les larges avenues ouvertes, dans une atmosphère de familiarité et d'admiration déférente, devant sa propre pensée.

Seuls ceux-là le connaissaient bien qui, comme Julie von Egloffstein ou Voss le Jeune, le voyaient le soir, à l'heure de détente qui lui était douce de la fin de journée, s'abandonnant au fil de ses souvenirs. Sa tâche quotidienne était achevée. Il l'avait tout entière fait tenir dans ces longues heures de la matinée qui étaient pour lui les plus fécondes. Une ample douillette d'intérieur en molleton blanc remplaçait l'habit d'apparat en drap noir, rehaussé de décorations, dans lequel il avait reçu dans l'après-midi les visites officielles. Plus rien ne demeurait de la solennité gourmée et glacée du *Geheimrat*, de cette correction de chancellerie qui étaient son masque favori, en présence des étrangers et des curieux. Ses familiers avaient devant eux un autre homme. Il leur confiait tout ce qu'il avait tiré du mouvant spectacle des hommes et des choses et combien il avait plus appris de la vie que des livres. Et pour ses auditeurs, le rythme apaisé de ces confidences de vieillard avait la « berçante douceur des vagues ». « Voyez-vous, mes enfants, disait-il en 1818 en présence de Julie von Egloffstein et du chancelier Müller, que serais-je donc à l'heure actuelle si je n'avais pas fréquenté des gens intelligents? Ne cherchez pas à apprendre dans les livres mais dans le vivant échange des idées, dans la sociabilité sereine et enjouée (*durch heitere Geselligkeit*). »

Quand sonnent six heures, rapporte Voss le Jeune, un petit cercle se groupe autour de lui. En dehors de moi, il y a là Meyer, Fernow, Riemer. Nous restons chez Goethe jusqu'à huit, neuf et même dix heures. Ne travaillant jamais sérieusement la nuit et obligé de ménager ses yeux qui ne supportent pas la lecture à la lumière artificielle, il aime avoir autour de lui des gens auxquels il puisse parler. Jamais Goethe ne se montre plus aimable que dans ces heures du soir. Il est là, assis sur son divan, dans le négligé le plus abandonné, revêtu d'une petite veste d'intérieur en laine, sans cravate, la poitrine découverte, les bas tirés par-dessus ses culottes. Dans cet appareil, il s'entretient avec ses hôtes ou se fait faire la lecture. Le confortable, le silence du soir, la paix et la tranquillité après la dure tâche du jour le rendent joyeux et bavard... Quand il est ainsi en verve, il ne peut pas rester tranquille sur son divan. Il faut qu'il se lève d'un bond, qu'il arpente vivement la pièce. Chacun de ses gestes est une parole, la plus vivante, la plus animée des paroles. Cet homme ne parle pas seulement avec sa langue, mais, en même temps, avec cent autres organes qui sont muets chez le commun des mortels. Un feu plein d'âme rayonne de ses yeux.

Son regard qui souvent inspire la crainte s'est dépouillé de toute expression effrayante. Il aime, dans ces circonstances-là, à parler de sa vie mais les traits qu'il choisit sont toujours gais et joyeux. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu parvenir à le faire parler un peu en détail de la maladie qui l'affligea voilà trois ans et les moments de cette maladie qu'il en contaient étaient toujours les périodes lumineuses et claires.

Il ne demandait pas à ceux qui venaient le voir une contribution, il ne leur demandait que la chaleur de leur attention. Il voulait des auditeurs, non des interlocuteurs. Conception royale de la conversation. Tout ce qui pouvait faire dévier la causerie du cours qu'il lui avait imprimé et où il entendait être seul à la maintenir — saillies, mots d'esprit, aperçus originaux, création personnelle de la part de ceux qui faisaient cercle autour de lui — était à ses yeux un empiètement, presque une inconvenance. L'esprit des autres ne lui plaisait guère. Il se mettait à la traverse du sien. C'était d'ailleurs beaucoup moins de l'esprit qu'il possédait, avec ce que le mot comporte de surprise et de discontinuité dans l'éclat, qu'une sorte de lenteur sereine dans l'ironie, une façon de dominer son thème sans se laisser entraîner par lui. Sa parole séduisait moins par le brillant que par l'égalité de la lumière de l'œil répandait, par l'espèce de bien-être, de sécurité physique qu'elle dispensait. Ces traits ont été très heureusement mis en relief par Stephan Schütz qui nous décrit ainsi la conversation de Goethe dans le salon d'Adèle Schopenhauer où il aimait fréquenter :

Il pouvait être fort aimable dans ses heures de bonne humeur et de sociabilité et dans un petit cercle de conversation aisée et de tour facile. Il ne fallait point attendre de lui des feux d'artifices d'esprit. Il évitait même l'esprit auquel il préférait un ton de sereine et tranquille ironie, affectant d'accorder ses louanges à des objets impossibles à défendre. Par cet artifice, le blâme se transformait en aimable divertissement et l'imperfection en source de jouissance. Il ne pouvait souffrir dans la conversation les brusques saillies et les sautes d'esprit rapides. Je m'y laissais parfois entraîner par l'inspiration du moment et, dans ces moments, l'humeur qu'il ressentait le portait à se couvrir le visage de la main. Ce qu'il aimait, c'était traiter un sujet paisiblement et à fond (*ruhig durchsprechen*). Le rôle des autres consistait à l'encourager et à le soutenir de leurs questions et de leurs approbations, tandis que c'était lui qui en fait dirigeait l'entretien. Son amabilité et sa grâce se faisaient encore plus marquées quand il pouvait s'adonner à une inspiration épique, par exemple quand il décrivait le carnaval romain ou quand il rapportait des impressions d'Italie. On pouvait alors l'écouter des heures durant et oublier tout le reste de la société. La tranquillité, la clarté, la vie de sa parole, la solennité, frisant par endroits le comique, de sa narration, son don de tout animer devant les yeux, les faisaient ressentir à l'auditeur, dans le même temps que le charme du récit, un grand bien-être et comme une sorte de complaisance à vivre (*ein grosses Behagen, ein grosses Wohlgefallen am Leben*). Il semblait que l'horizon visuel s'élargit et que le cœur entrât en possession d'un univers plus beau. On reconnaît là le but général de la muse gothéenne de convertir dès cette terre notre vie en Eden et de faire du meilleur usage de l'existence humaine l'objet de notre sagesse.

L'IRONIE

Nous venons d'entendre le témoin qui a tracé ces lignes si clairvoyantes parler de l'ironie de Goethe et c'est un mot sur lequel il convient peut-être de revenir. Goethe lui prêtait une acception assez personnelle. Elle n'était pas à ses yeux une forme du persiflage. Ses composantes essentielles n'étaient ni la sécheresse ni la malignité, mais une sorte de liberté en face de l'univers, faite de curiosité et de détachement de soi-même. Elle était une manière de dominer l'objet, de se placer au-dessus de lui pour l'empêcher d'entreprendre sur soi-même, une façon de mettre de la distance entre soi et la vie pour en atténuer la force de choc. C'est dans ce sens qu'indiquant à Riemer en mai 1810 l'esprit qui devait présider à la biographie, il parlait de « la conception ironique de la vie au sens le plus élevé du terme, conception par laquelle la biographie s'élève au-dessus de la vie ». Et c'est encore dans le même sens qu'il reprochait aux femmes l'inaptitude à l'ironie :

Les femmes n'ont pas d'ironie, parce qu'elles ne peuvent se dépendre d'elles-mêmes. Cette incapacité est la source de ce qu'on appelle leur fidélité, plus grande que celle de l'homme : elles ne peuvent pas se dominer; elles sont, plus que l'homme, engagées dans le besoin et la dépendance.

Cet esprit de souveraineté et d'aisance dans le maniement de la vie, il fallait aussi l'appliquer à l'œuvre poétique. L'écrivain ne devait jamais, sous peine de se priver de la grâce, être le captif

de sa tâche. Ecrire devait rester pour lui un jeu, ne jamais devenir un métier. Le principe vivant et moteur de l'œuvre était la joie. On l'altérait en y introduisant la contrainte professionnelle. La création se terminait entre les mains de l'artiste, elle prenait de tristes teintes serviles en devenant la besogne. Lui-même ne « voulait rien faire comme un métier, une profession. Cela lui répugnait ». Tout ce qu'il pouvait faire, il « voulait le faire en se jouant, selon le caprice du moment et aussi longtemps qu'il y prendrait goût ». C'est ainsi « qu'inconsciemment, il avait fait dans sa jeunesse » ; c'est ainsi que « consciemment il voulait continuer de faire ». Utile? « L'utilité, c'était l'affaire des autres. »

LES SENTIMENTS CONSTRUCTIFS
ET LES SENTIMENTS NÉGATIFS

Au souci de la croissance personnelle doit être rattachée la tendance de Goethe à ne retenir de l'existence que ce qui favorisait sa pente et à en éliminer tout ce qui lui opposait soit une négation, soit une violence. Était d'avance condamné tout sentiment qui portait le signe : moins.

Il n'aimait point les critiques. « Ils avaient beau se démener, se retourner en tout sens, ils ne sortaient point du négatif. » Il n'existait qu'une seule bonne critique : se mettre en face d'une œuvre et la laisser « agir sur soi », sans rien lui opposer, en faisant en soi le vide. Mais les hommes n'oubliaient jamais leur moi. « Ils n'aimaient pas chez leur voisin ce qu'il était mais ce qu'ils lui prêtaient. C'était l'image qu'ils s'en faisaient, en définitive toujours eux-mêmes, qu'ils aimaient » (à Riemer, 1813).

Plus bas encore dans l'échelle des sentiments négatifs, des sentiments d'opposition, il convenait de ranger la haine. Elle ne réussissait qu'à défaire. En fin de compte, elle nuisait bien plus à celui qui la nourrissait qu'à celui contre qui elle se dirigeait. Le poing qui frappe s'ensanglante lui-même. Goethe avouait avec candeur qu'à la base de son éloignement pour la haine, il ne fallait point chercher la charité évangélique, mais l'égoïsme bien entendu. A ses yeux, la haine n'était qu'un déchet. Il fallait l'évacuer et non l'exprimer. Elle ne méritait point dans l'ordre spirituel un traitement différent de celui qu'imposait dans l'ordre matériel aux déchets de notre organisme la plus basse de nos fonctions physiologiques d'élimination. Il exprimait cela un jour à Riemer à l'aide d'une image aussi vigoureuse que réaliste. « La haine ressemblait à la colique de *miserere* où l'homme rend par devant ce qui devrait être rejeté par derrière. »

Goethe ne pensait pas que s'opposer fût une manière de se poser. Il professait au contraire la fécondité de la docilité au courant. La contradiction était un air irrespirable pour lui. « Si mon destin me condamnait à être dans l'opposition, disait-il en 1823 au chancelier Müller, j'aimerais mieux faire une révolution que rester enfermé dans le sombre cercle du blâme éternel de l'ordre existant. Jamais au cours de mon existence je n'ai pu me résigner à une attitude de vaine opposition au courant tout puissant de la foule. J'ai préféré me retirer chez moi pour y vivre à ma guise, comme le colimaçon dans sa coquille. L'exemple de Knebel nous montre à quoi aboutissent cette éternelle opposition, cette hargneuse critique et négation de tout. Il s'est lui-même rendu le plus malheureux des hommes. Sa vie intérieure est dévorée par un cancer ».

Pas plus que les critiques, il n'aimait les jaloux, les dénigrants, ceux qu'il nommait de leur nom latin les *obtractores*. Toute leur existence se passait à prendre ombrage de quelque chose ou de quelqu'un. Ils s'opposaient à la roue de la vie au lieu de la faire tourner : *sie fördern nicht*. Des sots plus encore que des méchants. En définitive, c'était à eux-mêmes qu'ils donnaient la jaunisse.

A la jalousie de l'envieux s'apparentait dans l'ordre destructif la jalousie du sentimental. Toutes les deux étaient du nombre des

sentiments qui désagrègent au lieu d'édifier. Comme amant aussi peu que comme mari — les premiers tumultes de la jeunesse apaisés — Goethe ne voulait admettre la jalousie. Les flirts de Christiane avec les étudiants ne le trouvaient détaché. Il pensait en philosophe que les vingt années qui le séparaient de la petite ouvrière à laquelle il avait fait une si large place dans sa vie donnaient à cette dernière le droit de chercher des divertissements. Loin d'en vouloir à Christiane de son goût du plaisir, il tirait du spectacle de cette jeune gaité, qui par reflet éclairait le soir de sa propre vie, de substantielles satisfactions. Il confiait à Riemer qu'une « femme grave s'accommode mal d'un mari folâtre mais qu'un époux grave s'accommode bien d'une femme folâtre ». Le patriarche de Weimar s'attendrissait devant les petits souliers de danse de sa Christiane. Après quinze ans de liaison, il lui écrivait : « Envoie-moi tes derniers petits souliers, ceux que tu as percés à force de danser pour que j'aie quelque chose de toi que je puisse presser contre mon cœur ». Riemer en la décrivant parlait de ses « petits pieds tout animés de la frénésie de danser » (*die tanzlustigen Füßchen*).

Son aversion pour toute scène de jalousie s'étendait même aux confessions spontanées de la part de la femme. Il les arrêtait d'avance sur les lèvres de la coupable. Les aveux dérangent la paix plus que la faute et les mots fêlent l'atmosphère. La paix est un bien instable et précieux auquel l'homme doit toutes ses forces de collaboration y compris le silence. Certaines franchises sont grandes folies et certaines générosités des attentats contre le bonheur. Il donnait en vers ses directions avec une clarté qui ne laissait place à aucune méprise, et avec une surprenante sérénité dans le cynisme :

*Magst du einmal mich hintergehen
Merk ich's so lass ich's wohl geschehen;
Gestehest du mir's aber ins Gesicht
In meinem Lebens verzeih ich's nicht.*

(Si tu viens à me tromper et que je m'en aperçoive, je ne dirai rien. Si tu m'avoues ta faute en pleine figure, je ne te pardonnerai de ma vie).

Il s'accordait d'ailleurs à lui-même dans le domaine sentimental la plus entière liberté et mettait Christiane au courant de ses propres intérêts de cœur avec la plus parfaite simplicité. Des bains de Karlsbad, il lui écrit à soixante ans sur un ton de désolation assez plaisant (juillet 1810) : « Encore point trouvé ici de matière à œillades » (*von Äügelchen hat sich noch gar nichts gefunden*). Les flirts — « les petits yeux de côté » (*die Äügelchen*) pour employer l'expression dont ils usaient tous deux, Christiane et lui — c'était terrain de chasse commun sur lequel aucun des deux ne prenait ombrage de l'incursion de l'autre. Il était entendu que ces choses-là ne devaient point mettre de nuage dans leur vie (1).

ROBERT D'HARCOURT,
Professeur à l'Université Catholique
de Paris.

(1) La deuxième partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

CHRONIQUE POLITIQUE**Briand et la Belgique**

Aristide Briand a eu, même chez nous, l'étrange fortune d'être loué à sa mort pour ce qui, dans sa carrière, mérite le moins d'éloges et de ne pas recevoir les hommages qui lui étaient dus pour quelques grandes actions qui ont vraiment honoré sa vie publique. Dans ces derniers temps, c'est le merveilleux orateur, c'est le prophète des Etats-Unis d'Europe, c'est l'idéologue de la pacification par Genève que l'on a porté aux nues. Bien des restrictions doivent être faites sur tout ce qui a été dit et imprimé à la gloire de ce Briand-là, mais les Belges auraient tort de méconnaître qu'il y a eu un autre homme en lui.

M. Briand, comme ministre des Affaires étrangères de la République, a donné à notre pays des témoignages significatifs non seulement de sa sympathie — on est à cet égard unanime en France depuis la guerre — mais encore de sa compréhension.

Ses fameuses « antennes » lui avaient permis, mieux que d'autres hommes politiques, de saisir le caractère de notre esprit public ainsi que la nature véritable de notre mission internationale. Lors de son premier passage au Quai d'Orsay, d'octobre 1915 à mars 1917, on put se rendre compte de la place qu'il assignait à la Belgique dans l'élaboration de la paix et dans l'après-guerre. Alors que ses bureaux se laissaient gagner, sous l'influence d'une tradition qui se dégage sans doute des dossiers de la vieille maison, par le rêve d'une sorte d'encercllement de la Belgique consécutive à l'incorporation à la France du Grand-Duché de Luxembourg et peut-être même de certains districts rhénans, le Président du Conseil ne cachait pas qu'il concevait autrement les conditions d'une amitié durable entre nos deux nations. Il admettait que la France avait tout intérêt à voir à ses côtés une Belgique viable, forte, respectée. Il sentait que la politique de Louis-Philippe, qu'il n'avait sans doute jamais analysée, était la bonne et il se réservait de jouer cette carte au moment décisif. Il avait pris à ses côtés, pour gérer les relations extérieures de la France, un mentor de grande réputation en la personne de M. Jules Cambon, l'ambassadeur bien connu. Celui-ci ne pouvait se faire à l'idée d'une Belgique dégagée des lisières de la neutralité et faisant partie du concert européen; il cherchait de son mieux à refroidir les personnalités du Havre qu'il pouvait toucher. Dans une direction différente, plus dangereuse pour nous, M. Berthelot manifestait envers la Belgique beaucoup de méfiance. M. Briand laissait dire ses collaborateurs et n'en faisait qu'à sa tête. Il avait noué des relations personnelles et directes avec le Premier ministre, le comte de Broqueville, et il s'ouvrait volontiers à lui des projets d'avenir qu'il nourrissait en pleine guerre.

M. Briand, chef du gouvernement de la première puissance militaire de la coalition, a eu ce mérite de songer sans cesse, pour vaincre, à l'action diplomatique. En cela, il se montrait véritable Français, imprégné de la tradition politique nationale. Un singulier état d'esprit s'était créé dans l'excitation de la lutte : trop de gens, de peur de n'avoir pas l'air assez « jusqu'au boutistes », en arrivaient à éliminer des instruments de la victoire la recherche d'une paix séparée avec des éléments de la coalition ennemie. M. Briand ne donna point dans ces naïvetés criminelles; il espéra même un instant réaliser une paix générale et victorieuse qui aurait rendu à la France les provinces perdues.

M. Briand a été, en effet, mêlé aux fameux pourparlers tentés en 1917 par le baron von der Lancken et on l'a vu à la Cour d'assises de Bruxelles apporter sur cette affaire un témoignage décisif

lors du procès Coppée. M. von der Lancken s'était adressé à M. Briand quand il avait senti que le Premier ministre belge, tout en gardant fidèlement le secret promis, refusait de s'engager seul. M. Briand, qui venait de tomber du pouvoir, s'en ouvrit à M. Ribot, son successeur; il se déclara prêt à accepter pour lui-même le risque d'une entrevue en Suisse avec le diplomate allemand et le geste n'était pas sans mérites au milieu des rivalités et des haines du Palais Bourbon. Personne ne pouvait dire alors, personne n'a pu dire depuis avec certitude si les offres de von der Lancken méritaient créance, mais il semble bien que l'affaire aurait gagné à être suivie. Le fait qu'au même moment le jeune empereur d'Autriche faisait parler à Paris de paix séparée assurait au moins quelques chances à la paix générale. M. Briand comprit qu'une manœuvre de grand style était dans l'ordre des possibilités et il voulut aller tâter le terrain. Malheureusement, il se heurta à l'incompréhension d'un vieillard dur et orgueilleux, Alexandre Ribot. Celui-ci avait une telle peur d'être roulé qu'il se cantonnait dans l'inactivité diplomatique; il s'abstint de mettre les alliés au courant des détails qui donnaient à l'entrevue projetée sa valeur et il fut heureux de jeter sur un rival possible le discrédit qui s'attachait à ce moment à ceux qui rêvaient de paix blanche. Or il ne s'agissait pas d'une paix blanche, puisque l'on soupçonnait les dirigeants de l'Empire de croire que la guerre était perdue pour eux. La paix, à supposer qu'elle eût été possible, eût été en 1917 européenne dans sa conception et dans ses modalités; elle eût réservé à la Belgique des satisfactions étendues. L'immensité des résultats justifiait quelques risques. C'est l'honneur de M. Briand en France d'avoir accepté quelques-uns de ceux-ci pour sa personne; c'est son mérite d'avoir compris que le sauvetage de l'Europe valait bien quelques sacrifices.

Il a été donné à M. Briand d'attacher son nom à la première réalisation de cette politique constructive qu'il avait entrevue dès 1917 : il est l'homme de Locarno.

Après avoir opéré un rapprochement entre la France et l'Angleterre en cessant de prôner, selon la méthode de M. Poincaré, l'application mécanique de ce traité de Versailles dont il voyait mieux que personne toutes les faiblesses, M. Briand a apporté l'adhésion de la France à ce qui constitue le nouveau statut de l'Occident : stabilisation des frontières de l'Ouest, démilitarisation du Rhin, garantie commune de toutes les Puissances sont les éléments essentiels de cet acte mémorable qui marque la première étape sur le chemin de la paix véritable. Les traités de Locarno sont dans la ligne de la vraie politique française; ils assurent à la Belgique une position nouvelle, adaptée aux circonstances de l'heure, ils forment une base sur laquelle il est encore possible de construire. Malheureusement, ce qu'il y a de réaliste et de sage dans les traités de Locarno a été dilué dans le *locarnisme*, état d'esprit vague, mal défini, qui a fini par griser M. Briand lui-même. Au lieu de monnayer fermement les concessions faites à l'Allemagne, M. Briand s'est laissé entraîner à des concessions sans contre-partie suffisante. Dans cette atmosphère de Genève où il a retrouvé quelque chose de l'ambiance du Parlement, M. Briand a renoncé à la gloire durable d'un bâtisseur pour rechercher la simple popularité d'un prophète. Il est resté trop orateur, trop homme de tribune pour devenir décidément un grand diplomate et son amour sincère de la paix n'a pu suppléer à l'absence d'une bonne technique du métier.

Mais ces réserves faites, nous croyons que la détente produite en 1926 par M. Briand dans les relations franco-allemandes a été dans l'ensemble un bonheur pour l'Europe et particulièrement pour la Belgique. M. Poincaré ne pensait pas beaucoup plus de bien que M. Briand du traité de Versailles, mais sa manière froidement juridique de manier ce médiocre instrument acculait progressivement la France à l'isolement et rendait impossible tout apaisement des esprits. Il fallait sortir du cercle vicieux. M. Briand a deviné

une orientation nouvelle, mais les lacunes de sa formation ne lui ont pas permis de rester ferme dans la voie de la modération où il a eu le mérite incontestable d'engager son pays. Son vaste projet des Etats-Unis d'Europe s'est écarté des bases saines fondées à Locarno et la reconstruction indispensable ne s'est plus poursuivie que dans les nuages. Dans l'orateur adulé à Genève, dans le causeur séduisant de Thoiry manquait la pensée forte qui eût donné à cet arrangeur la plénitude des dons de l'homme d'Etat.

Cte LOUIS DE LICHTERVELDE.

L'actualité de Goethe

Il est plusieurs façons de faire le tour de Goethe.

La moins instructive n'est pas celle qui nous le fait approcher à la lumière des événements récents et de la crise morale, sociale et politique que nous traversons.

Dans la vie, les œuvres, les lettres et les conversations de Goethe, on trouve épars les éléments d'une philosophie, dont nous pouvons faire notre profit car elle touche à tout ce que nous sommes.

Au soir de sa vie, dans cette période de dix années dont le fidèle et consciencieux Eckermann a été le précieux mémorialiste, le Génie de Goethe définitivement vainqueur de son démon, s'est plu particulièrement à nous éclairer sur les démarches et les conclusions d'une pensée qui, oscillant sans cesse entre la Vérité et la Poésie, conformément au titre de l'ouvrage qui en retrace l'histoire, avait su rencontrer la Vie et tendre au devant d'elle le miroir où elle se reflète sans doute de la façon la plus exacte et la plus complète.

Ces conversations menées avec un abandon, qui n'est que feint, car elles furent en réalité très surveillées, nous instruisent plus que tous autres textes, sur l'essentiel de la sagesse goethéenne. Elles nous dispensent une somme d'informations où nous n'avons qu'à puiser. L'expérience qu'elles supposent, n'est pas ce rétrécissement habituel à l'âge mûr, fait de déceptions, et d'incapacité à se renouveler, mais elle est le résultat, au contraire, d'un constant élargissement, d'une ouverture toujours plus grande de l'esprit, que tout a nourri, même les honneurs et le succès, d'un esprit qui jamais ne fut avide que d'une chose : comprendre. *Licht, immer licht. Toujours plus de lumière.*

Goethe n'a pas seulement été un poète et un écrivain. Il fut par-dessus tout et avant tout, un homme, un grand vivant. Il est le prototype de ce Touche-à-tout, dont Renan s'indignait, au dire de Barrès, qu'on enseignât l'histoire à des enfants pour la blâmer. Il avait pour première vertu la curiosité : cette mère de toutes les découvertes.

Conseiller à la Cour de Weimar, ministre, administrateur, compagnon du grand-duc Charles-Auguste dans ses plaisirs, animateur de ses entreprises, quels métiers n'a-t-il pas remplis ? Il a exploité des mines, passé en revue des soldats, construit des bâtiments, ordonné des jardins. Il a dirigé des écoles, une université, conduit un théâtre. Il a été journaliste, directeur de revues, imprimeur. Artiste, ou croyant l'être, il a peint, dessiné, gravé. Epris de sciences, il a successivement potassé la botanique, la biologie, l'histoire naturelle. En physique, il a conçu une théorie des couleurs pour laquelle il a combattu jusqu'à son dernier souffle.

Intelligence prophétique, il ne s'est pas seulement intéressé à l'être, mais au devenir. En 1827, cinq années avant sa mort, nous le voyons s'enflammer sur l'idée formulée par Alexandre de

Humboldt, d'un canal à travers l'isthme de Panama. Il la complète en imaginant la possibilité d'une communication entre le Danube et le Rhin, la possibilité d'un canal à Suez, qui serait aux mains des Anglais. Il déclare : *Oui, je voudrais vivre assez pour voir s'effectuer ces trois grandes choses, et il vaudrait bien la peine que pour l'amour de celles-ci je me maintinsse encore une cinquantaine d'années sur cette terre.*

Ardeur étonnante, incomparable prescience. Mais cette passion de l'entreprise est encore dépassée chez lui, par le goût qu'il a pour les hommes. Goethe aura fait, autour de lui, pendant sa longue existence, une formidable consommation d'âmes et d'énergies. Ses parents, ses proches, ses amis, les compagnons de son plaisir et de ses travaux, ses relations, ses protecteurs, il n'en est pas dont il ne se soit servi pour son œuvre, qu'il n'ait amputé ou même dévoré à ses propres fins. Ses amours successives n'ont été que les paliers où s'appuyait son égoïsme souverain pour parfaire sa puissante personnalité, et la porter toujours plus avant. Sauf une seule, celle qui servit à asseoir son foyer, il les a toutes épuisées, vidées de leur contenu. Il a « eu » Lily, après Frédérique, Charlotte von Stein après Lily. Il a « eu », et de façon plus complète encore car il l'a emprisonnée et ensevelie tout entière et sans voiles dans un livre, la femme de son ami Kestner, la Charlotte de *Werther*.

Mais il a « eu » aussi Herder, son maître et son ami, Herder qu'il fera périr sans le savoir de jalousie à petit feu ; il a « eu » Moritz, ce névrosé génial, dont il s'éprend à Rome ; il a « eu » Lavater qu'il rejette après l'avoir usé ; il a « eu » Schiller.

Ces acquisitions, auxquelles il ne cesse d'en ajouter de nouvelles, ne vont pas sans qu'il y perde quelques lambeaux de lui-même, mais toujours il se reconstitue, phénix que chaque embrasement fait plus vigoureux et brillant.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, déclarera-t-il un jour à Eckermann, *ni surtout qu'il travaille seul. Il a plutôt besoin de sympathie et d'encouragement pour mener à bien ses entreprises.*

Les sympathies, il ne se fait pas faute de les escompter, de les solliciter, de les exiger au besoin. *Aimez-moi*. Telle est la terminaison habituelle de ses lettres.

Et il faut bien qu'on l'aime, cet homme surprenant, qui sait faire agir toutes ses séductions, qui attire l'interlocuteur dans le réseau serré de ses inventions, comme le peut faire dans sa toile l'araignée pour la proie qu'elle convoite.

Eckermann, le bon Eckermann, en est bien témoin, lui qui venu à Weimar pour solliciter du maître des directives, va petit à petit s'engluier à son service, oublier ce pour quoi il est venu, et passer le plus clair de sa vie, à servir de double à son maître, d'interlocuteur passif chargé de faire rebondir sa pensée, d'éprouver sa vigueur et son élasticité. Pendant dix ans, sans en épuiser la saveur ou le profit, Goethe va pouvoir se livrer à ces exercices de chambre, sans que jamais se lasse la patience du répondant. Il essaiera sur lui sa théorie des couleurs, ses jugements littéraires, il fera l'épreuve des réactions que peut susciter cette œuvre ultime qu'il ne cesse de polir et d'ajuster, ce *Faust* qui occupe toute sa vie, et dont il écrit alors seulement les dernières scènes, les plus belles, les plus riches et les plus denses.

Ne plaignons pas Eckermann. Que serait son nom s'il ne s'était ainsi associé au génie de Goethe, au moment où celui-ci clarifie son miel, et le transforme en une liqueur dorée et transparente ?

Sans lui, où seraient ces *Conversations* où nous allons tant trouver à butiner ? Son intervention nous dispense de parcourir cette innombrable correspondance, de prospecter pas à pas cette œuvre touffue, où le Démon de Goethe le dispute à son Génie, où l'ardeur des passions nous détourne de sa sagesse.

■ Ce n'est point que nous n'écrouvions un égal plaisir, un plus grand peut-être, à nous laisser emporter par le cours tumultueux

de l'œuvre, mais d'être ainsi paisiblement assis sur la rive nous permet de mieux distinguer les raisons de ce plaisir.

Un Goëthe en robe de chambre, dans son cabinet, entouré de ses livres et de ses souvenirs, est un meilleur introducteur à la connaissance de lui-même, que le Goëthe du *Sturm und Drang* ou des années d'apprentissage. Il nous aide à gravir ce sommet d'où nous pouvons découvrir dans toute sa *Vérité et Poésie*, une vie exemplaire. Il nous laisse entrevoir les principales articulations de cette vie, et ses éléments essentiels. Il la distribue en catégories.

Goëthe, qui s'est toujours observé avec une acuité égale à celle avec laquelle il observait les autres; Goëthe, qui s'est tenu fermement en mains d'un bout à l'autre de son existence et l'a toujours dominée, nous donne dans ces *Entretiens*, un témoignage que nous pouvons considérer comme sincère. Ils constituent, en quelque sorte, son Testament spirituel, son Syllabus, mieux que ne peut le faire l'histoire de sa vie, à laquelle les nécessités littéraires l'ont amené à donner certains coups de pouce.

Ce n'est point qu'il se découvre tout entier. Ami et partisan du mystère, il arrivera qu'il refuse de répondre à certaines questions jugées indiscrètes du famulus. Il sait trop le mauvais usage que l'apprenti sorcier peut faire d'une formule magique imprudemment délivrée. Une seule fois au cours de ces *Entretiens*, il laissera parler son Démon. C'est dans le curieux passage qu'on trouve dans les annexes aux conversations à la date du 17 mars 1830 : aveu cynique de l'amoraliste, qui forme une partie du personnage de Goëthe, préfiguration de la thèse nietzschéenne du surhomme. Il est trop long pour que nous le citions ici.

Peut-être à tout prendre, sa déclaration ne vise-t-elle qu'à se payer la tête du candide Eckermann, tentation très plausible, au cours d'un commerce dont l'assiduité, si désirée qu'elle fût par le maître, ne devait pas manquer de lui peser à certains jours ou à certaines heures.

Eckermann en tout cas n'y a vu que du feu, et l'enregistre avec sa gravité actuelle.

Mais il est temps que nous entrons plus avant dans notre sujet qui est de découvrir les rapports que la pensée de Goëthe peut avoir avec le temps présent.

Goëthe, disions-nous, a touché à tout. Nous allons donc l'interroger sur quelques problèmes qui nous occupent, et pour observer un certain ordre dans les valeurs, tout d'abord sur celui de la politique.

Grand bourgeois, ayant trouvé son pain cuit à toute heure, aimé et protégé des grands, acceptant de les servir, Goëthe n'a jamais fait figure de révolutionnaire. On l'a cru courtisan. Il était surtout amoureux de l'ordre, d'un ordre critiquable, mais constitué et qu'il préférerait à un désordre à organiser.

Au jour où parvient à Weimar la nouvelle de la Révolution de Juillet, Eckermann rapporte qu'il vit accourir un Goëthe tout excité :

« Eh bien, s'écria-t-il en venant à ma rencontre, que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan est en éruption; tout est en flamme, et il n'est plus possible désormais de négocier à huis clos!

» C'est une histoire à faire peur! répliquai-je. Mais étant donnés les circonstances et un ministère pareil, que pouvait-on attendre d'autre, sinon que l'on finisse par chasser la famille royale actuelle.

» Il me semble que nous ne nous comprenons pas mon cher ami, répartit Goëthe. Je ne parle pas de ces gens-là; il s'agit, pour moi, de tout autre chose. Je parle de la dispute qui vient d'éclater publiquement entre Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire : dispute qui revêt tant d'importance pour la science! »

Cette superbe indifférence de Goëthe, vis-à-vis d'un événement présumé capital, s'explique par la primauté qu'il accordait à la pensée, et à la justesse de celle-ci. La victoire de Saint-Hilaire sur Cuvier ne représentait en effet pour lui pas moins que le triomphe de l'esprit de synthèse sur celui d'analyse. Il y voyait pour

l'avenir de la science et de l'humanité, un avantage autrement considérable que celui tout fortuit que pouvait amener une révolution sans mobiles précis.

Il avait cependant écrit les *Insurgés*, il avait écrit *Egmont*, pièces où il parle avec chaleur de la liberté du peuple.

Mais comme il le fait observer à son commensal : Une révolution n'est pas un article d'exportation. Il n'y a de bon pour une nation que ce qui a jailli de son sein même et répond au besoin général, sans imiter en rien les autres pays. Ce qui pour un peuple, à un moment donné de son histoire, peut constituer un régime salutaire, sera peut-être poison pour un autre. Tout essai en vue d'introduire une nouveauté étrangère là où le besoin de celle-ci n'est pas enraciné au cœur même de la nation, est une folie, et toutes les révolutions imaginées sur ce modèle sont vouées à l'insuccès. Elles sont sans Dieu, car il s'abstient de pareils gâchis. Mais si un peuple a vraiment besoin de grandes réformes, Dieu est avec lui pour les faire aboutir.

Peut-on imaginer parole plus sages, et mieux applicables à la situation présente.

Goëthe vivant serait-il hitlérien? Il se peut. Il ne se porterait en tout cas pas pour antifasciste, comme le font tant de beaux esprits, aujourd'hui, préoccupés de prendre position où ils n'ont que faire.

Profond réaliste, Goëthe se refusait délibérément aux nuées, aux partis pris, aux conceptions antinaturelles.

De là l'éloge qu'il fait des minorités. *Toute grandeur et toute sagesse est l'apanage des minorités. On a vu des ministres qui avaient contre eux le peuple et le roi et qui ont poursuivi seuls l'exécution de leurs plans. Que la raison devienne jamais populaire, il n'y faut même pas songer. Les passions et les sentiments, voilà ce qui peut être populaire, mais la raison sera toujours en possession de quelques rares personnages d'élite.*

C'est pourquoi Goëthe est naturellement monarchiste, et s'il se peut, ami d'une monarchie absolue. *Les libéraux, dit-il, peuvent parler, car lorsqu'ils ont du bon sens, on les écoute volontiers; mais aux royalistes, qui ont entre les mains le pouvoir exécutif, la parole sied mal. Leur rôle est d'agir. Tant qu'ils font marcher des troupes, qu'ils décapitent ou qu'ils pendent, cela va bien; mais dans les feuilles publiques, lutter contre des opinions et justifier les mesures qu'ils ont prises, voilà qui ne fera jamais leur affaire. S'il y avait un public de rois, ils pourraient parler.*

Et il ajoute : *Pour moi, dans tout ce que j'ai eu à faire, et à mener, je me suis toujours affirmé royaliste. J'ai laissé bavarder les autres et j'ai fait ce qui m'a semblé bon.* Interrogé sur l'actuelle crise de l'autorité, Goëthe se prononcerait, sans doute, en faveur de la dictature et de la suppression des libertés de la presse.

Goëthe est un caractère, Goëthe n'admet et n'admire que les caractères en toute chose, le caractère dans l'homme, le caractère dans l'œuvre. Il est viril, il est un chef.

MARCEL SCHMITZ.

(A suivre.)

AVIS IMPORTANT

Les abonnés dont l'abonnement finit avec le présent numéro et qui ne nous ont pas envoyé de chèque postal, recevront ces jours-ci, par la poste, une quittance de fr. 75. Nous les prions INSTAMMENT de vouloir bien l'honorer à première présentation.

Le jubilé de M^{gr} Baudrillart

Le 7 et le 8 mars, Mgr Baudrillart a fêté le vingt-cinquième anniversaire de son rectorat. Ce fut une fête intime, et une fête parisienne. Il convenait que ce fut ainsi. Par son activité, par sa vie quotidienne, Mgr Baudrillart appartient à l'Université catholique et à Paris; on serait presque tenté de dire à un quartier de Paris. Sa silhouette, toujours vive et mobile, malgré les années, fait partie du paysage entre la Seine et le boulevard Montparnasse. On le coudoie dans la rue, non pas qu'il flâne comme il le souhaiterait, mais parce qu'il va à pied quand il n'est pas trop pressé; on peut le voir, et le spectacle en vaut la peine, sauter sur la plateforme d'un autobus et se retourner pour saisir les paquets d'une dame qui monte après lui; on le rencontre chez la marchande de journaux, achetant son *Echo* ou — ne le trahissons pas — des quotidiens de toute nuance; car il a la curiosité de son temps, le goût de savoir « ce qui se passe ». Et on le rencontre aussi dans les cours de l'Université catholique, causant avec un étudiant ou avec une étudiante, écoutant leurs bavardages et y prenant plaisir.

Aussi, il fallait voir la physionomie de l'assemblée réunie le 7 mars autour de lui. Rien de compassé, de solennel, de conventionnel. Rien que des amis, et il faut comprendre les étudiants parmi les amis. Les discours furent alertes, familiers, affectueux, extrêmement famille. Le président des étudiants trouva le mot de la situation en disant au recteur qu'il était sympathique. Ce jeune orateur nous révéla d'ailleurs des détails savoureux sur Mgr Baudrillart, étudiant; il était, paraît-il, bruyant et sportif; c'est pour cela qu'il est resté si jeune et qu'il a pu affronter des tâches si diverses « avec une longue patience qui n'était pas dans son génie », comme a dit spirituellement Mgr de la Serre.

Mais s'ils étaient heureux de l'avoir à eux seuls pour quelques instants, les amis de Mgr Baudrillart n'ignoraient pas que demain comme hier, il leur échapperait. Une personnalité exubérante comme la sienne ne s'enferme pas dans les limites d'une Université. D'abord, il appartient à toute la France puisqu'il est de l'Académie. Le hasard, qui fait bien les choses — mais il n'y a pas de hasard —, a voulu qu'il fut directeur de l'Académie française au moment précis où il devait célébrer son jubilé rectoral. Et cela donne, il faut le reconnaître, au jubilé du premier représentant de l'enseignement libre, une certaine allure. La presse dite de gauche a gardé le silence; mais tous les journaux qui ne sont pas enchaînés par le sectarisme ont rendu hommage au grand lettré et à la cause qu'il représente.

De tous les points du monde sont venues des félicitations. C'est que Mgr Baudrillart n'est pas seulement une personnalité française; comme l'illustre cardinal Mercier, dont le portrait illumine son cabinet de travail, il est aussi une personnalité mondiale. Il a parcouru le monde, qui n'est pas aussi vaste qu'on le dit; il a abordé les peuples divers avec sa large cordialité de Français et d'évêque catholique, ayant avant tout le souci de comprendre et d'être compris. C'est ainsi qu'on rencontre la sympathie. Elle est venue à lui et à sa maison. Pendant la fête jubilaire, dont j'ai dit le caractère familier, il y eut un moment de solennelle émotion: dix-sept étudiants, de dix-sept nationalités différentes, vinrent dans un discours d'une minute le haranguer, chacun en sa langue. C'était la preuve vivante de sa force d'attraction.

* * *

Mais je m'attarde à de nobles détails que je n'avais pas dessein de raconter. C'est pour une chronique littéraire que j'avais pris la plume. A l'occasion de son jubilé, Mgr Baudrillart publie trois volumes, *Vingt-cinq ans de rectorat* et *Conseils d'hier et d'aujourd'hui* (2 vol.) (1), qui sont d'un intérêt capital pour les historiens, pour les éducateurs et pour tous les lettrés. Le premier est le recueil des rapports lus aux séances solennelles de rentrée depuis 1907 jusqu'en 1931. Ceux qui connaissent le recteur de l'Université catholique de Paris savent qu'il est d'abord un historien qui a le souci du fait, du fait exact, des dénombrements complets et de la vérité, même quand elle est humiliante ou amère. Qu'on se rappelle les événements qui ont agité la France entre 1906 et 1930 et qui ont eu une répercussion sur l'enseignement libre et on comprendra quelle substance on doit trouver dans le recueil des discours de rentrée. C'est l'histoire spirituelle d'un pays opprimé d'abord par la politique sectaire, puis écrasé par la guerre, puis inadapté à la paix. Sans doute, l'attention du recteur se porte sur sa maison, sur l'activité des maîtres et des étudiants; mais ce qui se passe à l'intérieur de la studieuse maison est la conséquence des grands troubles politiques et des catastrophes internationales. Le grand miracle, c'est qu'à travers ces dangereux défilés, non seulement le recteur a sauvé son institution, mais qu'il l'a dilatée, enrichie de bâtiments et d'enseignements nouveaux, stabilisée, armée pour de nouvelles conquêtes. Et cela aussi est un grand fait de notre histoire spirituelle dans ce XX^e siècle. C'est à croire qu'en France seuls affirment leur vitalité les organismes qui sont éprouvés par de rudes difficultés. Nous avons le génie du rebondissement.

Les deux volumes intitulés *Conseils d'hier et d'aujourd'hui* contiennent moins de faits et plus de doctrine. C'est le recueil des discours prononcés par le recteur, dans la chapelle universitaire des Carmes aux messes de rentrée. Le même souci le domine: saisir l'actualité, la vie qui passe, pour insérer l'activité de la jeunesse étudiante dans l'histoire qui se fait et la maintenir toujours au niveau de ses devoirs et de sa destinée. Sauver l'intégrité et la clarté de la doctrine catholique entre les années 7 et 14, sauver le pays et l'âme du pays entre les années 14 et 18, sauver l'équilibre de la foi et de la discipline catholique, l'équilibre des esprits et des cœurs entre les années 18 et 30, voilà à quel labeur le recteur convie la jeunesse; n'était-ce pas le labeur essentiel?

Ce travail du moment, Mgr Baudrillart le rattache toujours à la doctrine traditionnelle et au grand devoir chrétien. De ces deux volumes, on pourrait extraire une sorte de bréviaire, valable pour la jeunesse de tous les temps et de tous les pays, et qui contiendrait en quelques pages serrées l'essentiel du travail spirituel qu'elle doit faire sur elle-même et sur la société. N'avez pas peur. — Travaillez en chrétiens. — Sois sérieux de la vie chrétienne. — Piété agissante, claire, aimante. — Qu'allez-vous faire de votre liberté? — Soyez fermes, soyez près. — Vous êtes le sel de la terre. — Le duel de la chair et de l'esprit. — Il faut choisir. — Les devoirs de l'élite. — La voie de la Vérité. — Où trouver la sagesse? — Témoins du Christ. — Le Christ notre trésor. — Voilà quelques-uns des titres de ces discours et on doit savoir que, pour Mgr Baudrillart, un titre n'est pas une étiquette à effet, mais indique un sujet dans lequel il s'enferme et qu'il traite en profondeur.

Un pareil enseignement, les jeunes gens ne sauraient le récuser ou le dédaigner, sous prétexte qu'il serait théorique, lointain, livresque, inadapté. L'auteur leur répond dans sa préface: « Chers jeunes gens, celui qui vous dédie ce livre vous connaît et vous aime. Etudiant et normalien, professeur de lycée, de collège libre ou de faculté, supérieur de maison d'études ou recteur d'Université

(1) Les trois volumes, grand in-8., de Gigord, éditeur.

catholique, prêtre, confesseur et directeur d'âmes, il vous a consacré toute son existence. Les circonstances de sa vie l'ont mis en rapports, non pas seulement avec une jeunesse, la jeunesse catholique, mais avec toutes les jeunesse de son pays, et souvent de l'étranger; il a senti vibrer toutes les intelligences et tous les cœurs, si diverses que puissent être les aspirations. »

Et c'est vrai. Il y a bien peu d'hommes de nos jours qui aient, autant que Mgr Baudrillart, l'expérience de la jeunesse. Et personne, je crois, plus que lui, n'est animé du désir vivace de suivre la jeunesse dans ses transformations, de garder le contact avec son instabilité. Vous ne le surprendrez pas à être en retard d'une page. Les jeunes gens qui l'écoutent à la messe du Saint-Esprit ont la surprise joyeuse de l'entendre citer après l'Evangile et après saint Paul, le dernier livre dont on parle, le livre qui dit le mieux leurs plus jeunes aspirations. Ce sera peut-être le livre d'un jour et avec vingt ans de recul il apparaîtra parfois comme une pauvre chose dérisoire. Qu'importe? Il a été un moment de la sensibilité de l'adolescence et c'est à ce titre de document que le recteur l'a cité, parce que, toujours en éveil pour son enquête spirituelle, il ne veut pas perdre un battement de ces cœurs qu'il aime et qu'il a pour mission de préserver et d'exalter.

Certes, sa manière n'est pas d'un lyrique. Il évite les effusions, les appels aux sentiments confus, les développements de bravoure, les tirades oratoires. Il parle en historien soumis aux faits, en moraliste soucieux de clarté intérieure et de discipline, en apôtre. Mais il sent profondément ce qu'il dit; et cette conviction donne à sa phrase austère un imperceptible frémissement et une sorte de chaleur diffuse. On a comparé ses discours à ceux de Poincaré; ils se ressemblent en effet par l'ordonnance savante, l'impérieuse logique, la force de l'expression juste. Mais Mgr Baudrillart qui surveille sa pensée et sa phrase comme un homme d'Etat, ne contient pas toujours les saillies de son âme, qui apparaissent brusquement au coin d'une incidente, à l'aigrette d'un mot. A ces riens, on devine quelle préoccupation, quelle émotion, quel religieux emportement, quelle joie, occupaient son cœur au moment où il préparait son discours.

Quelquefois même l'émotion est la plus forte et rompt les digues de la discipline normalienne. Le 4 novembre 1914, Mgr Baudrillart s'écriait :

« Notre jeunesse a péri dans le combat; l'année a perdu son printemps ». Ce cri de l'orateur antique a traversé les âges et nous émeut encore aujourd'hui. Jusqu'où donc devrait retentir l'appel de notre douleur? Qu'étaient les pertes d'Athènes dans la guerre de Samos, ou dans la première année de la guerre du Péloponèse, en comparaison de l'effroyable hécatombe de jeunes hommes, qui, depuis trois mois, a couvert de sang le sol français? De quel point du territoire ne montent pas vers le ciel les gémissements des mères, luctus et fletus Rachel plorantis filios suos et nolentis consolari super eis quia non sunt? Où sont-ils ceux qui occupaient ces places l'an dernier? Ceux en qui souriait notre espérance, sur qui nous comptions pour régénérer la France, pour la rendre à ses traditions et à son Dieu? Que sont devenus ces jeunes prêtres que leurs évêques avaient formés avec tant de soin pour les œuvres de l'Eglise? Ministres de paix, ils ont tué et plusieurs ont été tués! et tous ces jeunes gens qui se destinaient à parcourir dans la vie civile d'utiles carrières, ils ont partagé le sort de ceux de leurs camarades qui avaient choisi pour eux le métier des armes. Tous se battent et chaque jour risquent leur vie; beaucoup déjà l'ont donnée! Celui-là est tombé raide, frappé d'une balle au front ou en plein cœur. Cet autre a agonisé lentement sur un lit d'hôpital. Celui-ci a attendu la mort couché sur la terre froide, les yeux levés vers de brillantes étoiles, ou de sombres nuages. Ah! que se disaient-ils? A qui et à quoi pensaient-ils, alors que leur vie s'écoulait avec leur sang? Ils pensaient à la France leur mère, à leurs parents, à leurs amis, à leurs maîtres, aux leçons qu'ils avaient reçues, à leurs croyances, gage de leur suprême espoir. »

Je ne m'excuse pas de cette longue citation. On en remarquera la mesure classique. Comme il aurait été facile, pour interpréter

l'angoisse commune, de multiplier les mots enflés, et au lieu d'égaliser les lamentations aux douleurs, de dépasser la douleur et de se jeter dans la rhétorique. Cette page est débordante d'émotion; mais c'est l'émotion d'un chef qui sait contenir ses émois et réserver sa force vitale pour donner les ordres nécessaires.

Par-dessus tout, c'est la voix d'une âme équilibrée. Dons naturels assurément, qualités octroyées par Dieu, mais élaborées par une race attentive aux leçons de la vie et de la culture, illuminées par tout ce qu'il y a de juste et de vibrant dans le milieu parisien, dilatées par cette lente formation classique de notre enseignement secondaire, de l'École normale, de l'Université. Le résultat, lorsqu'il s'établit un juste tempérament de la nature et de l'art, est un vrai charme, une sorte de miracle humain : un prêtre humaniste, un classique « à la page », l'homme d'Eglise académicien, le Parisien concitoyen de tout homme qui pense. Personne ne saurait s'étonner si nous sommes fiers de l'avoir pour chef.

J. CALVET.

Professeur à l'Université catholique de Paris

Henri Davignon

L'Académie de Langue et de Littérature françaises vient d'appeler à elle Henri Davignon, romancier, essayiste, co-directeur de la *Revue Générale*.

Les catholiques se féliciteront de voir ainsi porter à l'ordre du jour une activité aussi multiple que méritoire, marquée au coin du plus haut désintéressement et qui s'alimenta, avec une constante dévotion, aux sources d'un grand idéal.

Henri Davignon, romancier, s'est attaché avec une clairvoyance patriotique à mettre en relief, les ressorts d'intelligence et de sensibilité de notre peuple; et le problème, parfois angoissant, de la dualité des races lui inspira des observations psychologiques, aux aspects de contrastes, mais qui finissent par apparaître vers la concorde des esprits et l'harmonie des cœurs. Ce Wallon d'origine qui aime et glorifie ses terroirs a, par ailleurs, admirablement compris la Flandre, ses ressources profondes et son âme en mal de devenir. Les romans de Henri Davignon sont une école d'unité spirituelle.

Henri Davignon est aussi un critique qui fait honneur aux idées littéraires catholiques, où la soumission aux principes s'allie au souci éclairé des évolutions de l'art. Son œil attentif se dirige vers toutes les avenues de la pensée et sa joie est grande d'y voir avancer vers la notoriété quelque talent nouveau. Car il pratique en toute plénitude cette générosité d'accueil qui assure la continuité d'une grande tradition.

Successor, à *La Revue Générale*, de Prosper de Haulleville et d'Éugène Gilbert, il a hérité de leur discipline intellectuelle, faite du respect de l'essentiel, de la compréhension lucide de l'art de ce temps et de la plus nuancée élégance verbale. Comme ses distingués devanciers, Henri Davignon professe que l'influence des catholiques dans le mouvement littéraire, est conditionnée par un éclectisme sûr de lui-même, mais sympathiquement réceptif aux courants modernes de l'esthétique.

En faisant place dans ses rangs à Henri Davignon, l'Académie de Langue et de Littérature françaises n'a pas seulement honoré un bel écrivain et consacré une belle œuvre; elle a, aussi, souligné la valeur de la tradition catholique dans nos Lettres nationales.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Le problème linguistique dans le doyenné de Montzen

Dans la *Revue catholique* du 14 août 1931, M. Paul Lespigneux, avocat près la Cour d'appel de Bruxelles, lança un pressant appel à « Messieurs les Flamands » en faveur d'une réinvasion de la langue flamande dans son pays natal, dénommé « Vieux Limbourg » (La population y parle un patois que les uns disent allemand (*Platdütsch*) et que les autres prétendent flamand (thiois).

Je crus servir une bonne et juste cause en écrivant une lettre sommaire à M. Paul Lespigneux pour le prier de renoncer à cette campagne.

Le 5 février 1932, celui-ci revint à la charge. « Il a reçu, dit-il, une correspondance aussi nombreuse que contradictoire » et il juge utile de me désigner nommément, seul de tous ses correspondants. Ma lettre est estimée plus pertinente que celle d'un Wallon désireux de bouter hors et l'Allemand et le Flamand; mais M. Lespigneux m'oppose les extraits d'une notice, dite très documentée, d'un professeur originaire de cette curieuse région, tendant à réintroduire le flamand dans son et mon pays natal.

M. Lespigneux conclut : « Voilà, semble-t-il, deux thèses bien divergentes, émanant de personnalités dont l'honorabilité égale la science (merci!). Mais vraiment, n'y aurait-il pas place pour un modus vivendi? Pourquoi ne débattrait-on pas au grand jour ce problème, qui gagnerait à sortir des cénacles universitaires ou folkloriques? »

« Une telle discussion menée, avec une égale franchise et un désir sincère d'aboutir, provoquerait, j'en suis sûr, une solution qui, tout en reconnaissant à cette région son caractère indéniablement flamand (voire!) tiendrait compte d'une situation de fait, dont les avantages évidents ne peuvent qu'être utiles à la communauté. »

L'invitation est alléchante pour quelqu'un qui désire précisément voir abandonner les savantes discussions... stériles, et obtenir pour son cher pays natal une solution juste et apaisante. Contrairement à ce que semble croire M. Lespigneux, ce problème est sorti depuis trente ans des cénacles fermés, mais il doit encore quitter complètement et définitivement le terrain idéaliste et théorique pour se cantonner dans celui du simple bon sens.

Et puis, M. Paul Lespigneux fait ses propositions d'un si bon cœur! Ça nous change en effet, nous, *Platdütsch* montzenois, d'entendre un avocat bruxellois, — et cela dans l'importante *Revue catholique des idées et des faits*, — parlant avec quelque respect et bienveillance de la « Belgique allemande », accordant encore droit de cité à la langue allemande en Belgique, et se référant, dès qu'un inoffensif *Platdütsch*, tel que moi, exprime ses craintes pour la disparition de ce qu'il appelle sa langue maternelle. (La Chambre des Représentants belges, au cours de toutes récentes discussions, nous a de nouveau tant déçus!) Qu'il veuille trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

Aussi, et bien que mon professeur de rhétorique m'eût toujours déconseillé d'écrire en français — il me reprochait de traduire de l'allemand — je saisis la plume avec le secret espoir d'une part, que le Directeur de la *Revue* accordera quelque indulgence à ma « traduction », et d'autre part, que les lecteurs de la *Revue* soient mieux informés et éprouvent dans leurs cœurs belges un peu de « mon » affection pour le lambeau de territoire belge... qu'on sacrifie et calomnie!... parce qu'il est trop petit pour se défendre.

* * *

Une remarque préalable s'impose, en effet, suggérée d'ailleurs par le petit compliment que nous adresse M. Lespigneux, « émanant de personnalités dont l'honorabilité égale la science! »

Nous est avis que l'honorabilité, voire la science proprement dite, n'ont plus rien à voir dans ce débat.

L'honorabilité — civique bien entendu — des tenants de l'allemand, du flamand ou du français, ne peut et ne doit pas être mise en cause et encore moins en doute. Ce serait une vilénie, ni plus ni moins. Les deux mille soldats *plattütsch* montzenois de la guerre

(*Welkenraedt* a fourni, proportionnellement, de toutes les communes belges, le plus grand nombre de volontaires de guerre!), leurs parents et concitoyens, moi personnellement, nous nous sommes toujours déclarés belges des pieds à la tête et comportés comme tels. Notre patriotisme a subi assez d'épreuves, et nous, qui ne doutons pas du patriotisme des Flamands et des Wallons, n'admettons plus — qu'on nous entende bien! — qu'on doute de notre attachement à la Belgique.

Quant à la science, que voulez-vous qu'elle y fasse encore? Si nous demeurons éternellement sur le champ de bataille scientifique, nous nous arrangerons peut-être... dans la Vallée de Josaphat, parce que les positions scientifiques sont prises, définitivement; les Flamands prétendent que le vrai caractère du peuple montzenois ainsi que sa langue sont bas-francique limbourgeois donc flamand; les autres démontrent, avec l'appui de preuves pour le moins aussi solides, que ce caractère ethnique et linguistique bas-francique limbourgeois... est autant allemand! Si donc j'ai admis, dans ma lettre sommaire, le caractère thiois de mon pays natal, il est loin d'être « indéniablement flamand »; je l'admets pour mieux convaincre les Flamands qu'ils doivent « malgré cela » abandonner la partie.

La question linguistique dans la région montzenoise n'est plus, ni d'ordre scientifique, ni d'ordre civique: elle est purement et simplement un problème de politique linguistique.

Et voici les thèses en présence:

a) M. Lespigneux accorderait, si je le comprends bien, au flamand la place de la seconde langue, l'allemand restant langue de la région. Le flamand accaparerait la place que le français occupe pour le moment.

En ce cas, je l'avertis que la thèse flamande est beaucoup plus radicale: se prévalant du caractère flamand du peuple et de la région, la langue flamande — selon elle — doit devenir « langue de la région », à l'exclusion, immédiate ou lente, de l'allemand; le français, par contre, obtiendrait la place que lui réserve le pays flamand en général.

Ma thèse, et celle des *Platdütsch* montzenois, est celle-ci: Le flamand n'a plus droit de cité chez nous, ni comme langue de la région, ni comme seconde langue: c'est au français que reviendrait ce dernier avantage.

Cette solution est, à mon avis, la seule possible, et la seule raisonnable:

1° Parce qu'elle sauvegarde les droits incontestables que la langue allemande a acquis chez nous;

2° Parce qu'elle répond aux vœux de toute la population;

3° Parce qu'elle est conditionnée par notre situation géographique et nos intérêts tant économiques, que culturels et religieux;

4° Parce qu'elle répond à l'intérêt national bien compris.

* * *

1) *Les droits de la langue allemande dans la région montzenoise.*

M. Paul Lespigneux, se fiant à son informateur, commet une confusion pardonnable à un avocat bruxellois, mais néanmoins inadmissible dans un débat objectif, et que son professeur lui suggère pour les besoins de la cause flamande. Elle consiste — pour parler clair — à mettre dans un même sac, et cela sans crier gare, Aubel, Montzen et Eupen... le vieux Limbourg! Tactique qui permettra — à cause du caractère authentiquement flamand de la région aubeloise — de retirer de ce même sac rien que d'authentiques Flamands, alors que le peuple montzenois et eupenois répudie la qualité de Flamand, et ne la possède plus en fait.

Ce que l'on omet toujours de signaler du côté flamand, c'est que linguistiquement, historiquement et culturellement, le peuple montzenois — celui qui m'intéresse seul pour le moment — s'est dissocié de la région flamande d'Aubel depuis au moins un siècle et demi (certains documents ecclésiastiques montzenois reportent l'usage de l'allemand à trois siècles). Depuis bien avant la Révolution française, c'est-à-dire sous le régime des Provinces-Belgiques, la langue de culture, celle de l'Eglise et de l'école, fut, dans toute la région montzenoise, l'allemand... à l'opposé des pays d'Aubel et de Limbourg restés flamands et français. Il en resta ainsi durant tout le XIX^e siècle.

Même nos patois se distinguent nettement à partir du XIX^e siècle, au point que les habitants flamands aubelois appellent notre patois « *plattdütsch* » ou même simplement « *dütsch* » (allemand) et que nos grands-parents montzenois appelaient le leur « *Brommesch* » (brabançon).

En 1891, avant le mouvement allemand dirigé par Godefroid Kurth, Mgr Doutreloux, évêque de Liège, créa le doyenné allemand de Montzen, parce qu'il n'était plus possible, ni permis, de laisser les Belges allemands montzenois sous des juridictions flamandes ou françaises — le doyenné comprend les paroisses de Montzen, Hombourg, Sippenaeken, Bleyberg (Plombières), Gemmenich, Moresnet, Kehnis (Calamine), Henri-Chapelle, Welkenraedt, Baelen et Membach. La toute petite paroisse de La Clouse resta rattachée à Aubel. C'est ce que j'appelle la région platdütsch.

Que ce pays ait fait partie du « Vieux-Limbourg » — il est très vieux en effet — personne ne le conteste. Mais que l'on puisse, en l'an de grâce 1932, placer sur le même pied, au cours d'une honnête discussion, deux régions de ce Vieux-Limbourg qui ont eu durant des siècles une destinée linguistique et culturelle toute différente — Aubel et Montzen — c'est partir du pied gauche; c'est supposer admis ce qu'il faut précisément démontrer!

Vivant en contact et liaison étroite avec ses cousins allemands, eux aussi d'origine bas-francique limbourgeoise; loin de toute relation avec la mère Flandre, d'ailleurs très déchue en ces temps; dirigé par des curés et des intellectuels venus d'Aix ou de Rolduc; subissant durant trois siècles le parler directeur de Cologne en toute sa puissance expansive, le peuple montzenois a même oublié ses origines. Aujourd'hui, il tient à la Mère Flandre le langage « platdütsch » suivant :

« Madame, si vous pensez, vous, posséder encore des droits sur nous après un si long abandon... quels titres ne doit pas avoir la langue allemande qui nous a recueilli, aidé à vivre et à prospérer et à nous civiliser (mieux que vous n'auriez pu le faire!) durant trois siècles, tout cela en faisant de nous d'aussi bons Belges que vous avez fait de vos Flamands! Madame! vos droits sont périmés... depuis le Vieux-Limbourg! »

2) Les vœux du peuple montzenois!

A défaut d'autres arguments valables, le bon professeur, informateur de M. Paul Lespineux écrit :

« En ne suivant pas le mouvement allemand (vers 1905), la population du Vieux-Limbourg (lisez : Montzenois, car c'est de celle-ci qu'il s'agit) a donné inconsciemment la meilleure preuve qu'à la différence de la population luxembourgeoise, elle n'est allemande ni ethniquement, ni linguistiquement.

Tant il est vrai que dans la vie ethnique et linguistique de tout peuple, il est des forces inconscientes qui réagissent contre toutes tentatives de dénationalisation. »

J'ai soumis ce texte à différents confrères, platdütsch authentiques mais non-flamandisés, qui furent du mouvement allemand dont il est question. Le moins que l'on puisse en dire c'est qu'il constitue un triste abus de la bonne foi des lecteurs wallons et flamands non orientés.

a) Si nous voulions nous baser sur ces mêmes forces inconscientes du peuple montzenois — en tant qu'émanation de l'idée nationale populaire — nous arriverions exactement à la preuve du contraire. Car ces forces inconscientes adoptèrent alors une attitude pour le moins singulière : elles jouèrent négativement, contre la romanisation; elles jouèrent positivement, du moins dans une certaine mesure, pour l'allemand « mouvement allemand » — en tout cas elles ont ignoré le flamand à l'égal du chinois! Car nous défions n'importe qui de contester le fait énoncé ici : jusqu'après la guerre et encore aujourd'hui, malgré les menées de quelques Flamands importés chez nous, la population autochtone considère la langue flamande à l'égal d'une langue étrangère, et elle n'en veut pas!

b) D'ailleurs, l'histoire de l'échec essuyé par le mouvement belge-allemand des environs de 1905 s'écrit d'une toute autre manière que ne le fait, si sommairement, le professeur informateur. La population voyait à la vérité ce mouvement de bon œil et en espérait la reconnaissance de ses droits méconnus. Comme opposants, nous ne connaissons que quelques tranquillons d'importation (comme en Flandre)... et les Flamands. Il y eut d'adroites et subtiles menées contre ceux qui étaient l'âme de ce mouvement; il leur fut imposé silence; et ceux qui, comme moi, vécurent ces heures pénibles dans la pleine ardeur de leur jeunesse en gardèrent — nous le reconnaissons — une dent contre les catholiques flamands.

C'est une de ces constatations bouleversantes que fera l'historien de nos luttes linguistiques en Belgique, que ceux qui en blâment

tant des gens et prédestinés à soutenir les faibles et les opprimés, en furent les plus acharnés et les plus tenaces adversaires. Tels, hélas!, les catholiques flamands pour la langue allemande en Belgique même pour celle des Luxembourgeois que pourtant personne ne prétendra thioïse! Les derniers débats parlementaires prouvent à l'évidence et au crève-cœur que M. Van Cauwelaert et ses amis continuent la tradition!

Je connais pour ma part quelque trente prêtres originaires du doyenné de Montzen, dont un grand nombre — on ne saurait assez le répéter — furent durant la guerre de vrais héros, devant lesquels l'aumônier militaire du front, qui signe ces lignes, s'incline profondément; j'appartiens par mes ancêtres et mes parents immédiats à la race paysanne du terroir vieux-limbourgeois; je connais des fournées d'intellectuels, de fonctionnaires, de paysans et d'ouvriers, hommes et femmes, tous originaires de cette curieuse région; je connais encore pas mal de mes vieux camarades platdütsch du front, dont je défendis alors presque seul le civisme; ... je demande ici, publiquement, qu'on me nomme, sur une population de quelque 20.000 âmes, 100 Platdütsch authentiques qui veulent l'instauration du flamand chez nous!

3) La situation géographique et les intérêts économiques, culturels et religieux de la région montzenoise!

Ma protestation devient longue, et il y aurait encore tant à rectifier! Que le lecteur prenne donc une carte géographique de la province de Liège, et veuille noter que jusqu'à peu d'années avant la guerre l'allemand était encore langue de l'Eglise et de l'école dans tout l'extrême-sud du Limbourg hollandais, en sorte que la région montzenoise ne touchait à une région d'expression flamande que par delà la forêt de Beusdael, du côté de Rémersdael... sur deux kilomètres. Et quelle région flamande? Encore de nos jours, nos Platdütsch, se rendant au marché d'Aubel, n'entendent jamais parler flamand... à moins qu'il ne leur plaise de se rendre un dimanche à l'église d'Aubel où le prêche se fait en flamand en l'une ou l'autre messe par mois!

Pour entrer en contact avec un pays vraiment flamand, le Platdütsch doit utiliser la nouvelle ligne de chemin de fer Aix-la-Chapelle-Tongres, qui passe par Visé wallon; avant la guerre, il devait emprunter la voie de Verviers-Liège. Et puis, franchement, quel centre économique et culturel qu'une ville comme Tongres, en comparaison avec Verviers et Liège d'une part, et Aix-la-Chapelle d'autre part, centres que nous atteignons moyennant trains, autobus, tramways, etc., en moins d'une heure!

Laissons aux lecteurs le loisir de juger. En tout cas, nos Platdütsch ne sont pas assez niais, que l'on veuille bien me croire, pour troquer, contre une langue qui ne leur sert pas une seule fois dans une vie humaine, soit l'allemand, soit le français, voire le wallon! Ici ce ne seront plus des forces inconscientes qui joueront, mais des forces tout à fait conscientes.

4) L'Intérêt national bien compris.

Nous avouons, nous Platdütsch montzenois — sans parler des eupénois — que toutes ces prétentions raciques et linguistiques flamandes et wallonnes, surtout lorsqu'elles nous blessent dans notre attachement à la patrie belge en suspectant celui-ci, et qu'elles se traduisent en politique, comme récemment encore, par des petites ridicules, finiront par nous faire parler comme Godefroid Kurth : « La Belgique nous traite comme une marâtre » (Eine Rabenmutter). Où réside donc l'intérêt national? Dans la pacification ou l'éternelle dispute? Dans la reconnaissance des faits ou bien dans l'arrogante poursuite de vieux droits périmés dont il faut encore prouver le bien-fondé originel? Dans le respect de la langue des citoyens ou dans la sournoise oppression de ce droit qu'on dit sacré, trois fois sacré... quand il s'agit d'un droit de Flamand ou de Wallon? Nous le demandons bien haut à nos amis Wallons et Flamands catholiques, qui prétendent s'inspirer de l'intérêt national : quelle légitime méfiance doit inspirer aux Eupénois et Saint-Vithois l'attitude d'un parlement qui, visiblement, veut en arriver à l'extirpation de la langue allemande en Belgique et en aucun cas ne veut pas reconnaître à celle-ci la qualité de troisième langue nationale? Alors que...

Oui! terminons par ce rappel!... Alors que la Constitution belge reconnaît en Belgique trois langues, le français, le flamand et l'allemand! Le décret du Gouvernement Provisoire du 16 novembre 1830, le décret du Congrès national du 27 novembre 1830,

la loi du 19 septembre 1831, la loi du 19 novembre 1831, proclament à qui veut l'entendre, la langue allemande « langue nationale » et la place exactement sur le même pied que le flamand. De grands chefs flamands, tels que J. de Vriendt et Pol de Mont, des juristes-consultes de la valeur d'E. Picard, ont reconnu les droits légaux des Belges de langue allemande, et notre grand historien, Godefroid Kurth, fut un des chefs du mouvement allemand en Belgique.

Une fois pour toutes, le bon patriote belge doit s'affranchir d'un préjugé, excusable chez des Français, des Anglais, des Allemands, etc., et qui identifie la langue avec le pays. Le dicton : « Tel langue, tel pays » ou bien encore l'inverse : « Tel pays, telle langue » est archifaux en Belgique, qui n'est et ne fut jamais ni unilingue, ni bilingue, mais bien trilingue.

Ah! sans doute, si au cours de l'histoire de notre petit Pays, une culture française, hollandaise ou allemande — car nous avons eu des démêlés avec tous nos voisins — s'était avérée particulièrement nuisible à la cohésion nationale, on admettrait qu'un gouvernement ou un parlement conçussent quelque inquiétude devant un développement culturel ou linguistique orientant une partie du peuple vers un pays étranger. Mais tel n'est manifestement pas le cas : les Wallons, les Flamands et les Allemands belges furent en tout temps également attachés à leur mère-patrie, et tout ferait prévoir qu'ils le resteront... A moins que précisément cette Patrie ne les persécute sans relâche à cause de leur culture et caractère propres. La vérité de ce que j'affirme me paraît sauter aux yeux, et la preuve ne doit pas être cherchée chez les Belges de langue allemande; car chez nous, il n'y eut encore aucun mouvement séparatiste. Mais que l'on fasse donc attention! Surtout depuis que l'on a jugé bon de s'étendre justement du côté de l'Allemagne! *Sapienti sat!*

Que l'on me permette une remarque pour finir : je n'ai aucune accointance avec le *Bund der Deutsch-Belgier* dont on a beaucoup parlé ces temps derniers. Ne le connaissant même pas, je ne l'approuve ni le désapprouve.

Si je n'ai pu m'empêcher de décocher quelques traits acerbes à mes compatriotes flamands, dont je parle couramment la langue et dont j'ai toujours soutenu les justes revendications, c'est que je ne parviens pas à saisir comment eux surtout ne comprennent ni ne respectent les plus intimes aspirations de leurs compatriotes allemands, et que leurs chefs ne veulent décidément pas voir l'aboutissement fatal de leurs tentatives chez nous... la disparition totale et de l'allemand et du flamand au profit du français!

H. KEUFGENS.
Curé-doyen d'Eupen.
Aumônier militaire honoraire du 9 A.

Les Esséniens ⁽¹⁾

Le hasard ou la bonne fortune de l'archéologie fit découvrir en 1917, à quelques pas de la Porte Majeure, une basilique souterraine en miniature, creusée dans le sous-sol de Rome au premier siècle de notre ère. Ceci n'aurait rien à voir avec les Esséniens, et cependant plus d'un érudit, après être descendu dans la crypte romaine pour admirer l'allure distinguée de ses stucs mythologiques, a rouvert son Josèphe ou son Philon aux pages qui décrivent les institutions de la secte paléstinienne.

Quelle affinité rejoindrait donc deux choses si éloignées et si diverses?

De part et d'autre, on invoque les pythagoriciens. Les nobles Romains qui fréquentaient la basilique de la Porte Majeure, et les humbles solitaires de la Mer Morte seraient, les uns et les autres, des disciples du philosophe de Crotona. Ainsi pensent des savants de marque.

Pour identifier les fidèles de la crypte romaine, pas de textes,

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, 19 février 1932.

pas d'inscriptions : rien que des scènes figurées. Mais une hypothèse émise d'abord par M. Cumont, et brillamment soutenue par M. Carcopino, ne laisse pas d'impressionner. A l'abside de la basilique païenne, occupant la place d'honneur, un stuc très soigné attire les regards : la poétesse Sapho se précipite dans la mer pour se libérer de l'amour malheureux qu'elle a conçu pour le Lesbien Phaon; or, un texte de Plin nous apprend que les pythagoriciens spéculaient précisément sur ce roman. L'argument, habilement développé par M. Carcopino, rend beaucoup; on peut se demander néanmoins si ces histoires qui passaient de secte en secte, de la comédie à la danse, des abraxas aux fresques des habitations ou des tombeaux, aventures d'Hélène troyenne, amours de Séléne et d'Endymion, suffisent à elles seules à identifier les croyances mystiques d'une confrérie païenne. Ce n'est que monnaie d'échange, marchandise banale.

Mais nous ne nous attarderons pas avec les pythagoriciens de Rome.

Groupés en secte organisée, survivants des thiasos antiques de Tarente, de Thurio ou de Rhegion, ou arrivant de Cyrène, des pythagoriciens, à la fin du troisième siècle avant notre ère, auraient installé leur colonie dans quelque établissement claustral des temples égyptiens. De cette fusion de la vie monacale et des idées philosophiques et mystiques d'une confrérie pythagoricienne serait né le néo-pythagorisme égyptien qui, la première fois depuis Pythagore, aurait réalisé pleinement l'idéal de la vie commune. L'enthousiasme de la réussite, assure-t-on (1), lança des missionnaires au delà des frontières égyptiennes et les prophètes de la secte, retrouvant le chemin suivi autrefois par Moïse, parvinrent aux rives du Jourdain et instituèrent l'Essénisme. Et ils surent si bien adapter leurs coutumes et leurs doctrines aux mœurs juives qu'il faut une grande attention pour discerner, sous le vernis du judaïsme, l'authentique institution gréco-égyptienne.

Une hypothèse en plus ne termine point les querelles savantes. En a-t-on imaginé, des hypothèses, pour expliquer l'origine de ces hôtes mystérieux des palmeraies judéennes! On a mis à contribution la Perse, les Indes, l'Égypte et la Grèce, voire l'Asie Mineure où le collège des prêtres d'Artémis, les Essènes, offre une curieuse analogie de nom et de coutumes avec nos Esséniens de Palestine. Et si l'on se résigne à considérer la secte paléstinienne comme un produit autochtone, que de perspectives ouvertes devant l'historien! Va-t-on les joindre, par un trait d'union qui couvre six siècles et les bouleversements de l'exil, aux « fils de prophètes » installés en confrérie auprès des vieux sanctuaires d'Israël? Les rattachera-t-on à ces fidèles de Iahvé qui chantaient leurs psaumes et sanctifiaient leurs haillons et leur faim à l'ombre du second temple? A ces Asidéens qui, lors du soulèvement contre la domination des Séleucides, mirent bas les armes dès que la liberté religieuse fut assurée, trop tôt au gré des soudards macchabéens? Les savants ne sont jamais si déserts que lorsqu'ils devraient avouer leur ignorance. Il y a des problèmes insolubles, et l'origine des Esséniens est un de ceux-là.

Les temps où les Esséniens apparaissent dans l'histoire étaient d'ailleurs assez mauvais pour expliquer que des contingents d'idéalistes aient continué à alimenter les établissements d'Engaddi et leurs succursales. Par delà les guerres et les conquêtes de la civilisation grecque, les âmes religieuses apercevaient le jugement divin sur un monde pervers et attendaient une grande, intervention divine. Était-ce une entreprise chimérique que de se préparer à l'arrivée du salut?

Vue sous cet angle, l'institution essénienne est un de ces nombreux rejetons qui poussèrent, aux siècles précédant immédiatement l'avènement du Christ, du sol desséché de Palestine. Plante

(1) Mémoire de M. Wellmann à l'Académie de Berlin, 1928.

mal venue, presque monstrueuse, dont le feuillage étrange nous cachera toujours les fleurs qu'elle a produites. Sous le vêtement blanc des Esséniens, des cœurs d'hommes religieux battaient, des âmes pures avaient « faim et soif de la justice ». Ces cœurs-là tressaillirent et ces hommes-là reconnurent le signal de Dieu lorsque, vivant comme eux dans la solitude, pauvre comme eux, comprenant comme eux la symbolique des eaux vives, Jean-Baptiste dressa sa stature altière en face de leurs couvents. « La hache touche le pied des arbres, criait-il. L'arbre qui ne produit pas de bons fruits, on l'abattra et on en fera du bois à brûler. Je vous baptise dans l'eau... Le grand Moissonneur me suit. Il tient le van en main, et il nettoiera son aire, et il amoncèlera son blé dans son grenier. »

Qui mieux que les Esséniens, dont les troupes accoururent, avec Jérusalem, la Judée, les rives du Jourdain, avec les Phari-siens et les Sadducéens, pouvait entendre cet appel? Toutes leurs vies n'avaient-elles pas été tendues, par l'ascèse, pour mieux vibrer sous les mélodies austères du Baptiste et du Messie?

LUCIEN CERFAUX.

Professeur à l'Université de Louvain.

Un essai allemand sur la France

L'essai de M. E. Robert Curtius sur la France n'a rien de commun — il faut le dire tout de suite — avec l'ouvrage trop fameux de Fr. Sieburg à qui l'on a fait, il y a deux ans, un si étrange succès; et sa qualité même, le grand effort de sympathie dont il témoigne, la modestie et la prudence de ses visées, le situent sur un plan où il échappera aux entreprises de propagande, comme aux louanges et aux critiques excessives. Son auteur est animé d'un sincère désir de concorde entre la France et l'Allemagne qui s'alimente dans un sentiment de gratitude intellectuelle à l'endroit de notre pays. Ce que M. Curtius doit à ses amitiés françaises, à notre littérature qu'il enseigne outre-Rhin depuis plus de vingt années, à nos écrivains et à nos savants, à nos paysages et à notre hospitalité, il le dit d'un cœur reconnaissant. Faire voir, faire comprendre, acheminer le public allemand à l'intelligence de la France, voilà l'objet de son livre qui se présente à la manière d'un manuel de civilisation française.

Dans l'ensemble, ses vues sur les données naturelles et historiques de la France sont sans étroitesse et sans parti pris. En bien des points, et notamment en ce qui concerne le rôle de la monarchie française ou notre histoire religieuse, il apporte un esprit relativement objectif qui ne laisse pas de s'opposer aux préjugés de notre enseignement officiel. Ainsi ne craint-il pas d'écrire que les « écrivains royalistes français ont irrévocablement détruit les légendes historiques accréditées par la troisième République »; et d'une manière plus générale, il rend hommage à la « pensée néo-conservatrice, si répandue dans tant de milieux de la jeunesse intellectuelle de l'Europe occidentale et centrale », et dont « l'influence sur l'élite intellectuelle, dit-il, est considérable ». Sans doute les compatriotes de M. Curtius doivent-ils le trouver « trop français ». Pour nous qui savions déjà ce que l'auteur de cet essai a apporté d'originale pénétration dans l'étude critique d'un Balzac, d'un Barrès ou d'un Proust, — c'est là, d'ailleurs, qu'il nous apprend le plus sur nous-mêmes — nous sommes moins curieux de ce qu'il y a en lui de « francisé » que de ce qu'il garde, en dépit d'une aussi large ouverture, d'irréductiblement allemand. Non point que nous songions à lui en faire grief : nous eussions même préféré que M. Curtius n'eût pas mis tant de soin à dissimuler son idéologie propre, et qu'il l'eût avouée davantage, comme il l'a fait, au reste, en d'autres circonstances. Mais tel n'était pas son objet. Écrit pour des lecteurs allemands, ce livre n'est pas un ouvrage de discussion; mais, puisqu'on nous l'a traduit, il convient

d'en dégager l'arrière-plan de pensée, de faire davantage apparaître les points d'opposition latente, afin que le lecteur français ne se méprenne pas sur le sens d'un tel témoignage. M. Curtius sait, au reste, que le dialogue franco-allemand ne peut être efficace qu'à condition d'être parfaitement sincère. En le lisant, nous nous disons : Voilà ce que le mieux intentionné des Allemands, le plus appliqué à n'en pas déformer les traits, pense et écrit sur la France. Quelque satisfaction qu'on en éprouve et quelque bienfaisance qu'on en escompte, il s'agit pour nous d'y voir clair. C'est là où sa sympathie s'arrête, où son amitié se retranche sur des lignes de résistance intérieure, que nous souhaiterions qu'il fût plus explicite. Un Allemand les discernera aisément : elles courent tout au long de ce livre où l'effort pour comprendre n'est qu'une manière de violence faite au sentiment profond, radicalement antagoniste à ce qu'il s'efforce de décrire avec objectivité. Mais le Français, abusé par la méthode, risque d'en méconnaître l'esprit : c'est à son intention que s'adressent nos remarques dont l'intérêt n'est pas seulement théorique. Tout le problème de la civilisation s'y trouve engagé.

Et c'est là-dessus que repose l'antagonisme initial. M. Curtius ne le dissimule pas. « Les conceptions françaises et allemande de civilisation, dit-il, sont différenciées dès leur racine. Méconnaître ce caractère profond de leur nature, c'est s'exposer à une erreur fondamentale d'où découleront une infinité d'autres erreurs. » Et il ajoute : « Nous plaçons la culture au-dessus de la civilisation. Les Français estiment que la civilisation est supérieure à la culture ». Cette antinomie de nature, M. Curtius la constate — et quoi qu'il en soit de ses explications, il ne la résout pas : je dirai même qu'il tend plutôt à la fortifier, quelque application qu'il mette à juger équitablement l'idée française de civilisation. « L'idée de civilisation est pour la France, dit-il, la formule suprême — et définitive — par laquelle le génie national cherche à s'exprimer. » C'est ce caractère définitif qui heurte le plus profondément la notion allemande de culture; c'est à cette idée « statique » qu'elle oppose son dynamisme créateur. « Pour nous, dit M. Curtius, la culture est le règne de l'esprit, et son symbole, c'est l'activité créatrice de l'esprit. » Il précise que la culture, dans le sens allemand de ce mot, opère non pas selon un principe de continuité, mais suivant « une loi de substitution », et c'est au « jaillissement spontané de la sensibilité » qu'elle attribue la qualité la plus haute. Aussi bien l'Allemand voit-il dans le passé l'histoire d'un devenir, alors que nous y trouvons la présence durable d'une tradition vivante. Et lorsque M. Curtius compare « l'histoire de l'Allemagne qui commence par une révolte contre Rome, à celle de la France qui commence par une soumission à Rome », et qu'il montre que l'héritage romain a conféré à la civilisation française son double caractère d'antiquité et de maturité, il ne laisse pas de remarquer que les « Germains sont entrés neufs dans l'histoire », ce qui leur donne la possibilité de se prêter à de nouvelles formes de vie. De là sans doute leur facilité à recevoir des impulsions contradictoires; de là aussi leur perpétuelle sédition contre l'ordre du monde, ces renversements historiques qui sont une incessante menace pour les nations plus anciennes et plus complètes, où la culture se conserve et se transmet comme une longue expérience qu'elles ne sauraient rompre sans dommage.

Notre sentiment d'une large et profonde continuité humaine, M. Curtius l'explique par ce qu'il appelle le « caractère secondaire de la civilisation française » — et « secondaire à la deuxième puissance » — en ce qu'elle est héritière de Rome qui l'aurait déjà de la Grèce; mais l'on aimerait de connaître là-dessus sa véritable pensée. Au reste, nous la connaissons, et s'il ne l'exprime pas ici, il l'a traduite ailleurs dans un texte que le lecteur français de cet Essai ne devra pas oublier : « Pour un Français, dit-il, il n'y a point d'évolution créatrice de la raison. La tradition grecque-romaine-française est considérée en une simplification puissante, comme la réalisation adéquate, insurpassable, infailible, de la raison dans l'histoire... L'Allemagne ne saurait trouver place dans ce cadre. Si la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques, l'Allemagne est hors de l'humanité. Elle est nature, brute, barbarie, elle est germanisme ». Cette affirmation se concilie mal, d'ailleurs, avec celle que M. Curtius donne en conclusion de son essai : « Si la France, dit-il, est un vieux pays, c'est que l'Europe est un vieux continent, et le génie français peut assumer une fonction essentielle en Europe, dans la mesure où la culture européenne atteindra sa maturité, et adoptera les conceptions qui vont de pair avec elle. » L'Allemagne les adoptera-t-elle ou se mettra-t-elle hors de la communauté occidentale?

Ce qui heurte le plus profondément la nature allemande, — et M. Curtius en témoigne — c'est l'idée rationnelle de l'homme sur quoi se fonde notre notion de la civilisation : « L'esprit français, dit-il, tient essentiellement à cette idée : que la nature humaine est au fond partout et toujours identique. Il croit à l'existence de normes universelles, et la civilisation, à ses yeux, est l'une d'entre elles. L'idée de civilisation n'a de sens que si tous les hommes peuvent y participer, si tous peuvent se faire d'elle une image identique. C'est cette conviction qui donne à la conception française son pathétique, sa force et sa chaleur ; mais c'est elle aussi qui en marque les limites. » Ce qui est pathétique, c'est la notion allemande de l'illimité ; et ce n'est pas faire montre d'un rationalisme étroit mais d'un universalisme authentique que de fonder sur l'intelligence et sur l'être l'idée de la civilisation : Dieu lui-même, disait Bossuet, ne peut rien contre la raison.

Nous touchons ici aux racines mêmes de nos principes métaphysiques, et c'est là qu'apparaissent les divergences essentielles. M. Curtius adopte un peu trop sommairement l'adage cher aux penseurs de sa race qui dénie à la France tout esprit vraiment philosophique : « Presque jamais, dit-il, elle ne s'est imposée à l'élite des esprits pensants par la seule force de la spéculation métaphysique. » Qu'entend-il donc par là ? « En France, précise-t-il, la pensée philosophique répuge à la construction de vastes systèmes ». Elle n'éprouve nullement le besoin de recomposer et de réédifier tout le domaine de l'Être à l'aide du seul « logos ». — Et il ajoute : « L'esprit philosophique » ne peut être considéré comme un attribut de la France qu'à condition de limiter ce concept au besoin inné de logique, et au désir de trouver pour tous les problèmes de la vie une formule générale et facilement compréhensible. » Le singulier et l'insaisissable serait-il l'apanage de la philosophie ? Nous pensons que le général est l'objet propre de la spéculation philosophique, et nous reportons à l'universalité de l'intelligence le besoin même qui pousse l'homme à philosopher. Mais l'Allemand s'en forme un tout autre concept : pour lui, la « philosophie ne peut s'ériger en souveraine que là où elle est libre de parcourir l'espace inexploré, sans qu'aucune barrière ne vienne entraver son essor » ; l'« infini de l'esprit », voilà proprement son domaine. C'est pourquoi, conclut M. Curtius, elle ne joue qu'un rôle secondaire dans la vie intellectuelle française. « Son humanisme conservateur, dit-il, ne saurait s'accommoder ni du panthéisme où s'épanouit une extase ivre de s'identifier à la vie, ni de l'idéalisme transcendantal de l'esprit créateur, ni du pessimisme absolu, qui voit le souverain bien dans une dissolution de toutes les valeurs, ni d'une critique des systèmes de morale entreprise au nom d'une volonté de puissance héroïque. Un Hegel, un Schopenhauer un Nietzsche ne sauraient exister en France : ils dévasteraient le jardin de la civilisation et ruineraient le royaume des humains. »

Disons plus justement — et sans mettre en cause ce que M. Curtius appelle notre conception anthropocentrique de l'univers — que l'univers n'est pas pour nous une « machine à faire des dieux », que la philosophie a la vérité et non pas la vie pour objet de sa contemplation, que la métaphysique est tournée vers l'Être même de Dieu et que l'homme n'y cherche pas à s'identifier organiquement au Cosmos. Si la « philosophie française se prive de féconder l'esprit jusque dans ses ultimes profondeurs », c'est qu'elle ne se confond pas avec la mystique : dans l'ordre de la vie spirituelle, nous ne connaissons d'autre héroïsme que la sainteté. C'est par là qu'on pourrait dire que le Français est resté strictement orthodoxe : et cette affirmation ne surprendra pas M. Curtius qui a bien vu que « la religion catholique est indissolublement liée à la substance même de la France ». Au vrai, nous n'avons jamais eu d'autre métaphysique que la métaphysique chrétienne, et c'est à travers la théologie de l'Eglise que nous avons hérité la métaphysique du genre humain : c'est à travers saint Augustin et saint Thomas que nous rejoignons Aristote et Platon. Lorsque les grandes spéculations des théologiens se sont arrêtées, nous n'avons plus eu de métaphysique. L'effort de la pensée s'est alors orienté dans un autre sens : celui des croyants vers l'apologétique et la spiritualité, celui des sceptiques, moralistes ou psychologues, vers l'étude du cœur humain, celui des philosophes vers la science, le domaine du concret et du fini. Nous n'avons pas brouillé les ordres et les valeurs ; nous les avons tenus séparés ; et là où nous nous sommes sentis impuissants à aboutir, nous avons préféré reconnaître nos limites que d'alimenter le « sens de l'infini » de nos confuses ivresses, de peupler le royaume de Dieu de nos propres idoles, de faire de nos rêveries métaphysiques le succédané de la religion.

Parce que nous répugnons à l'individualisme, dira-t-on que nous n'avons pas l'esprit religieux ? C'est un fait que nous n'avons pas inventé une seule hérésie dogmatique ; nous n'avons eu qu'un réformateur, Jean-Jacques Rousseau, et il nous venait de Genève. Le Germain, par sa nature propre, est en quelque sorte contraint à l'hérésie, à l'originalité. Sans parler de son individualisme qu'aucune tradition n'est parvenue à se soumettre, ni de son panthéisme inné, le protestantisme, avant de devenir une religion nationale, fut son attitude originelle. Mais la Réforme n'a pu que l'aggraver encore. Privé de tout appui dans le passé, il n'y a pas pour lui de retour en arrière possible : « Il nous faut, dit Otto Flake, il nous faut aller en avant dans l'inconnu ». En morale, comme en philosophie, l'Allemand doit nécessairement innover, réformer, sans autre norme que son sens propre. Aussi ne connaît-il d'autre finalité que celle qu'il assigne à son propre développement, quitte à l'identifier avec le cours même de l'histoire et à l'ériger en loi du monde ; et c'est à cette nécessité qu'est lié le caractère même de la culture allemande. Elle se traduit notamment dans sa conception du génie — qu'elle place en conséquence « tout au sommet de la hiérarchie des valeurs humaines » : « Nous exigeons du génie, dit M. Curtius, qu'il renouvelle de fond en comble notre image de l'univers ». Pour nous, nous exigeons du génie qu'il manifeste la plus haute idée de l'homme et non qu'il la bouleverse, qu'il augmente notre humanité et non qu'il la détruise. Le divin, nous le cherchons dans la beauté, dans la vérité et non pas dans la singularité de ce qu'il exprime. Nous ne demandons pas au génie de faire le dieu — et c'est moins à sa personnalité qu'à l'ordre supérieur des réalités qu'il manifeste que nous donnons la valeur éminente.

C'est aussi la différence qui sépare notre classicisme de la notion de classicisme allemand. Le classicisme est un ordre de l'esprit, qui ne tient qu'accidentellement à la vie personnelle de l'écrivain : c'est dans son œuvre que nous en cherchons les signes. L'œuvre seule compte pour nous, et si nous accordons la qualité classique à l'œuvre d'un Goethe, par exemple, c'est en ce qu'elle a d'universel et d'humain. L'Allemand l'entend tout autrement, et pour M. Curtius lui-même, le trait qui fait de Goethe le « premier classique allemand » ne tient-il pas à « ce qu'il est le premier classique dont la vie ait été elle-même une doctrine explicite » ? C'est au caractère exemplaire de sa « vie profonde » qu'il affecte ce jugement de valeur : et il le loue d'avoir écrit : « Le désir de dresser la pyramide de mon existence aussi haut que possible dans les airs l'emporte sur tout le reste ». Ainsi c'est par son existence, sa biographie, son individualité, que Goethe est un classique allemand. L'insistance de M. Curtius sur ce point est, au reste, bien significative : elle éclaire trop intimement son essai sur la France pour que nous la négligions : « Lorsque des Français cultivés, dit-il, se livrent à des méditations sur Goethe, ils constatent le plus souvent que Goethe est plus humain qu'Allemand. Ce sentiment n'a par lui-même rien qui puisse nous choquer : il traduit très justement la conscience que l'on a de l'universalité de Goethe. Si je préfère dire « universalité » et non pas « humanité », c'est que ce dernier mot est vraiment par trop chargé de malentendus et de confusions. Il n'est pas un Allemand qui ne se réjouisse d'apprendre qu'on reconnaît en France l'universalité de Goethe. Mais il n'en est pas un qui consente à ce qu'on arrache pour cela à Goethe ses titres d'Allemand. Il y a là tout un complexe qui n'a pas encore été éclairci et qui, à mon avis, est de la plus grande importance pour l'avenir des relations politiques entre nos deux pays ».

Nous ne demandons pas mieux que de l'éclaircir ; mais en reportant sur sa qualité d'Allemand le classicisme spécifique de Goethe, M. Curtius le limite, aux dépens de ce qu'il contient d'universalisme et d'humanité. Le « complexe » dont il parle — et qui tient à ce que nous ne désignons pas les mêmes choses par les mêmes noms — se dévoile soudain lorsque M. Curtius précise sa pensée véritable : « S'il est vrai, dit-il, que Goethe soit le premier classique allemand, on peut ajouter qu'il est le premier classique protestant... J'entends par là que seul un protestant, et peut-être seul un protestant allemand peut s'élever à une vue aussi ample ». Ainsi l'individualisme mystique, religieux, de l'Allemagne qui affirme la souveraineté du sens propre, prétend au classicisme et à l'universalité, — et c'est Goethe qui en serait le héros, Goethe qu'on nous propose, par ailleurs, comme le fédérateur de l'œcuménisme européen ! Comment ne pas voir qu'il y a là une contradiction essentielle où se décèle une antinomie qui semble, hélas, irréductible et tient à une erreur sur la nature même de l'intelligence et de l'universalité. Science allemande, morale allemande, classicisme allemand, tout procède de cette conception individualiste Allemand

et non Allemand, voilà la norme contre laquelle tout se brise. Nous la retrouvons intacte, inentamée chez M. Curtius — en dépit de ses efforts pour nous comprendre. Et ce n'est pas sans tristesse qu'on voit un tel effort frappé de stérilité et d'impuissance. Si le mieux intentionné des écrivains d'outre-Rhin n'aboutit qu'à retrancher Goethe de la communauté humaine — pour le réserver à l'Allemagne et au protestantisme d'abord et le restituer à l'universel en tant que classique allemand — si c'est là ce que M. Curtius appelle travailler à la concorde des esprits, il faut désespérer de rétablir jamais les conditions d'un langage commun et d'assurer la paix du monde. Le culte que M. Curtius rend à la France, à la civilisation française, ne nous abuse pas à ce point qu'il nous fasse oublier les véritables intérêts de la civilisation tout court.

HENRI MASSIS.

Lettre de Pologne

VI. — Glose libre aux « Lettres de Voyage » de M. Paul Cazin.

Il faut que je commence par des explications, amis inconnus. Car vous devez vous demander de quel droit un pauvre petit poète polonais se mêle de prendre la parole dans un organe de langue française, et surtout ce qu'il vient faire au milieu des lettres d'un Paul Cazin.

Comme un de vos vieux trouvères du XII^e siècle, — que Cazin ne connaît pas, lui qui en connaît tant des nôtres, — comme ce Conon de Béthune qui écrivait du temps que l'Artois ne parlait pas encore la langue de Paris, je répondrai que « c'est l'amour qui me porte et incite à chanter, alors que je devrais me taire et demeurer dans l'ombre, incapable que je suis d'égaliser la Muse française ». Je voudrais aussi rectifier le plus délicatement possible certaines assertions de ce sage, compléter la documentation dont ce bon chroniqueur vous approvisionne.

Ayant l'honneur d'être son secrétaire, je le vois tous les jours « en pantoufles ». Mais il ne m'a fourni jusqu'à présent aucune matière à potins scandaleux. Et je ne pense pas du tout à le « mettre à nu », ainsi qu'a fait le jeune Rouzard pour M. J.-J. Brousson, ce qui serait trop cruel par notre température. L'âme sincère de Paul Cazin se dévoile du reste, d'elle-même, avec assez de candeur !

Voyez seulement ce qui me tracasse. Je lis et relis ces lettres qu'il lance, chaque semaine, de son arche, vers les pays lointains, comme des colombes porteuses du rameau d'olivier. Je lis et « demeure stupide », comme le Cinna de Corneille, à voir choses et gens de Pologne, décrits là, plus blancs que neige, *super nivem*, selon le mot du Psalmiste. Vraiment je me demande quand il se décidera à dire un peu de mal de nous.

Avec quelle piété filiale, par exemple, il jette le manteau de Noël sur les tonneaux de wodka de notre mère patrie, qui, tout en tenant un peu mieux sur ses jambes qu'à l'époque du roi Auguste, n'est pas encore un modèle accompli de sobriété. Cazin me rappelle un de nos vieux dignitaires du XVII^e siècle, le maréchal de la Couronne Wolski, dont la pudeur allait jusqu'à faire mettre des robes aux nymphes trop nues de sa galerie, ou encore ces bonnes dames de l'Hôpital de Beaune, dont il me parlait lui-même, et qui avaient peint des chemises aux petits damnés d'un tableau de Van Eyck.

Je ne dirai pas, quand il s'agit de moi, que sa propension à l'éloge me déplaît foncièrement. Je le crois bon sorcier, j'accepte ses flatteuses prédilections, mais je voudrais bien, comme le

héros de la *Henriade* de Voltaire — que j'ai lue, et que lui n'a pas lue — pouvoir jeter un coup d'œil dans le « Palais des Destinées » et entrevoir de loin les œuvres de mon avenir... Je voudrais aussi qu'il soit plus soucieux de ses propres intérêts et qu'il se juge lui-même avec la bienveillance qu'il accorde aux autres.

Voilà un Français, casanier de nature, qui doit sans route griller d'impatience de rentrer chez lui. Je le suppose du moins à voir son agacement et même ses accès de rage, chaque fois qu'il reçoit une lettre de France qui le presse de revenir vite. On met le doigt sur le point sensible. Il s'emporte, il me fait peur, il dit que les gens sont idiots, n'ont pas la moindre idée de ce que c'est que le travail, et que si on le pousse tant soit peu, il s'en ira encore en Bukovine, en Bessarabie, en Roumanie, franchira la mer Noire et filera jusqu'à Trébizonde. Bref, il est comme cet oiseau du grand poète Roumanille — dont je lui fais lire des vers pour la première fois — « *L'auclou qui s'es enana liuen de soum nis de flour souspiro voulastrejo* ».

Je le trouve donc bien imprudent de nous adorer comme il le fait. Nous ne le lâcherons plus. Il est déjà par ici irrévocablement « Pawel z Otunia Kazinski ». Or voilà que ce prud'homme met sa gloire à être regardé « comme un Polonais qui parle mal » ! Apprenez la vérité, là-bas. Nous le tenons pour un Français auquel plus d'un d'entre nous peut envier ce qu'il sait de notre langue.

Vous pensez maintenant que cet ambassadeur spirituel passe son temps à vider des coupes, au milieu des ovations. Il sirote bien de temps à autre un petit verre, mais il fuit les banquets et tous les endroits où l'on boit et mange avec bruit. Cloîtré comme un vieux moine derrière ses piles de livres, la chaude goguette de Rabelais dans un oeil, la froide malice de Voltaire dans l'autre, il passe quinze heures par jour à s'entretenir intimement avec l'ombre de Mgr l'évêque de Varmie.

Le téléphone seul a la puissance de bousculer ce barrage et de troubler cette retraite. La foule des curieux qui renonce à le rencontrer dehors essaie au moins de l'atteindre au bout du fil. Et comme les femmes surtout s'entendent à fauliler, Cazin doit écouter à chaque instant dans la conque de son récepteur l'appel séducteur des sirènes. On sait que l'auteur de *l'Alouette* a subi dès sa plus tendre jeunesse, l'attrait de leur chant. Qu'ont à lui dire celles de Lwów ? Votre célèbre voyageur français du XVII^e siècle, Le Laboureur, prétendait que « parmi les Polonaises, la coquetterie n'y est point en usage ». Mais votre François I^{er} prétendait que « souvent femme varie ». Il l'a même gravé, de son anneau, sur une vitre du château de Chambord. Cette inscription-là, pour une fois, Cazin l'a vue, et moi non. Il est vrai qu'il n'a pas vu François I^{er} en train de l'écrire.

Je crois que les sirènes de Lwów perdent leurs peines. Seule la boîte aux lettres décide cet ermite à descendre dans la rue. J'aime à le voir trotter le long des himalayes neigeux qui s'amoncellent au bord des trottoirs, avec cette démarche extraordinaire que peuvent donner à la fois des jarrets très élastiques et des orteils douloureux, tourmentés par les engelures. Sa silhouette tortueuse et frigorifiée me fait penser au serpent de la fable de La Fontaine. Mais c'est un bon serpent, que nous réchauffons à nos poêles et qui ne nous mordra pas.

Il ne renouvellera pas contre l'hiver polonais les malédictions de ce Desportes que Boileau félicite, dans son *Art Poétique*, d'avoir été « plus retenu » que Ronsard, et qui aurait bien dû se retenir d'écrire des sottises. Cazin sait que la Pologne ne tire nullement son nom du pôle nord, pas plus que les Français ne viennent, quoi qu'en ait dit Ronsard, de ce Troyen Francion, compagnon de l'Enée de Virgile ; et il sait aussi, cette fois, « où sont les neiges d'antan ».

Il adore l'hiver et en prend occasion de nouvelles lubies. Voilà qu'il sent un beau jour une irrésistible envie de « skier » — dit-on

ainsi en français? ce doit être un néologisme, comme notre verbe « nartowac ». — N'importe, voilà notre classique autonois, tout prêt à enfourcher les patins de bois, comme cela, en pardessus, chapeau, binoche, caoutchouc, et à s'élançer sur l'infini des neiges. Nous avons dû lui expliquer que ce sport nécessitait un équipement tout spécial. Il a reculé devant la dépense, préférant acheter du tabac. Dommage. Nous aurions eu « l'Humaniste en skis », et peut-être un champion de plus.

L'hiver lui profite. Il se porte à merveille et s'amuse de tout, en poète. Je ne sais si Décadi fut plus heureux de son clairon du Jour de l'An, que Cazin d'une promenade en traîneau. Et ces jours, ou plutôt ces nuits dernières, quand je le reconduisais, j'avais toutes les peines du monde à l'arracher aux becs de gaz, aux pieds desquels il admirait sans fin les flocons de neige qui tournoyaient comme des papillons autour d'une flamme, ou comme le duvet qui s'envole d'un énorme pissenlit.

Mais il va bientôt cesser ce beau songe d'une nuit d'hiver. Les blocs de neige immaculée tourneront au gris sale et changeront les rues en torrents, où l'on verra glisser, nouvelle Venise, les gondoles rouges des tramways. Les souffles du printemps effleureront la tête chauve du Tertre de l'Union et l'on entendra résonner derrière les bosquets bourgeonnants, la chanson traditionnelle du uhlan et de la nourrice.

Nous n'en continuerons pas moins à travailler, Cazin sur l'œuvre de Krasicki, et moi sur l'œuvre de Cazin. Interviews de journaux, séances de radio, articles et traductions : le travail ne manque pas, puisse-t-il nous être récompensé! Nous autres, ouvriers de la plume, quand nous entendons gémir sur le chômage, nous nous demandons ce qu'il y a de plus triste de n'avoir pas de travail ou de travailler pour rien. Enfin, on fait ce que l'on peut pour monnayer son petit talent.

A ce propos, il ne vous a pas dit l'effroyable crise de monnaie dont nous souffrons actuellement. C'est une affaire d'Etat que de changer un billet de 20 zlotys. Les clients courent vainement, d'un magasin à l'autre, assiègent les guichets de poste et de banque leur papier fripé à la main. On soupçonne nos paysans d'être comme ceux de France et de garder le métal dans le bas de laine. Où sont les neiges d'antan? Où est ce noble homme du XVII^e siècle, qui, ayant à payer à Lwów une somme de 25,000 florins, l'amena en 44 sacs que l'on mit quatre jours à compter?

Mais il est temps de mettre terme à ce bavardage, bric-à-brac de citations, entassées à la gloire et pour la joie de Cazin. Cela ressemblera bientôt au Musée de Pulawy, où les Czartoryski du XVIII^e siècle avaient recueilli, ainsi qu'en font foi les catalogues : une pierre du tombeau du Cid et de Chimène, une herbe de la grotte de Fingal, un rameau de la place où fut Troie, une pincée de la cendre d'Abélard et d'Héloïse, les pantoufles de M^{me} de Maintenon et mille autres émouvants souvenirs.

Agréé comme excuse et comme salutation cet envoi de la Ballade de Banville :

*Prince, voilà tous mes secrets.
Je ne m'entends qu'à la métrique :
Fils du dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique.*

VLADIMIR LEWIK.

En vue du Congrès eucharistique de Dublin

SOUVENIRS D'IRLANDE

Le Congrès Eucharistique, qui tiendra ses assises à Dublin du 22 au 26 juin, attire l'attention du monde catholique sur « l'île des saints ».

L'organisme du pèlerinage officiel belge (rue de Viville, 10, Arlon) vient de faire paraître son programme. Outre la visite de Londres, d'Oxford et de Cantorbéry et le séjour à Dublin, il comporte une randonnée de trois jours dans le sud de l'Irlande, en particulier à Glendalough, à Cork et Queenstown, à Waterford et aux délicieux lacs de Killarney.

L'Irlande est, somme toute, peu connue des Belges, qui n'ont guère l'habitude d'y aller passer leurs vacances. Des congressistes, désireux de se documenter, me prient de signaler quelques livres, qui les renseigneraient sur l'histoire et sur la situation religieuse et politique de cet intéressant pays. Je tâcherai de les satisfaire, heureux de raviver en même temps les agréables souvenirs de deux voyages effectués à l'époque où l'Irlande n'avait pas encore conquis le *Home rule*, dont elle jouit aujourd'hui.

Dans *Salve Regina*, organe officiel des pèlerinages, le vicomte Charles Terlinden a opportunément résumé l'histoire des rapports, si fréquents et si intimes dans le passé, entre l'Irlande et la Belgique, depuis le temps où l'île, convertie avant nous au christianisme, envoya ses missionnaires dans notre contrée. Avec la foi catholique, ils y introduisirent les bienfaits de leur civilisation plus avancée.

De très vives sympathies s'établirent entre les deux pays, dont les relations commerciales et intellectuelles restèrent intenses pendant de longs siècles. Et quand se leva pour l'Irlande l'ère des persécutions, les Belges accueillirent avec reconnaissance les pros crits catholiques, dont un grand nombre se fixèrent définitivement chez nous.

Deux ou trois ouvrages permettront aux congressistes de Dublin de se tremper, avant le voyage, dans l'atmosphère irlandaise et d'en saisir les contingences particulières, parfois assez complexes.

Un livre, dont l'auteur s'est documenté sur place, retrace de façon très complète l'histoire de l'Irlande jusque peu de temps avant la guerre, son état politique et social, la question agraire, la situation économique, le mouvement gaélique et l'influence du catholicisme. C'est *l'Histoire contemporaine et la question irlandaise*, par Louis Paul-Dubois, qui a paru en 1907, à Paris, chez Perrin (25 francs).

Le même auteur a complété cet ouvrage, qui est d'ailleurs près d'être épuisé, par le *Drame irlandais et l'Irlande nouvelle*, également chez Perrin, 1927 (12 francs).

Aux lecteurs familiarisés avec l'anglais, recommandons spécialement *An illustrated History of Ireland*, par P. W. Joyce, historien spécialiste très apprécié. Ce manuel, scientifiquement illustré, rédigé en un style simple, est une excellente initiation à l'histoire et à l'art ancien de l'Irlande (chez Gill and Son, 50, Upper O'Connell street, Dublin, 1923. Port compris : 6 sh. 6 d.)

L'anglais est parlé partout dans l'île; mais, dans les villages de l'Ouest, le peuple est toujours resté fidèle à la langue gaélique. Depuis quelque cinquante années, un mouvement, de plus en plus intense, inspiré par le nationalisme, s'est dessiné en faveur d'une restauration du gaélique. Il s'est formé des ligues pour la diffusion de cette vieille et pittoresque langue celtique. Des journaux paraissent entièrement rédigés en gaélique, imprimés en caractères spéciaux; d'autres publient régulièrement un ou deux articles en cette langue.

Cette propagande, favorisée par l'opposition à l'Angleterre, s'inspire uniquement de sentiments patriotiques et, en dehors d'un certain intérêt historique pour l'intelligence des anciens documents, elle présente peu d'utilité pratique, à cause de l'énorme prédominance de l'anglais. Il n'y a pas — jusqu'ici du moins — de comparaison entre la puissance du mouvement flamand en Belgique et les résultats obtenus par les nationalistes irlandais en faveur du gaélique.

Sans être comparable à Londres ou à Paris, ni même à Bruxelles, Dublin a des allures de capitale. Les grandes artères sont animées; la circulation, intense. De nombreuses gares de chemins de fer et un port avec des quais le long de la large Liffey contribuent à augmenter l'animation. A certaines heures du jour, la Sackville Street — « la plus belle rue de l'Irlande », disent les Dublinois — présente par un beau temps un aspect agréable et vivant.

Pendant, même par les jours les plus clairs, malgré l'ardeur du soleil, l'humidité du climat ne perd pas ses droits, et la buée empêche de distinguer nettement les lointains.

La Liffey, qui coupe la ville en deux, est sectionnée elle-même par une dizaine de ponts, dont le plus important est le pont O'Connell, aussi large que la Sackville Street, dont il forme l'entrée. C'est le centre de Dublin. Vue imposante : en face, la colonne de Nelson et le Post-Office avec sa haute colonnade; à gauche, la série des ponts sur la Liffey, que survolent toujours d'innombrables mouettes, le Palais de Justice et des tours d'églises; à droite, les docks où s'enchevêtrent les mâts, et les quais dominés par la coupole de la douane.

Dans la Sackville Street s'élève le magnifique monument du grand O'Connell, le *roi sans couronne* comme ses adversaires mêmes l'appelaient, le *leader* dont l'énergie et l'éloquence obtinrent en 1829, l'émancipation des catholiques, achèvement vers le *Home rule*. Mais O'Connell ne devait pas voir l'indépendance de son pays. Il tenta en vain de l'obtenir. Au moindre signe, les Irlandais se seraient soulevés pour la conquérir, mais il voulait s'en tenir aux moyens légaux.

Le gouvernement anglais, peu reconnaissant de cette attitude, le condamna en 1844 à un an de prison. Un nouveau groupe, partisan de mesures extrémistes, ébranla l'autorité du libérateur trop peu révolutionnaire. La division mina le magnifique parti irlandais, et le pauvre O'Connell, affaibli par l'âge et le travail, s'en alla mourir sur le chemin de Rome, le 15 mai 1847. Son corps repose à Glasnevin, où sa tombe surmontée d'une tour ronde et effilée, semblable aux antiques tours disséminées dans la campagne irlandaise, domine de loin tous les monuments de ce beau cimetière dublinois.

Les congressistes ne manqueront pas la visite de la bibliothèque du Trinity College (université) qui contient, parmi tant de manuscrits de la plus grande valeur, le fameux *Book of Kells*, du VII^e siècle, « le plus beau livre du monde ». Copie latine des Évangiles, cet inestimable joyau, dont chaque page est un chef-d'œuvre d'enluminure, témoigne de l'art délicat des moines de l'abbaye de Kells et de leur goût dans la combinaison des couleurs et des arabesques. Le grand nombre de manuscrits pareils suffirait à attester l'efflorescence artistique de l'Irlande du VII^e au XII^e siècle. Mais on en trouvera d'autres témoignages frappants au Musée national de Dublin, d'un intérêt primordial pour l'histoire et le folklore irlandais.

On y verra une importante collection de reliques de l'âge de pierre, de l'âge de bronze et de l'âge de fer, et aussi — ce qui intéressera davantage — une riche abondance d'antiquités chrétiennes. Parmi celles-ci, la Croix de Cong, couverte d'ornements celtiques en or et argent, d'émaux et de pierres précieuses, avec des inscriptions en langue irlandaise, travail du XII^e siècle, d'une rare délicatesse. Puis, le Calice d'Arday, en argent, avec des ornements d'or, du IX^e ou X^e siècle, « exemplaire unique des calices à deux anses employés aux temps primitifs du christianisme ». Citons encore, probablement du IX^e siècle, la Broche de Tara, bijou d'une extrême finesse, et une quantité de belles crosses du moyen âge et de clochettes aplaties, parmi lesquelles celle de saint Patrice, du V^e siècle, la plus ancienne relique en métal de l'art chrétien de l'Irlande.

Saint Patrice fut le plus grand apôtre de l'île. Les Irlandais célèbrent sa fête avec solennité, le 17 mars, et ils avaient l'habitude de porter ce jour-là à leur boutonnière le *shamrock*, la feuille de trèfle, emblème de l'Irlande. La légende rapporte en effet que saint Patrice, pour expliquer aux populations simples le mystère de la Sainte-Trinité, montrait une feuille de trèfle, dont les trois folioles représentaient les Personnes divines. Bien que le gouvernement anglais punit avec rigueur les coupables de cette innocente manifestation de patriotisme, les Irlandais n'en continuaient pas moins à afficher le *shamrock*. La reine Victoria, satisfaite de la réception qu'on lui fit lors d'un voyage dans l'île, permit de porter la feuille de trèfle. Depuis lors, les Irlandais dédaignent de la mettre.

Il y avait déjà des chrétiens en Irlande avant l'arrivée de saint Patrice, car en l'an 431, le pape Célestin y envoya un certain Palladius, qui ne réussit qu'à convertir un petit nombre de païens; après un court séjour, il fut chassé de l'île et mourut en Écosse.

La mission de saint Patrice en 433, fut couronnée d'un succès merveilleux. Aucun missionnaire, depuis le temps des Apôtres, n'opéra aussi rapidement la conversion d'un peuple. Animé d'un profond amour pour les Irlandais, saint Patrice s'attira leur sympathie par la noblesse, la pureté et le désintéressement de sa vie. Il convertit plusieurs rois, fonda de multiples églises et quand, en 455, il établit le siège épiscopal d'Armagh, destiné à devenir le siège primatial d'Irlande, la plus grande partie du pays était occupée par des chrétiens et couverte d'églises.

Son œuvre fut continuée par une série de saints personnages, dont les plus illustres furent sainte Brigitte de Kildare et saint Colomba. La première fonda plusieurs couvents et se fixa finalement, vers l'an 480, à l'endroit occupé aujourd'hui par la petite ville de Kildare, où s'éleva bientôt le plus vaste et le plus célèbre monastère de femmes de toute l'Irlande.

Saint Colomba établit de son côté beaucoup d'églises et de couvents, puis il émigra dans l'île d'Iona, près de l'Écosse, où il bâtit l'abbaye devenue plus tard si célèbre, dont les ruines attirent les visiteurs à cause de la proximité de la merveilleuse grotte de Fingal.

Avec le christianisme, l'instruction fit de rapides progrès en Irlande. Des écoles s'élevèrent à l'ombre des monastères. Elles devinrent illustres au point que, d'Angleterre, de Gaule et de Germanie, les étudiants y accoururent, parmi lesquels plusieurs princes désireux de parfaire leur éducation aux abbayes de Clonard et de Bangor.

Aussi, trois ou quatre siècles après la mort de saint Patrice, l'Irlande était réputée partout comme l'*Insula sanctorum et doctorum*. Ses professeurs irlandais étaient appelés dans les collèges de Grande-Bretagne et du continent. L'Irlande répandait ses missionnaires en Belgique, en France, en Germanie, en Suisse, en Italie, et même en Islande, car, quand les navigateurs norvégiens débarquèrent dans cette île, ils s'étonnèrent d'y trouver les cloches, les crosses et les livres des missionnaires irlandais.

Les professeurs de musique irlandais étaient aussi recherchés que ceux de philosophie et des lettres. De tout temps, l'art musical avait fleuri chez eux. Leurs harpistes du moyen âge étaient les plus habiles du monde.

C'était la belle époque. Pour quelques siècles, le pays jouissait de la paix. Le christianisme, la science et les arts atteignirent leur plus haut degré de perfection. La gloire de l'Irlande rayonnait à travers l'Europe, nimbant d'une auréole ses illustres enfants, qui portaient au loin sa religion et sa civilisation.

Les invasions danoises arrêtaient cet essor. La ruine des monastères et des écoles entraîna la décadence de l'art et de l'instruction. Un relèvement partiel s'opéra sous le roi Brian Boru; mais bientôt l'invasion anglo-normande remit tout en désordre, et la malheureuse Irlande ne devait plus connaître durant des siècles les temps heureux, dont elle garde les vestiges dans les multiples ruines d'abbayes qui couvrent son sol.

Aujourd'hui, depuis l'émancipation des catholiques, toujours restés fermement attachés à leur foi, et plus encore depuis la constitution de l'État libre d'Irlande, un grand renouveau s'est effectué. Il se manifeste, entre autres, dans l'organisation de l'enseignement, comme l'a démontré le R. P. Corcoran, S. J., professeur à l'Université nationale d'Irlande, au récent Congrès international de l'Enseignement secondaire libre, tenu à Bruxelles, en 1931 (1).

Le Congrès eucharistique de Dublin, qui coïncidera avec la célébration du 1500^e anniversaire de l'arrivée de saint Patrice en Irlande, démontrera le magnifique développement d'une Église, qui n'attendait que la liberté pour reprendre son ancienne splendeur.

PAUL HALFLANTS.

(A suivre).

(1) Cf. *Problèmes d'éducation*, t. II, p. 176. Compte rendu du Congrès Fédér. Nat. de l'E. M. libre de Belgique, 38, boulevard du Jardin Botanique, Bruxelles.

